NUMÉRO SPÉCIAL
Proverbes 9,10

N° 92
2007

Revue
de réflexion
théologique

Quels choix éthiques pour un style de vie prophétique ?

HOKHMA

SÉRIE HOKHMA

Pour découvrir ou faire connaître notre revue,

Achetez ou offrez la série, plus de *6300 pages* de théologie, et vous découvrirez ce lieu unique où, au cœur du protestantisme francophone, des étudiants, des pasteurs et des professeurs dialoguent et échangent à partir d'horizons très divers...

La **série** du n° 1/1976 au n° 90/2006 vous est proposée
(sauf n° 1, 2, 3, 5, 16, 17, 48 et 60 épuisés
et progressivement disponibles sur www.hokhma.org)
pour la somme de 105 €, 150 FS (frais de port en sus),
soit une remise de 75 %.

Ecrivez-nous aux adresses de la page 3 de couverture.

Gérard Pella : *responsable de ce numéro*

Adresse de la rédaction : D. Gonzalez,
15, rue des Granges, F-61000 Alençon

Service de presse : Pierre-Alain Jacot, 3, rue Grefeuille,
F-30140 Anduze (Tél. 04 66 61 70 52)

Composition et mise en page :
Hokhma

Impression :
IMEAF, F-26160 La Bégude de Mazenc.
Tél. 00 33 (0)4 75 90 20 70.

Dépôt légal : 4e trimestre 2007.
N° d'impression 070789. ISSN 0379 - 7465

Rendez-vous sur le site de la revue : **www.hokhma.org**

N° 92
2007

Revue
de réflexion
théologique

Quels choix éthiques pour un style de vie prophétique ?

Consommation et gestion du temps

Editorial

Consommation et gestion du temps.

Quels choix éthiques pour un style de vie prophétique ?

« Ainsi, quiconque entend de moi ces paroles et les met en pratique sera comme un homme avisé qui a construit sa maison sur le roc. » (Mt 7,24)

Si Jésus conclut le « Sermon sur la montagne » par la parabole des deux maisons (v. 24-27), c'est pour souligner qu'il attend la mise en pratique de ses enseignements. Par conséquent, l'éthique chrétienne est importante : elle est la vérification de la doctrine. Oui, les affirmations de la foi appellent des priorités et des choix nouveaux, des renoncements aussi. Ce principe « écouter et pratiquer » est lié au règne de Dieu, à tel point qu'il se déploie même dans les situations inverses : l'interrogation sur le plan éthique s'impose quand l'action du chrétien ou celle de sa communauté est ensablée. L'Eglise de l'Occident a besoin de retrouver le roc, de mettre en pratique l'enseignement de Jésus.

Souvent la réflexion sur l'éthique chrétienne est présentée devant des situations de vie confuses, issues de l'absence des références à Dieu. Certes, il est important d'oser dire la volonté du Seigneur au sein de telles complications. Cependant le comité d'organisation (voir la liste ci-dessous) a fait le choix de développer deux thèmes éthiques liés aux projets quotidiens de tout un chacun : la consommation et la gestion du temps. Ensemble,

nous nous sommes interrogés comment grandir dans un style de vie prophétique. Les 150 participants ont apprécié les exposés sur ces sujets et ils sont autant de témoins à penser que la publication des exposés est utile. Ainsi cet ouvrage contient les actes du 2e Séminaire éthique qui s'est déroulé les 7 et 8 mai 2007 à St-Légier (Suisse). Le but était d'offrir une formation commune aux étudiants et aux personnes responsables des Eglises et des organisations chrétiennes.

Nous sommes reconnaissants à l'adresse de tous les intervenants pour leurs présentations ; nous les remercions d'avoir mis leurs manuscrits à disposition pour éditer cet ouvrage. Que cette publication soit en bénédiction pour vous lecteurs, qu'elle inspire des actes nouveaux ! ■

Pour le Comité d'organisation,
Ernest Geiser, *pasteur à Bienne et à Tavannes*

L'organisation du 2e Séminaire éthique était portée par les pastorales de la Fédération des Eglises Libres Pentecôtisantes de Suisse, de la Fédération Romande d'Eglises Evangéliques et par la Pastorale Mennonite Romande, ainsi que par les quatre lieux de formations : l'Institut Biblique de Genève, l'Institut Biblique et Théologique d'Orvin, l'Institut Biblique et Missionnaire Emmaüs de St-Légier et le Centre de Formation et de Rencontre du Bienenberg.

Ḥokhma 92/2007, pp. 4-21

par Louis SCHWEITZER et Claude BAECHER

Quels choix de consommation ?

Louis Schweitzer a dû renoncer, pour des raisons liées à des problèmes de santé dans sa famille, à participer au séminaire de mai 2007 à Emmaüs. Il a été remplacé « au pied levé » par Claude Baecher, qui s'est inspiré de notes de son collègue pour en développer les idées. Les trois exposés qui suivent sont donc l'œuvre conjointe de Louis Schweitzer, professeur d'éthique à la Faculté Libre de Théologie Evangélique de Vaux-sur-Seine (France) et de Claude Baecher, professeur au Centre de Formation (CeFoR) du Bienenberg (Liestal, Suisse) et professeur associé à la Faculté Libre de Théologie Evangélique de Vaux-sur-Seine (France).

Introduction

Le sous-titre de notre séminaire, *Choix éthiques pour un style de vie prophétique*, énonce bien le sujet de cette première intervention. Nous esquisserons un certain nombre de principes essentiels, dont nous envisagerons les modalités concrètes de mise en œuvre au cours des deux autres interventions.

Une anecdote pour commencer. Récemment, en revenant en train de Paris, j'ai surpris un dialogue entre une jeune adolescente et sa mère. Cette dernière faisait remarquer l'originalité d'un cimetière campagnard français. Sa fille lui répondit : « C'est beau que tant de gens meurent, cela fait de la place pour d'autres ». La remarque était bien sûr provocante,

mais la mère n'a rien répondu. Il faut bien que jeunesse se passe… Si l'idéal biblique, « chacun sous sa vigne et son figuier » (1 R 4,25 ; Mi 4,4) était respecté, il est sûr qu'il y aurait de la « place » pour bien plus de monde. Cet idéal n'est pas : « Chacun dans son palais et sur son champ de pétrole ».

La question de la « place pour d'autres » introduit bien la réflexion sur le style de vie. Elle nous renvoie immédiatement à celles du niveau et de la gestion de la consommation. En effet, si toute l'humanité consommait autant que les pays les plus riches, selon un rapport récent[1], le gaspillage des ressources rendrait rapidement impossible la vie sur terre. Selon les projections dudit rapport concernant l'impact ou empreinte écologique des activités humaines sur l'environnement, « l'humanité consommera en 2050 l'équivalent des ressources annuelles de deux planètes comme la terre »[2]. En 2003, la consommation a excédé de 25 % la régénération des ressources. La consommation de combustibles polluants (pétrole, gaz, charbon) a été multipliée par neuf de 1961 à 2003, soit en un peu plus de 40 ans. L'humanité, même non-croyante, redoute une sorte d'apocalypse sans Dieu… de par les seules conséquences qu'entraînera l'épuisement de la biocapacité. Nous participons tous ici à ce mal, spécialement nous qui vivons en Occident ! Et nous apprenons qu'il faut réduire notre consommation.

Nous nous éloignons de la théologie et de l'éthique chrétienne, serions-nous tentés de penser… Voyons cela de plus près.

1. Ethique et spiritualité

Peut-être est-il utile de souligner que l'éthique et la spiritualité se tiennent de très près. Ce dont nous allons parler concerne des modes de vie, des manières d'envisager notre rapport au monde, et tout particulièrement l'usage des biens qui sont à notre disposition. Jésus relie la spiritualité à l'inquiétude inhérente à tout être humain (cf. Mt 6,24-34). L'inquiétude,

---

[1] Rapport du mardi 24 octobre 2006 du WWF, Fonds mondial pour la nature.

[2] *Ibid.* Cf., déjà, Luc de Benoît, « Consommation, environnement, développement », *Ichthus* 50/1975, pp. 2-9. Depuis cette intervention, le problème n'a fait que s'aggraver.

c'est la peur de manquer ; elle a donc un lien avec l'accumulation de biens sous diverses formes, accumulation pour « les cas où... ». Jésus y voit un signe d'incrédulité face à la providence divine, un manque de foi en Dieu. Il est donc bien question, dans cet exposé, de notre rapport à Dieu, de notre manière d'envisager la vie de disciple de Jésus-Christ. Le sujet n'a rien d'abstrait, de théorique. C'est de notre vie qu'il s'agit ; de notre manière d'être chrétien ou de vouloir l'être.

Rappelons-nous la place que la richesse, Mamon, tient dans l'Evangile (Mt 6,24 ; Lc 16,13). Pour Jésus, il ne s'agissait manifestement pas d'une question accessoire. Les Eglises naissantes se préoccupaient du rétablissement économique des plus pauvres, de l'entraide concrète, en répartissant les richesses (capitaux, propriétés foncières, etc.). L'évolution de nos sociétés n'a fait que rendre la question des richesses plus brûlante ; le temps, les expériences que l'Eglise a connues l'ont rendue plus complexe à résoudre.

Je voudrais commencer par rappeler les choix principaux qui ont pu être faits par les chrétiens, dans le passé. A l'évidence, ils correspondent encore à des options actuelles. Puis, nous proposerons un ancrage biblique de nos options éthiques dans la Révélation. Le troisième exposé les précisera et complétera.

2. Les grands choix du passé

On pourrait, de manière très schématique, dégager trois options fondamentales. Après avoir essayé de les préciser, je proposerai de discerner les raisons possibles de chacun de ces choix.

2.1. L'habitude ou la conformité au monde (être dans le monde)

Je reconnais que le titre proposé pour cette position peut lui paraître assez peu favorable, mais il est le plus proche de la vérité. Pour diverses raisons, cette option considère que le chrétien n'a pas à se faire remarquer par son mode de vie. Il doit donc être bon citoyen, bon parent, bon ouvrier ou bon patron, bon soldat ou bon roi. Rien dans son comportement ne

doit le différencier de n'importe qui, sinon qualitativement. Au plan moral, il se situe un peu au-dessus de la moyenne de ses concitoyens.

Rappelons-nous que, très longtemps, l'Eglise s'est purement identifiée à la société dans son ensemble. Que l'on fût donc catholique, orthodoxe, anglican, luthérien ou réformé ne relevait pas d'abord d'un choix de vie, mais de la décision du prince ou des responsables de la principauté, du royaume, de la municipalité ou du canton dans lequel on vivait. Demander au chrétien un comportement extraordinaire, hors du commun (c'est-à-dire, qui échappe à des règles d'intérêts réciproques, cf. Mt 5,47) aurait impliqué de le demander à tous. C'est particulièrement vrai pour les protestants à partir de la Réforme. En effet, dans la perspective catholique, la vocation monastique reste l'idéal vers lequel on doit tendre. Cet idéal est celui de la non-conformité au monde qui ne concerne pas que les moines ou moniales, puisque les tiers-ordres cherchent à insuffler dans la société l'idéal d'une vie plus radicalement chrétienne. Mais il est vrai que, de la grande majorité, on n'attendait que le strict minimum.

La Réforme a rejeté cette spiritualité à deux niveaux. La vie chrétienne doit être vécue pleinement, que l'on soit boulanger, soldat ou maîtresse de maison. Il va de soi – et nous y reviendrons – que le modèle proposé n'est pas seulement celui de la conformité au sens où nous l'entendons ici, mais de fait, c'est souvent ainsi qu'il a été vécu : « Pourvu que l'on ne nous remarque pas et que nous ne sortions pas du lot… » L'excentricité caractérisait les « sectes ».

Les Eglises de professants ou – les temps ont changé – toutes les Eglises chrétiennes en situation de sécularisation ne connaissent plus cette identification entre l'Eglise et la société. Pourtant cette conformité demeure largement majoritaire en leur sein, y compris, reconnaissons-le, pour ce qui concerne les Eglises évangéliques.

Il faut dire que bien des prédicateurs, conscients de la complexité du domaine de l'économie, n'abordent plus du tout ce sujet dans leur enseignement. Peut-être ont-ils peur d'établir une nouvelle règle et de culpabiliser inutilement. Ils avaient bien un idéal au début, mais il s'est éloigné, comme il est arrivé au savetier de la fable de La Fontaine. Le savetier, qui aimait chanter, reçut de l'argent du financier pour se taire. Mais très vite,

perturbé, ne pouvant plus trouver sommeil ni repos sans ses chansons, le savetier lui retourna les cent écus. Inspirons-nous du savetier de La Fontaine pendant qu'il en est encore temps !

2.2. La séparation d'avec le monde (ne pas être du monde)

Cette attitude radicale de prise de distance avec les manières de vivre habituelles s'enracine très loin dans l'histoire. Il est facile de lui trouver des légitimations bibliques. Lorsque l'Empire romain exigeait le culte à l'empereur, il n'y avait souvent pas d'autre solution qu'une économie parallèle. L'économie officielle dépendait des prêtres païens (cf. l'Apocalypse selon Jean). Plus tard, dès que le Christianisme est devenu la religion officielle de l'Empire, ceux qui aspiraient à une vie radicalement fidèle sont « partis au désert ». Ils ont valorisé la pauvreté radicale, le célibat et la séparation d'avec les honneurs et les valeurs du monde. Toute la tradition monastique est née de cette aspiration. Celui ou celle qui entre dans cette démarche renonce au « monde », à ses richesses, à ses valeurs et choisit de suivre, pauvre, le Christ qui s'est fait pauvre. Au milieu de la société, ces communautés ou ces personnes forment comme un signe vivant qu'une autre manière de vivre est possible, plus proche de celle que le Seigneur a lui-même vécue.

En Europe continentale et avant la Réforme, les vaudois ou les réseaux d'hommes, de femmes et de communautés valdo-hussites se situent également dans cette perspective. A l'époque de la Réforme, les anabaptistes s'y inscriront à leur tour. Ils soulignent que l'Eglise doit être séparée du monde et des schémas de pensée du monde, y compris sur le plan économique. L'Eglise, dans cette perspective, est certes dans le monde mais elle ne lui est pas conforme. Elle vit autrement, au risque de payer très cher sa particularité. Le mode de vie de ces chrétiens, du fait même de leur compréhension du Christ et de son projet, est prophétique. Il annonce et manifeste déjà sur cette terre les valeurs du Royaume. Si les anabaptistes de l'époque de la Réforme vivent – au moins géographiquement – cette séparation, ce retrait, ce n'est pas nécessairement pour des raisons théologiques. Rappelons que le monde dont ils se séparent les recherche pour les mettre au bûcher, les noyer ou les emprisonner. Ce sera vrai dans tout l'Empire

romain germanique dès 1527/9, mais également sur les terres bernoises et genevoises, et dans les cantons catholiques de Suisse. Lorsque leurs descendants bénéficieront de conditions plus clémentes, ils chercheront tant bien que mal à maintenir la radicalité de leur fidélité, mais en s'ouvrant davantage vers l'extérieur pour éviter la constitution d'une sorte de ghetto chrétien. Comme l'indique le titre d'un livre récent de Sébastien Fath sur les évangéliques de France, nous en sommes de nos jours au stade du réseau et non plus du ghetto[3]. C'est heureux, pourvu que les partenaires de ce « réseau » s'engagent sur une voie de fidélité plus nettement christocentrée, et pertinente socialement, sans céder au « séparatisme social »[4].

Dans sa branche la plus radicale, cette tendance séparatiste va créer une véritable contre-société repliée sur elle-même. On pourrait citer à ce propos les amish, presque tous originaires, à la fin du XVII[e] siècle, de la région de Steffisburg, avant de se rendre pour la plupart en Alsace, dans le Palatinat, dans le Jura et outre-mer… Des sociologues comme Jean Séguy, suivis par des historiens tels Neal Blough, ont fait remarquer que ces courants anabaptistes étaient une sorte de mouvement monastique au sein du protestantisme, ou qu'ils répondaient à une aspiration de ce type. Ils interpellent aujourd'hui encore – discrètement – les sociétés occidentales.

2.3. *La sobriété (être dans le monde sans être du monde)*

Cette troisième attitude est certainement la plus largement invoquée – mais peut-être pas vraiment la plus répandue. Elle essaie de concilier les valeurs des deux précédentes : être dans le monde sans être du monde (car l'alternative la plus étrange serait d'être hors du monde tout en étant « comme le monde » !). Son grand danger est bien sûr de ne consister qu'en mots et formules incantatoires. Mais la sobriété dans le monde est en même temps très proche de ce que Jésus a enseigné. La « sobriété » d'un Calvin et de toute la tradition puritaine se soucie bien d'être dans le monde, de n'en pas sortir, mais la manière de vivre, tant personnelle que communautaire, doit trancher avec celle du monde. Et cela concerne tout

---

[3] Sébastien Fath, *Du ghetto au réseau – Le protestantisme évangélique en France, 1800-2005*, Genève, Labor et Fides, 2005.

[4] Sébastien Fath, *op. cit.*, p. 326.

particulièrement notre usage des biens de ce monde et notre rapport à l'argent. Max Weber a souligné que le capitalisme d'inspiration calviniste (des entrepreneurs généreux et soucieux du bien social des ouvriers et des faibles socialement parlant) n'était pas choquant. A l'opposé d'un capitalisme insensible, alliant non-redistribution des bienfaits de l'investissement et train de vie somptueux. Cette attitude « dans le monde sans être du monde » sera l'objet principal de notre réflexion ; elle concerne au moins ceux et celles d'entre nous qui n'ont pas de vocation monastique… et qui font profession de fonder leur salut « en Christ ».

Cette troisième attitude essaie de maintenir ensemble « l'être dans le monde » et le fait de « ne pas être du monde ». C'est dire que les positions que nous rencontrerons ne seront que rarement radicales ; elles se situeront toutes dans une sorte de volonté d'équilibre, tout en penchant plus ou moins vers la conformité ou vers la séparation.

Les trois modèles que nous avons évoqués ont pour but de nous aider à y voir clair ; la réalité est un éventail fait de dégradés courant d'un extrême à l'autre. Nous nous mettrions sans doute assez facilement d'accord sur une formule, mais notre manière de l'interpréter et de la vivre manifesterait une assez grande diversité. Nous vivons rarement en cohérence avec nos systèmes de pensée, ce qui est heureux s'ils sont « bancals » mais dommage pour les systèmes justes. C'est pour cette raison qu'il peut être utile de creuser un peu les raisons invoquées ou inconscientes de cette variété de choix.

3. Les raisons des choix

3.1. Quatre raisons pour choisir la conformité

Passons rapidement sur *notre médiocrité naturelle* et notre façon pécheresse de penser, qui peut et doit toujours être suspectée. La conformité aux manières de vivre et aux valeurs de la société qui nous entoure restera toujours une pente naturelle, celle de la facilité. L'Ecriture parle de la « séduction (réelle !) du péché » (Hébreux), de la possibilité d'avoir « pour Dieu

son ventre » (Philippiens) ; elle évoque la tyrannie des plaisirs, le « souci du monde et la séduction des richesses » (Matthieu), ou simplement « l'empire de la chair » (Paul), c'est-à-dire la jouissance égoïste, l'indifférence au prochain dans le besoin l'emportant sur le souci de la justice ou de la charité. Voilà parfois le véritable motif, derrière les arguments théologiquement plus corrects et bibliquement plus présentables. Mais cette raison n'est pas la seule à prendre en compte. L'humain étant ce qu'il est, nous resterons bien souvent dans l'ambiguïté et c'est pourquoi bonnes et mauvaises raisons se mêleront toujours plus ou moins en nous.

La peur du pharisaïsme pousse certains à souligner *l'importance de la grâce*. Tout est grâce, la vie est à accueillir avec joie et reconnaissance. Jouir des bonnes choses et des biens de ce monde est légitime ; dès lors pourquoi se priver de la richesse et de l'abondance qu'accorde le Seigneur ? Peut-être les temps heureux ne dureront-ils pas et devrons-nous comme l'apôtre Paul savoir accepter la privation comme l'abondance (Ph 4,12.18).

Un certain protestantisme, surtout luthérien me semble-t-il, ou une vision très simpliste de la grâce, mettront l'accent sur le risque de retomber dans la recherche du mérite, dès que l'on se priverait ou simplement chercherait à vivre sans profiter de ce qui est à disposition. Après tout, ne trouvons-nous pas à cette attitude une justification dans la Bible elle-même ? Jésus était lui aussi critiqué comme « mangeur et buveur » ; n'a-t-il pas changé de l'eau en excellent vin lors de la célébration d'un mariage ? Il faut entendre le message ! Pourtant, de nos jours, la privation d'une jouissance, librement et joyeusement consentie, est un signe fort de vraie libération de l'avidité. C'est une attitude très parlante dans notre société. Elle fait signe que l'essentiel est ailleurs.

Certains iront plus loin et verront dans la richesse ou la prospérité le signe de *la bénédiction de Dieu*. On pensera naturellement à l'évangile de la prospérité, mais certaines attitudes bien plus anciennes, puritaines par exemple, sont un peu apparentées. Pour elles aussi, la richesse peut être une bénédiction de Dieu ; ce qui les différenciera, c'est sans doute le comportement face à cette richesse accumulée. Pour le dire autrement, Dieu peut bénir mon entreprise, mais acheter une voiture de course est-il indispensable ?

L'important est ailleurs. Une dernière raison qui pourrait justifier cette conformité à la manière de vivre du monde, c'est de mettre l'accent « ailleurs ». L'essentiel est de l'ordre de l'intériorité, de ce qui se passe dans le secret des cœurs entre Dieu et nous. Le salut, le Saint-Esprit et le Royaume n'ont rien à voir avec le monde. Alors pourquoi nous intéresser à notre manière de vivre ? Nous savons bien que le comportement *peut* être hypocrite, une simple imitation de la vraie vie ; nous connaissons toutes les dérives possibles. Ou alors, autre raison, nous ne voulons pas induire des rejets de l'Evangile par notre comportement différent. Nous nous garderons donc de prendre trop au sérieux ces questions relatives au style de vie. Le comportement chrétien idéal sera dès lors classique, accommodé simplement de quelques interdits supplémentaires qui correspondent d'ailleurs souvent à une nouvelle conformité, celle du monde… d'hier.

3.2. Quatre raisons pour choisir de se séparer

La première est bien sûr la volonté de *fidélité* et de *conformité au Christ*. Il nous faut vivre comme Jésus a vécu. Le célibat est la manière de vivre que Jésus a choisie, recommandée par Paul. Jésus a mis en garde contre les richesses ; il a souligné les dangers qu'elles représentaient. La non-conformité est donc ce que Dieu attend de nous : autant la vivre de manière radicale en se séparant du monde.

La deuxième est *la proximité avec les pauvres*. L'Evangile, celui de Luc en particulier, souligne la place essentielle des pauvres. Il nous rappelle fortement le commandement qui aurait dû être appliqué en Israël : « Il n'y aura pas de pauvres chez toi » (Dt 15,4). En renonçant aux richesses, nous nous plaçons de leur côté (car nous les en faisons profiter), nous acceptons de vivre comme eux, qui sont dits heureux et auxquels appartient le Royaume de Dieu.

Ces deux attitudes peuvent assez facilement correspondre à *une ascèse*. J'accepte ces renoncements et j'espère bien que le Seigneur me le rendra – à sa manière – au centuple, comme il me l'a promis, dans ce monde (Mc 10,30). La pauvreté, la séparation d'avec ce monde correspondent

à des renoncements nécessaires pour gagner plus. Nous nous comportons comme le Seigneur le demande pour gagner le Royaume.

Mais tout cela peut glisser peu à peu vers des motivations plus ambiguës.

Le légalisme nous donne le désir d'être en règle avec Dieu. En nous comportant d'une manière qui nous sépare des autres, nous nous garantissons une place certaine aux côtés de Dieu. Me séparer, c'est donc me rassurer. Je trace une ligne claire entre le fidèle et l'infidèle. Je peux alors à la fois être sûr d'être du bon côté et juger – pour m'en désolidariser – ceux qui, à mes yeux, sont encore de l'autre.

Enfin, très proche du légalisme, *le pharisaïsme* ajoute au souci d'être en règle le désir d'être vu. Je me sépare des autres, même en faisant l'aumône, et ils le sauront. C'est à ma façon autre de vivre qu'ils verront ma fidélité, ce qui ne m'empêche pas toutefois de « dévorer les maisons des veuves » (Mt 23,14 et par.), c'est-à-dire que mon souci d'obéir à la loi ne répond plus à la perspective divine globale de la loi, l'amour du Seigneur et du prochain (cf. Mc 7,1ss).

3.3. Les raisons du choix de la sobriété

Je ne développerai pas les raisons de la troisième voie, car elles ne font que synthétiser celles des deux autres. Ceux qui sont sensibles aux arguments des deux côtés empruntent cette voie-là. Ils veulent être fidèles, mais sans se séparer ; ils sont au milieu des autres, mais sans se conformer à leur manière de vivre. Toutefois, bien que plus modérément, ils s'exposent à toutes les critiques des deux premières voies que nous avons mentionnées ; toutes les dérives leur sont accessibles.

Lorsque nous essayons de creuser un peu les données bibliques ou de proposer un chemin, c'est bien sûr de cette voie que nous parlons. Les deux autres ne servent guère que de repères et de balises pour nous aider à mieux cerner et décrire ce à quoi nous sommes appelés. Pour construire positivement, discerner la volonté divine, voici les repères qu'il s'agit de garder en ligne de mire.

4. Penser de façon biblique, vivre de manière messianique

Je voudrais brièvement aborder trois grands domaines. Chacun mériterait un large développement pour la question de notre rapport à la création de Dieu : une gestion responsable des biens, un usage reconnaissant de ce qui nous est donné, tout ceci en vue de la communion. Ces trois éléments rassemblent l'enseignement biblique sur la gestion des richesses comme capacité à donner.

L'éthicien chrétien commence, comme Jésus l'a fait lui-même, en demandant ce qui était au commencement (Mt 19,4.8). Que lit-il dans la Bible ?

4.1. Gérants de la création : la responsabilité

Nous pensons bien sûr tout de suite au premier chapitre de la Genèse : « Dieu dit : Faisons les humains à notre image, selon notre ressemblance, pour qu'ils dominent sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, sur le bétail, sur toute la terre et sur toutes les bestioles qui fourmillent sur la terre. Dieu créa les humains à son image : il les créa à l'image de Dieu, homme et femme il les créa. Dieu les bénit ; Dieu leur dit : Soyez féconds, multipliez-vous, remplissez la terre et soumettez-la. Dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur tous les animaux qui fourmillent sur la terre » (Gn 1,26-28). Dieu fait donc des humains ses représentants sur terre et les gérants de la création (pas seulement les gérants de leurs propriétés et biens propres). Gérer est un travail. Nous sommes faits pour créer comme Dieu, comme nous sommes faits pour le repos périodique. Nous sommes faits pour la dignité que nous procurent le travail et la créativité. Et aussi pour nous souvenir de notre valeur devant Dieu lorsque nous ne faisons rien, ce qui s'appelle le repos.

Les êtres humains sont donc responsables du monde créé, c'est-à-dire mis en demeure de répondre de leurs actes et de leur gestion devant Dieu. Cette responsabilité implique qu'ils ne doivent pas détruire la terre ni la détériorer.

La terre obéit aux mêmes conditions que l'argent. La terre travaillée produit, par la grâce de Dieu, du fruit. L'argent ne fait pas de petits tout seuls. C'est parce qu'une terre est travaillée, qu'elle produit des récoltes et des biens, que des échanges produisent des gains, par le travail et la sueur d'autres humains (et non par leur sang – il convient de s'en assurer !), que l'argent fait des petits. Fondamentalement, c'est au moyen de la terre confiée par Dieu que le travail trouve sa récompense. Celle-ci est le prolongement de la grâce.

Ce n'est qu'assez récemment que l'homme est devenu capable de détruire le monde dans lequel il habite et encore plus récemment qu'il en a pris conscience. C'est en tant que gérants responsables de la création de Dieu que nous devrons nous comporter et vivre. Car la consommation sans limite des pays riches, et les efforts faits par les pays pauvres pour les imiter, mettent aujourd'hui la planète en danger (cf. notre introduction). Certes, le thème est à la mode, mais ce n'est pas une raison pour refuser la part de vérité scripturaire qu'il contient. Nos choix de vie et notre manière de consommer ne pourront pas ne pas tenir compte de cette exigence.

4.2. Gérants de la création : la reconnaissance

Cette gérance nous permet également de profiter des biens que Dieu a mis à notre disposition. C'est ce que souligne Paul dans la première épître à Timothée, dans un texte important sur lequel nous reviendrons, mais dont je voudrais simplement relever la fin : il enjoint ceux qui sont riches (mais certainement les autres aussi) à placer leur espérance « en Dieu qui nous donne tout largement pour que nous en jouissions » (1 Tm 6,17). Tout vient de Dieu et ces richesses qu'il nous accorde sont là pour que nous en jouissions : responsabilité, donc, et reconnaissance. Tout est permis.

Tout est permis, mais tout n'est pas utile, et surtout, tout n'édifie pas. Apprendre à vivre dans la reconnaissance n'exclut pas la prise de conscience de certains dangers. Le rapport à la richesse tient une place importante, je dirai même déterminante, dans la révélation. Cela rejoint le principe de l'édification ou de la communion auquel nous reviendrons.

La jouissance reconnaissante ne doit pas devenir accumulation sans fin. Dès l'Ancien Testament, on trouve une lucidité certaine sur les dangers

de l'accumulation de richesses. Le livre des Proverbes remarque : « Celui qui met sa confiance dans les richesses tombe » (Pr 11,28). Mais ce livre de sagesse est trop sage pour ne pas voir les deux faces du danger. C'est pourquoi il enseigne cette prière : « Ne me donne ni pauvreté ni richesse ; accorde-moi le pain qui m'est nécessaire, de peur qu'étant rassasié je ne te renie et ne dise 'Qui est le Seigneur ?' Ou que pauvre, je ne commette un vol et ne porte atteinte au nom de mon Dieu » (Pr 30,8s).

L'amour de la richesse ne concerne pas que ceux qui la possèdent. Elle détourne certainement de Dieu, mais une trop grande pauvreté est également dangereuse. Nous sommes ici déjà sur un chemin de simplicité, de sobriété, un chemin bon, désirable, juste.

4.3. Gérants de la création : pour la communion

Cela rejoint un autre élément que nous pouvons dégager de l'acte créateur : nous sommes faits pour la communion. La communion, ou pro-existence, tout comme la responsabilité, participe de ce que signifie l'image de Dieu en nous. La Bible préconise du début à la fin une économie de communion, c'est-à-dire soucieuse de l'existence des autres. C'est pour ne pas avoir observé cette orientation sabbatique de l'économie qu'Israël a vécu soixante-dix ans en exil, que Jérusalem est tombée en ruine, nous apprend le livre de Daniel (Dn 9,2). L'avertissement est très ancien (Jr 25,11s ; 29,10). La justice promise se réalisera lors de la venue du Fils de l'homme. Lors de sa venue, Jésus le Messie a introduit le Règne de Dieu et la pratique d'un style de vie juste.

Nous avons repris dans un livret[5] cet enseignement de l'alliance, des stipulations relatives au style de vie et à l'économie sabbatique et jubilaire. Nous y évoquons la pratique de cette redistribution périodique du capital, en montrons les raisons, en évaluons les mises en pratique ; nous essayons également de montrer que cet esprit jubilaire ou cette justice restauratrice pratique est précisément ce que Jésus a introduit et ce que les communautés

---

[5] Claude Baecher, *Grâce et économie – Plaidoyer pour une attitude généreuse*, « Dossiers de CHRIST SEUL » N° 1/2006, Montbéliard, Editions Mennonites, mél : editions.mennonites@wanadoo.fr.

messianiques des premiers siècles se sont évertuées à vivre. Cela fait partie de la bonne nouvelle du Royaume que Jésus a inauguré[6].

Deux commandements pourtant très clairs de Jésus, lui qui est le Messie et notre Sauveur, nous sont encore largement peu connus. Après avoir parlé des « trésors » (c'est-à-dire ce qui tient la première place dans nos pensées, nos désirs, nos ambitions, ce à quoi nous attachons le plus grand prix), Jésus dit :

– « Ne vous amassez pas des trésors sur la terre… » (Mt 6,19). La raison invoquée : on ne les emportera pas au paradis.

– « Mais amassez-vous des trésors dans le ciel… » (Mt 6,20). C'est-à-dire : distribuez vos capitaux aux pauvres. Il nous faut redécouvrir qu'avoir le nécessaire, c'est déjà la fête. Il y a des œuvres qui nous suivent.

Jésus, dans les évangiles, souligne longuement les dangers des richesses ou de l'accumulation des biens. Nous ne pourrons citer tous les passages. Mais tout le monde connaît sa rencontre avec le jeune homme riche. Celui-ci commence par demander à Jésus ce qu'il doit faire pour « avoir la vie éternelle ». Jésus lui rappelle un certain nombre des principaux commandements concernant le rapport au prochain. Et devant la déception du jeune homme qui était conscient de les mettre en pratique, mais qui savait qu'il lui manquait encore quelque chose, Jésus ajoute : « Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres et tu auras un trésor dans les cieux. Puis, viens et suis-moi » (Mt 19,16-22).

On peut comprendre que la tradition catholique ait fait de ce texte un des fondements de la perfection que visent des moines désireux de « suivre » de la sorte plus radicalement Jésus. La tradition protestante, à juste titre il me semble, a plutôt vu ici la réponse de Jésus à une personne particulière. Le renoncement radical à tout bien n'est pas un commandement général, adressé à tous, mais un conseil pastoral répondant au besoin particulier de ce jeune homme. Jésus souligne ailleurs que la richesse est un

[6] Frédéric de Coninck, *La justice et l'abondance. Dire et vivre sa foi dans la société d'aujourd'hui (I)*, La Clairière, Québec, 1997.

souci, une préoccupation qui détourne souvent de Dieu (« Là où est ton trésor, là aussi sera ton cœur », Mt 6,21). Les richesses peuvent provoquer un attachement, c'est-à-dire s'emparer de nos pensées. S'en libérer, c'est-à-dire les donner à ceux qui manquent du nécessaire, c'est devenir libre pour le Seigneur et c'est ce dont avait besoin ce jeune homme. Jésus préconise donc qu'il s'en désencombre en faveur des pauvres et des démunis. D'autres recherches sur l'économique sabbatique et jubilaire poseraient la question suivante : « Comment se fait-il qu'un jeune homme, croyant d'Israël, ait pu 'avoir de grands biens', sinon parce que lui ou plutôt ses parents n'avaient pas observé les règles de redistribution périodique du capital promulguées par l'alliance mosaïque ? Il ne s'agissait en effet sans doute pas, en ces temps d'occupation romaine, du fruit de son propre travail.

Nous conviendrons que d'autres croyants ayant des biens ne connaissent pas ces problèmes d'attachement à leurs capitaux et ne sont pas repris par le Seigneur pour cela. Ce qui est à condamner, c'est seulement le mauvais usage de la richesse, c'est-à-dire l'indifférence au prochain dans le besoin. C'est à la fois peu et énorme !

Il nous faut cependant reconnaître que l'approche protestante que nous avons évoquée, même si elle est fondamentalement juste, peut être dangereuse. Car se sentir libre à l'égard de la richesse peut être une excuse facile pour en profiter égoïstement. Cette « liberté » a parfois bon dos et excuse bien des dérives. Dans la suite du texte, Jésus semble moins optimiste… Il commente ainsi l'attitude du jeune homme riche qui s'en va tout triste : « Je vous le dis, il est difficile à un riche d'entrer dans le Royaume des cieux. Je vous le dis encore, il est plus facile à un chameau de passer par un trou d'aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume de Dieu ». Et comme les disciples demandent alors qui peut donc être sauvé, Jésus répond : « Pour les humains, c'est impossible, mais pour Dieu tout est possible » (Mt 19,23-26).

Notons au passage qu'on ne change pas de thème en passant des richesses au « salut ». Le salut est une situation individuelle et collective de bonheur.

La pratique par l'Eglise primitive de la « communion », qui implique une solidarité économique locale, régionale, voire internationale dans la famille chrétienne et au-delà, semble être la réponse. Il ne faut rien de moins que le Saint-Esprit pour nous guider dans les voies d'une économie fraternelle appelée ***koinonia***.

L'enseignement de Jésus est complexe et nous épargne toute illusion sur notre capacité à dominer la question, car Jésus est manifestement moins optimiste que nous sur la possibilité de profiter sans dommage des richesses. Mais en même temps, il affirme fortement que c'est Dieu seul qui sauve, car nous sommes tous des riches, en réalité ou en désir d'avoir plus, c'est-à-dire avides de ce qui au fond ne rassasie pas.

Dans une autre circonstance, Jésus rencontre de nouveau un riche et n'a pas la même réaction. Il s'agit de Zachée, ce petit percepteur qui se convertit sans que Jésus ne lui parle de ses richesses (Lc 19,1-10). Toutefois, comme juif, il connaissait les stipulations économiques de la loi et ses propres exactions. Mais justement, sa capacité à donner montre sa liberté et sa nouvelle compréhension. Imaginez, en cette période d'occupation, la joie des nombreux foyers retrouvant leurs moyens de subsistance, grâce au passage de Jésus…

Nous sommes faits, nous apprend la Bible, pour la communion et la reconnaissance. Le don, la générosité qui naît de la gratitude, est la marque des personnes libérées de l'avidité pour exercer la solidarité avec d'autres humains, car elles ont été comblées par Dieu. C'est, avec la confession de Jésus, l'un des premiers signes repérables de l'action du Saint-Esprit dans la vie d'une personne. Nous pouvons constater ce que cela a provoqué dans la vie de Zachée.

Pour terminer, il nous faut mettre l'accent sur l'amour du prochain et le souci du pauvre. C'est le don qui est au cœur de l'imitation de Jésus-Christ. (2 Co 8,9 : « Car vous savez comment notre Seigneur Jésus-Christ a manifesté sa grâce envers nous : lui qui était riche, il s'est fait pauvre pour vous afin que par sa pauvreté vous soyez enrichis »). La grâce n'est pas un troc. Ce dont il disposait dans sa gloire divine, le Christ l'a volontairement sacrifié pour retrouver la communion, pour venir à notre rencontre. Il a pris la condition du serviteur.

L'un des plus grands dangers de la richesse accumulée, c'est de nous faire mépriser ceux qui ne l'ont pas. C'est l'origine de paroles parmi les plus dures adressées à des riches : « Ecoutez, vous qui êtes riches… Votre richesse est pourrie… Votre or et votre argent… Leur rouille témoignera contre vous, elle dévorera votre chair comme un feu. Vous avez entassé des richesses, dans ce jour de la fin. Vous n'avez pas payé leur juste salaire aux ouvriers qui ont moissonné vos champs. Cette injustice crie contre vous et les clameurs des moissonneurs sont parvenues jusqu'aux oreilles du Seigneur des armées célestes. Vous avez vécu ici-bas dans les plaisirs et le luxe, vous vous êtes engraissés comme des animaux pour le jour où vous allez être égorgés. Vous avez condamné, vous avez assassiné des innocents, sans qu'ils vous résistent » (Jc 5,1-6).

Il est clair que ce texte du Nouveau Testament dérange en Occident, car nous sommes tous, pasteurs et professeurs de théologie compris, les riches d'autres personnes ! Sa lecture ouvre des pistes de réflexion inattendues : la maladie de l'accumulation et ce qui la développe ; un commerce un peu plus équitable ; la création d'emplois – que ce passage ne condamne certainement pas en soi – ; le souci d'un « juste salaire », notamment à l'ère de la mondialisation. Ce texte biblique pose aussi les questions relatives aux gains, aux marges, à la différence entre prise de bénéfice personnel et réinvestissement des gains (générateur d'emplois) dans l'outil de production, à la moralité des placements bancaires, au devenir des fonds de placements censés garantir nos vieux jours, à la moralité des « paradis fiscaux », ou simplement à la manière dont notre argent fait des laissés pour compte au près ou au loin…

Mais revenons à l'essentiel : l'économie est faite pour la communion. Ne pas le voir, garder pour soi, c'est non seulement priver les autres, c'est se priver des autres ; c'est finalement se priver de soi et se priver de Dieu[7]. A chacun, pour l'éternité, ce qu'il aura aimé par-dessus tout !

Il faut choisir entre Mamon et Jésus, car les deux maîtres ne sont simplement pas compatibles. Ce choix conduit à un style de vie dans ce

[7] Voir l'excellent livre, malheureusement épuisé, d'Isabelle Rivière, *Sur le devoir d'imprévoyance. Petit traité d'économie pratique*, Paris, Cerf, 1933.

monde. Richard Foster soulignait ce grand principe : « Se conformer à une société malade, c'est être malade ». Jésus est le Sauveur qu'il faut choisir tous les jours, avec l'aide de son Esprit, pour rester dans la perspective de son projet. Mamon fait des esclaves, Jésus des personnes libérées. Les chrétiens de tous les temps ont tenté de concilier l'inconciliable. Vouloir concilier Mamon et Jésus est une illusion. Car ce serait placer Jésus sous le joug de Mamon : prétendre vivre le nouveau en vivant dans l'ancien.

Nous avons vu le rapport qui existe entre éthique et spiritualité, ainsi que le rapport aux biens et au projet de Dieu. Nous avons parcouru les réponses possibles et analysé les raisons qui poussent telle ou telle personne à tel ou tel choix. Nous fondant sur ce que nous comprenons du projet de Dieu pour son peuple, nous avons plaidé pour être dans le monde, sans marcher selon la mentalité du monde – y compris en ce qui concerne les biens. L'exposé suivant montrera quelles formes concrètes peut prendre un style de vie simple sur les plans personnel et communautaire. ■

Ḥokhma 92/2007, pp. 22-41

par
Louis
SCHWEITZER
et Claude
BAECHER

Pour un style de vie simple

sur le plan personnel et communautaire

Les choix dont nous avons parlé (spiritualité, responsabilité, gestion, communion – à vivre « dans le monde sans être du monde ») induisent ou devraient induire un style de vie, un ensemble de choix qui concernent aussi **bien la personne que la communauté**.

Nous ne sommes plus, il est vrai, dans le monde agro-pastoral dans lequel vivait Jésus, bien que nous en dépendions nous aussi ! Et nous ne vivons pas non plus en temps d'occupation d'armées étrangères, mais n'en demeurons pas moins influencés par ce que Paul appelle « les autorités et les puissances ». Le travail reste une activité importante pour le style de vie, même les oiseaux des champs montrés à titre d'exemple grattent la terre. Mais c'est pour nous un grand exercice de confiance d'avancer au jour le jour.

Quel style de vie me paraît responsable dans l'environnement qui est le mien ? Mais aussi : d'où vient la richesse dont je profite ? Est-ce que je vois le travail, mon emploi comme service de Dieu ? Suis-je capable de choisir et de valoriser le repos périodique prévu pour un bon fonctionnement ? Est-ce que je m'informe de mes éventuels placements en bourse pour savoir ce qui est fait avec mon argent ? Comment l'argent est-il placé pour « faire des petits » ? Et pour une minorité parmi les chrétiens, est-il légitime que je vive strictement du produit des placements d'argent ?

Que penser des paradis fiscaux ? Est-il juste de ne rien dire devant le secret bancaire ? D'où viennent les produits que j'achète et que je consomme ? Que se trouve-t-il dans mon assiette ? Voilà un certain nombre de nouvelles questions qui toutes sont en lien avec les questions de responsabilité et de communion, de travail et de repos.

1. Quelques impulsions

En me préparant à cette intervention, j'ai eu un échange avec un ami chrétien sur ce qu'il était utile de dire quant au style de vie chrétien. Je tiens cet ami pour une personne très sensibilisée à notre sujet et surtout qui vit bien le contentement, sans céder à l'avidité. Voici ce qui est ressorti, mêlant à la fois les aspects individuels et communautaires :

– Le péché nous a programmés pour l'égoïsme et la vanité, mais la grâce nous est accordée de porter le message de grâce et de salut dans toutes les dimensions de la vie. Changeons les mauvaises habitudes par de bonnes, posons des signes ! Une bonne habitude se prend toujours avec un premier geste concret, suivi d'un second et ainsi de suite.

– Il s'agit de poser des signes d'une économie fraternelle et de se laisser surprendre ! On est étonné, lorsque l'on pose des signes, de découvrir comment ces objets que l'on croyait indispensables ne le sont pas et combien ils provoquent en nous de la joie lorsqu'ils ont été bien placés ailleurs. Cela relève non seulement de l'éducation, c'est-à-dire d'une vie chrétienne prise au sérieux, mais aussi de la guérison intérieure, surtout dans les cas où l'anxiété ou la cupidité sont en jeu. Ces deux dernières pathologies sont plus communes qu'on ne l'imagine, à en croire Jésus (Matthieu 6). Il faut parfois vider pour remplir. Il arrive qu'on ne reçoive que dans la mesure où l'on s'est dépouillé. « Il en est du royaume de Dieu comme d'un homme qui jette en terre sa semence. Il dort et il se lève, la nuit et le jour, et la semence germe et croît sans

qu'il sache comment » (Mc 4,26-28). Il faut livrer sa semence pour voir la récolte. Cela ne concerne pas que l'annonce de la Parole, mais aussi la vie de la Parole. C'est également vrai sur le plan économique.

– Il s'agit d'apprendre à voir puis d'apprendre à saisir, seul et ensemble, les occasions de solidarité quand elles se présentent. C'est une simple question d'attention, de disponibilité et d'amour. L'exercice est à la portée de tous et de chacun qui en fait le choix. Se rencontrer en couple, en famille ou en Eglise, avec pour toute liturgie préparée la simple volonté de faire le bien. Pas pour la prière ni pour l'étude biblique, simplement pour discerner ensemble ce qui peut être fait à 10 mètres, à 100 mètres, à 1 kilomètre, à 10 kilomètres, à 100 kilomètres, à 1000 kilomètres et ainsi de suite, jusqu'au bout du monde que Dieu aime. La foi a des rapports avec la vie concrète.

– Si Dieu entend les cris de ceux qui souffrent, comme ce fut le cas en Egypte, et chez ceux que Jacques a appelés les « innocents » ou les « sans terre » ou les petits, alors nous devons nous aussi les entendre. La justice du Royaume que nous avons à rechercher et à vivre, et sans laquelle personne n'y entre, va plus loin que la justice pénale, elle est une justice restauratrice (voir notre « Pour une éthique de la paix »)[1].

– En parlant d'œuvres bonnes, il faut pourtant redire autour de nous qu'un puits creusé et une école, c'est bien, mais que cela ne remplace pas un salaire juste. Ce dernier a l'avantage sur le don de redonner de la dignité à celui qui le reçoit. Mais les deux programmes resteront sans doute complémentaires jusqu'à la venue du monde nouveau où la justice habitera pleinement.

---

[1] Claude Baecher, « Pour une éthique de la paix », *in Pour une éthique biblique*, « Dossiers de CHRIST SEUL » N° 3/2005, Montbéliard, Editions Mennonites, pp. 21-60, mél : editions.mennonites@wanadoo.fr.

– Il s'agit donc pour nous de développer une spiritualité, un style de vie et un enseignement en correspondance avec les évangiles et la pratique des apôtres. Cela se fait le mieux de manière communautaire. Il s'agit de se désencombrer ; c'est avant tout une réponse à une confiance placée ailleurs que dans l'accumulation de ses biens, une confiance en Dieu qui promet de s'occuper de ses enfants, qui s'engage à pourvoir à l'essentiel : c'est-à-dire la nourriture et la boisson, le vêtement, le toit et l'amitié. Cette spiritualité est, avec l'action généreuse concrète, la réponse du Christ au problème de l'anxiété (Mt 6,25) ! Pour ceux qui « cherchent premièrement le Royaume et sa justice », Jésus promet le suffisant par-dessus le Royaume (Mt 6,35). Donner, si nous en avons les moyens bien sûr, c'est avant tout un choix.

2. Vivre plus simplement : deux recommandations

2.1. « Une simplicité souriante »

Une précision tout d'abord. Parler de simplicité – ou de sobriété ou de frugalité – peut résonner, dans l'oreille de beaucoup, d'une manière proche de *l'austérité*. Et une certaine austérité protestante est quasiment une marque de fabrique dans l'esprit de bien des gens, une sorte de foi sans joie et sans jouissance. Je crois que la simplicité chrétienne doit être une « simplicité souriante » (l'expression est de Louis Schweitzer), sous peine de ne plus être chrétienne. Ou, pour reprendre l'expression d'un ami pasteur un peu original comme Jésus (il s'agit du pasteur André Pownall), qui était à temps partiel éboueur dans la région parisienne et à temps partiel pasteur : « 'Le suffisant' c'est déjà la fête ! » La vie simple dont il est question est un choix librement fait *en vue de la plénitude et de la liberté*. Ajoutons : en vue de témoigner d'une « création en voie de guérison ». Il ne s'agit nullement de souffrance acceptée ou de renoncement méritoire, mais simplement du choix d'un mode de vie respectueux des ressources précieuses, cohérent avec l'Evangile qui libère l'économie pour la communion, donc du mode de vie le plus apte à nous permettre de vivre l'Evangile ; il s'agit du choix du mode de vie le plus cohérent avec ce que l'Ecriture nous

dit *de l'amour et de la grâce*. Il doit donc éviter d'être *tristounet*, car il est une avancée vers le bonheur que Jésus nous propose et qui est, en soi déjà, un message au monde.

Le pasteur Pownall observe que « la vie simple est pour certains une mode, une manie, un cri de révolte, ou le moyen de se donner bonne conscience »[2]. Mais ce qui motive le chrétien, c'est « la volonté d'obéir à Dieu et de se rapprocher de lui ». Revenant au jeune homme riche, il dit à juste titre : Après avoir ordonné au jeune homme riche de vendre ses biens et d'en distribuer le produit aux pauvres, Jésus lui dit « Suis-moi », car le renoncement n'a pas de vertu en lui-même. Le modèle de vie, sans référence à Dieu source de toute vie, n'est qu'une manière d'attirer l'attention sur soi, forme subtile de l'orgueil caché derrière une vie modeste. « Grâce à Jésus, dit Pownall, nous avons deux fois plus de joie avec deux fois moins de choses ». La « simplicité souriante », c'est aussi simplement se savoir gracié. Nous reviendrons un peu plus loin (4.1.1.) à cette rencontre du jeune homme riche.

2.2. Une invitation à la créativité, « en Christ »

Tout ce que nous allons dire maintenant relève de la compréhension d'un projet divin, de la *sagesse* et non d'une *loi*, qui permettrait d'en dégager un profil valable pour tous. S'il s'agissait d'une loi, nous retomberions dans le domaine de la charge qui nous est imposée : du style « voilà le profil de ce que nous devons faire, comment nous *devons* vivre ». Une nouvelle grille par laquelle nous nous jugerions… La sagesse nous ouvre au contraire un chemin dans lequel nous sommes invités à entrer autant que nous le pourrons et sous des formes très diverses dans un projet, dans une mission. Telle forme paraîtra toute naturelle à certains et plus étrange – voire étrangère – à d'autres. Telle option peut être perçue par les uns comme une *vocation* qui leur est adressée, alors que d'autres n'y verront, pour le moment, rien qui soit pour eux. Il me semble que nous sommes ici dans le domaine de l'orientation générale bonne, en fait du conseil en vue d'un mieux. Il y a, pour reprendre une catégorie paulinienne, l'invitation

[2] *SEL-Infos*, 1990-4, pp. 10-11.

à vivre ce que nous sommes *en Christ*, Christ étant le souverain d'un régime de justice. Il s'agit de localiser nos lâchetés, nos désobéissances, oui, mais très vite de dépasser la question de la culpabilité – ou du pardon – pour porter « un fruit digne de la repentance » comme le réclamait Jean-Baptiste, non pour fuir la colère à venir, mais pour vivre une vie juste et bonne, et pour mettre nos imaginations au service de la justice et du bien. Nous n'avons pas à nous comparer, car nos points de départs sont différents, nos conditions de vie également, et donc les manières possibles de les simplifier ne sont pas les mêmes. Penser ainsi, c'est s'ouvrir à une pluralité de formes et de réponses. C'est pourquoi il est question de vivre « plus » simplement. Nous sommes appelés à progresser, pas à obéir à un mode de vie unique.

3. Vivre simplement, sans règles uniformisées

Pas de règle fixe, même au sujet de la dîme ! Bien entendu, il est bon d'étudier la possibilité d'augmenter les pourcentages de nos dons, de donner davantage de notre temps et d'avoir du coup un regard plus lucide sur ce qui est effectivement donné.

Par rapport au temps de repos, il semble qu'il y ait des indications rarement observées : « Mieux vaut une main pleine avec repos que les deux mains pleines avec travail et poursuite du vent » (Qohéleth 4,6). Seul celui qui est persuadé que le bonheur n'est pas dans le travail seul ni dans les choses accumulées sera capable de comprendre cette sagesse. Mais ce principe s'applique différemment pour les uns et pour les autres, selon les situations. Il faut pouvoir recevoir et le travail et le repos.

S'agissant de la dîme, nous ne sommes pas contre l'idée de proposer un ordre de grandeur indicatif afin de gagner un brin de réalisme dans l'évaluation de ce qui est réellement donné. Mais la référence à la norme de la dîme ne règle de loin pas tout. La question de la dîme est souvent posée et presque toujours abordée de façon isolée[3]. Certes, il faut maintenir

[3] Sur la dîme, voir l'excellent livre de Stuart Murray, *Beyond Tithing*, Paternoster Press, 2001 ; pour une description des mesures économiques de l'Ancien Testament, il y a aussi la série excellente de trois articles de *fac réflexion*, Faculté Libre de Théologie Evangélique de Vaux-Sur-Seine, n° 6-octobre 1987 ; surtout l'article « La déclaration des droits du pauvre selon le Deutéronome » de Jean-François Gotte, pp. 2-9.

qu'il est juste et bon de donner ; nous reconnaissons ainsi que le propriétaire réel de la vie et de ce qui soutient la vie, c'est le Créateur ; nous manifestons ainsi que l'argent est fait pour la communion.

Nous ne sommes de loin pas quittes devant Dieu avec le don de la dîme de nos salaires, car la dîme pour un riche est largement moins que la dîme pour quelqu'un qui n'a pas le minimum vital ou qui a juste assez pour payer la location de son logement. De plus, il n'est pas fait mention de la dîme dans le Nouveau Testament comme s'il s'agissait d'une prescription à laquelle nous serions liés de façon isolée, car elle n'est qu'une des mesures dans une panoplie de mesures économiques de l'Ancien Testament destinées à faire disparaître la pauvreté permanente. C'est dire qu'avec la dîme nous sommes loin du compte ! La dîme a été pensée comme une mesure parmi plusieurs autres mesures et dans un contexte où, tous les 7 ans ou toutes les 49e années, on pratiquait les règles de redistribution du capital de production… sorte de mise à plat périodique entre tous les habitants de la « terre promise ». La Bible s'oppose, même si c'est difficile à admettre pour les diverses écoles économiques contemporaines, aux inégalités de capital – et cela radicalement, toutes les sept années et toutes les 50 années[4]. Si cela est pratiqué, alors la dîme est juste pour tout le monde. Car n'est-il pas vrai que dans nos sociétés les enfants de pauvres ont moins de chance d'accéder à une bonne formation que les enfants de riches ? Enfin, l'affectation de la dîme ne correspond pas tout à fait à ce qui se pratique habituellement dans nos communautés, à savoir le soutien des programmes d'Eglises et le salaire du pasteur… Je crois à la nécessité de ministères pastoraux et de ministères payés correctement, mais la dîme avait pour fonction essentielle de contribuer à l'aide des pauvres – dont les sacrificateurs il est vrai. Mais dans la nouvelle alliance, il ne faut pas faire trop rapidement le transfert du sacrificateur au pasteur et, si on le fait, il ne faut pas oublier l'affectation aux pauvres. Alors oui, si l'on veut pratiquer la dîme, qu'on achète les meilleurs mets régionaux, et qu'on

---

[4] Nous renvoyons à ce sujet à notre livre : Claude Baecher, *Grâce et économie. Plaidoyer biblique pour une attitude généreuse,* Montbéliard, Editions Mennonites, « Dossiers de CHRIST SEUL » N° 1/2006 et celui de Frédéric de Coninck, *La justice et l'abondance. Dire et vivre sa foi dans la société d'aujourd'hui (I)*, Collection Sentier, Editions La Clairière, Québec, Canada, 1997.

invite les gens économiquement dépendants quels qu'ils soient. A l'époque de l'Israël ancien et de Jésus, il s'agissait des étrangers, des orphelins, des veuves et des sacrificateurs. Qu'on festoie dans nos maisons chrétiennes et nos bâtiments d'Eglise en l'honneur du Dieu qui aime, mais avec les démunis ! Et il y aura de la joie dans le ciel et dans bien des cœurs.

Nous savons que de nos jours 17 % de la population possède 83 % des richesses du globe. Nous savons également que nous (en Occident) sommes souvent membres, prédicateurs ou pasteurs de communautés qui, en majeure partie, appartiennent à ces 17 % (même si nous sommes immigrés ou enfants d'immigrés). Ce sont des choses qu'il faut méditer et répéter plus souvent.

Nous revenons à notre propos : pour la personne qui a été saisie par le Christ, ce ne sont plus des règles serviles qui prévalent, mais une orientation de vie, un projet dans lequel s'inscrit le croyant dans le prolongement de la mission du Christ.

Donnons quelques exemples de démarches concrètes en rapport avec le style de vie.

– Les uns oseront ouvrir leurs comptes et leur patrimoine au regard de Dieu et discuter à leurs sujets en couple, en famille (avec des enfants déjà jeunes adultes), mais aussi avec des chrétiens de confiance.

– Les autres apprendront à acheter avec plus de discernement en temporisant lors d'achats importants.

– Telle Eglise proposera des discussions en rapport avec le style de vie où chacun peut apporter sa perspective et ses idées. Nous espérons que tous les pasteurs et prédicateurs mettent à l'ordre du jour de leur enseignement les questions en rapport avec le style de vie, même avec les enfants de l'école du dimanche ou les catéchumènes. Osons aborder les questions de la société de consommation, du repos, des loisirs, de la solidarité avec l'Eglise sur le plan international, les questions de l'accueil des marginalisés, de la limite de l'accueil individuel, de l'existence d'institutions chrétiennes spécialisées, du soutien des travailleurs sociaux et des entrepreneurs, de

l'utilisation des ressources de la terre et de leurs usages sages. Pour chacun des sujets abordés, il serait raisonnable de joindre un acte concret à la parole pour montrer que c'est dans cette dispensation qu'il s'agit de réaliser les ordres divins.

– Certains parents réfléchiront à la nécessité de deux salaires et y renonceront, dégageant ainsi pour l'un ou l'autre ou pour les deux davantage de disponibilité pour d'autres : leurs enfants et leurs amis, immigrés ou non, leurs propres parents et autres « grand-papas » ou « grand-mamans » qu'il est possible d'adopter transitoirement ; enfin il y a l'engagement dans la cité et bien sûr pour autrui dans le besoin.

– On fera preuve de créativité dans l'élaboration de menus sains ou la fabrication de cadeaux personnalisés plutôt que de consommer servilement.

– On découvrira que des habits simples et parfois même issus de braderies, c'est chic (il faut probablement que l'adolescence passe pour que les jeunes soient moins attachés aux marques).

– On pourra mettre un certain nombre de ses biens en commun pour les rendre accessibles à d'autres.

– On accueillera à notre table sans en faire un grand plat, en rallongeant le plus simplement du monde la soupe… Je dirais même que cela commence par là !

– On laissera parler les personnes les mieux placées pour aborder des sujets qui nous dépassent. Souvenons-nous du passage virulent de l'épître de Jacques contre les accumulateurs. Il dénonçait l'affairisme qui ignore les réalités sociales de la production, de la consommation, de la vie quotidienne, de la souffrance du pauvre, et qui est maléfique en ce sens qu'il recrée, sous des dehors tout à fait acceptables, des mécanismes iniques. Il est important que nous soyons moins naïfs et que nous comprenions mieux comment fonctionne l'économie sur le plan local, comme sur le plan mondial, comment fonctionne l'écologie également. Il faut y voir plus clair. Faisons intervenir les gens qui travaillent dans ces milieux à côté des théologiens et pasteurs[5].

---

[5] Au CeFoR Bienenberg où je travaille, nous proposons ces années une formation relative à l'éthique économique. Les étudiants sont des juristes, hommes d'affaires, de jeunes étudiants,

– Nous entendrons encore d'autres exemples concrets de démarches qui vont dans ce sens, en rapport avec la dette des pays du Sud, du financement du développement, etc.

4. « Un engagement évangélique pour un style de vie simple »[6]

En 1980, 85 chrétiens de 27 pays différents se sont rassemblés pour réfléchir à la résolution exprimée dans la Déclaration de Lausanne (1974) de « vivre plus simplement » (paragraphe 9). Cette rencontre a produit un texte qui me semble précieux et que je vous propose de suivre au moins en partie. Je pense qu'il est temps que nos communautés s'approprient ce texte pour qu'il devienne plus amplement réalité dans nos vies.

Le texte commence par rappeler des choses dont nous avons parlé dans le premier exposé sur la création et la gestion de cette création.

4.1. En ce qui concerne la vie personnelle

4.1.1. Pauvreté et richesse

Le paragraphe 3 s'intitule « Pauvreté et richesse » et il débute par cette phrase peut-être inattendue : « Nous affirmons que la *pauvreté involontaire* est une offense à la bonté de Dieu ». Et le texte continue : « La Bible la relie à la faiblesse, car les pauvres ne peuvent pas se protéger eux-mêmes. L'appel que Dieu lance aux dirigeants est d'utiliser leur pouvoir pour défendre les pauvres et non pour les exploiter ». Il ne s'agit donc en aucune manière de valoriser de manière absolue la pauvreté. Le pauvre qui est dit heureux dans la première Béatitude n'est *pas le misérable qui*

---

d'anciens travailleurs sociaux, ouvriers, épouses au foyer, secrétaires. Ils ont des choses à dire sur ces sujets et les discussions sont très fécondes dès que la parole est ouverte. Quel bonheur de parler ensemble de ces sujets si longtemps laissés hors de l'Eglise et aux seuls économiques ou politiques.

[6] On retrouvera le contenu de ce texte sur le site suivant : www.defimichee.fr/spip.php?article7-34k. Il a également été publié dans la revue *Perspectives Missionnaires*, n° 3, pp. 58-67.

doit supporter une situation qui lui est imposée. *Un style de vie simple* ne dispense pas de l'engagement pour *une justice plus grande* et pour la *défense* des plus défavorisés ; au contraire, il y conduit. Nous pensons qu'il faut également agir au niveau du droit, qu'il existe des lois plus iniques que d'autres, qu'il est bon de taxer les flux de capitaux, de faire payer les pollueurs en commençant par les pays les premiers industrialisés. Certaines personnes seront plus versées dans le combat au niveau juridique et se joindront au combat d'autres personnes allant dans ce sens, mais cela ne changera pas le fait que si le style de vie personnel ne soutient pas ces démarches, on ne sera pas très crédible.

Mais en même temps, le chrétien doit se mettre à l'écoute des paroles dérangeantes de Jésus *au sujet des richesses*. « Car les richesses entraînent des soucis, la vanité et la fausse sécurité, l'oppression du pauvre et l'indifférence aux souffrances de celui qui est dans le besoin ». Et le texte va tirer des conséquences très sages de cet enseignement. Il commence par accepter que les paroles de Jésus au jeune homme riche puissent aussi nous concerner. « Nous croyons que Jésus appelle encore certaines personnes (peut-être nous ?) à le suivre dans un style de vie de pauvreté volontaire totale ». Si nous considérons que les paroles de Jésus ont effectivement été *parfaitement adaptées* à la situation du jeune homme de l'évangile, *pourquoi devrions-nous croire que ce type de personnes et de situations n'existe plus ?* Et la pauvreté volontaire « totale » du jeune homme riche n'est qu'un nouveau recommencement dans le contexte d'une équipe marchant à la suite du Christ et dépendant de la communion du peuple de Dieu. Le jeune homme ne perd pas ses compétences commerciales et sa valeur personnelle en donnant ses biens. Il s'agit donc d'un renoncement à l'accumulation personnelle. La première chose à faire est de nous poser la question de savoir si ces paroles dites au jeune homme riche ne nous concernent pas. La seconde est de nous poser la question suivante : comment, dans le contexte de l'économie jubilaire et sabbatique, un « jeune homme » peut-il être à la fois « jeune » et « riche », sinon par sa désobéissance ou celle de ses parents envers le commandement de la redistribution périodique ?…

Mais, au-delà de l'appel particulier qui concerne certains (même s'ils sont sans doute assez nombreux), le texte « Un engagement évangélique pour un style de vie simple » traite de ce qui *s'adresse aux disciples de Jésus en général*. « Jésus appelle tous ses disciples à la liberté intérieure par rapport à *la séduction des richesses* ('Car il est impossible de servir Dieu et l'argent') et à *une générosité sacrificielle*. Il s'agit d'être riche en œuvres bonnes, de manifester de la générosité et d'être prêt à partager (1 Tm 6,18) ». Car le modèle que le texte nous propose, c'est Jésus lui-même qui « de riche qu'il était s'est fait pauvre pour que par sa pauvreté nous soyons enrichis » (2 Co 8,9). Et ce paragraphe de 1980 conclut : « Il s'agissait d'un sacrifice de soi coûteux et délibéré ; nous avons l'intention de rechercher sa grâce pour le suivre. Nous prenons la résolution d'apprendre à connaître les personnes pauvres et opprimées, d'apprendre d'elles sur les problèmes de l'injustice, de chercher à soulager leurs souffrances et de nous souvenir d'elles régulièrement dans nos prières ».

Entrée en matière importante qui souligne que le style de vie simple, d'un point de vue chrétien, n'est jamais seulement une affaire personnelle et un simple souci de soi. C'est avec les autres et dans le souci de la justice que nous faisons des choix. Cette *dimension solidaire* est largement développée dans la suite de ce texte. Il aborde des questions qui n'ont rien perdu de leur actualité et qui trouvent un écho aujourd'hui dans le *Défi Michée* ou *Stop pauvreté*. Mais, le texte datant de 1980, on peut penser qu'il soulignerait aujourd'hui de manière plus forte la dimension écologique comme fondement et lieu de ce style de vie. On parle beaucoup ces temps du réchauffement climatique… et on en constate tous les effets. Je rends grâce à Dieu pour des groupes divers qui nous aident, comme le *Défi Michée*, *ChristNet*, l'*ASEv*, *A Rocha* et d'autres qui nous parlent des problèmes environnementaux, du développement durable, non en divinisant la nature, mais en nous rappelant ce qu'est la nature ou la terre et en nous rendant attentifs à des questions globales.

A ce stade, je m'interroge néanmoins sur le plan théologique : comment se fait-il que nous, chrétiens évangéliques croyant que le Dieu

infiniment bon a créé les cieux et la terre, nous éveillions à cette dimension écologique et à ce souci d'une éthique globale en même temps que nos compatriotes ? Qu'est-ce qui est en jeu dans notre théologie générale pour que nous n'ayons pas été les premiers à rendre le monde attentif à un défaut majeur de gestion ? Qu'est-ce qui est en cause dans le fait que nos communautés n'aient pas été plus nettement des prototypes de bonne gestion des ressources de la terre ? C'est une réflexion qui est encore à mener. Sans doute découvrirons-nous que le rapport à la terre, notre conception de l'avenir de notre planète, notre compréhension des œuvres, notre compréhension du rôle de l'Esprit-Saint, notre conception de la richesse et des gains, et même de Jésus comme roi et sauveur, du témoignage à rendre à son œuvre, voire de la définition de ce qu'est le salut vécu, sont en jeu et doivent être affinés…

4.1.2. Style de vie personnel

Le paragraphe 5 aborde la question du style de vie personnel. Après avoir rappelé que les millions de personnes en situation de grande pauvreté rendent *indéfendable* tout autre choix de vie que celui de la simplicité, le texte se penche sur les conséquences concrètes de ce choix. Certains sont appelés à vivre avec les pauvres, d'autres à ouvrir leur foyer à ceux qui sont dans le besoin, mais chacun est concerné par le style de vie simple.

> « Nous avons l'intention de réexaminer nos revenus et nos dépenses afin de vivre avec moins et de donner davantage. Nous n'imposons ni règles ni règlements que ce soit pour nous-mêmes ou pour les autres. Cependant, nous prenons la résolution de renoncer à la prodigalité et de nous opposer à l'extravagance dans notre mode de vie personnel, dans notre habillement ou dans notre logement, dans notre façon de voyager ou dans les locaux de nos Eglises. Nous acceptons aussi de faire la différence entre ce qui est nécessaire et ce qui relève du luxe, les festivités et la routine habituelle, le service de Dieu et l'esclavage à l'égard de la mode. Où fixer des limites demande une pensée consciencieuse et que nous fassions des choix avec les membres de notre famille ».

Il ne s'agit donc pas de définir de nouvelles règles, mais de devenir conscients de nos dépenses, conscients de tout ce que peuvent manifester les choix que nous faisons dans l'étalage de notre richesse, le gaspillage de notre argent ou notre volonté de nous faire remarquer, alors que d'autres manquent du nécessaire. Nous pourrions dire cela autrement. Alors que notre société rêve de manifester sa richesse avec ostentation, le choix ici proposé est inverse. Il nous faut apprendre à faire la différence entre le *nécessaire* – ce qui n'empêche pas de se réjouir des biens que Dieu nous donne – et le *superflu* malsain. Et le texte nous rappelle que nos frères et sœurs des pays pauvres peuvent et doivent nous aider dans ce discernement. J'ai le plaisir de faire partie d'une dénomination qui se retrouve occasionnellement au plan mondial : je peux vous dire que l'on y apprend bien des choses… Je me souviens avoir donné un enseignement sur l'éthique économique inspirée des règles sabbatiques et jubilaires dans une université chrétienne de Kinshasa : les questions étaient autres que celles posées à Paris dans un cadre similaire lors du Congrès de Lognes… On apprend alors les abus de certaines de nos entreprises ailleurs dans le monde et, pendant quelque temps, on n'en dort plus… Nous risquons en effet sans cesse d'être entraînés par la mentalité ambiante qui juge sans tenir compte de ce qui se passe dans le monde et qui se limite à la concurrence interne aux pays riches et entre personnes qui veulent manifester leur succès et leur réussite.

Le défi est de devenir davantage conscients. Il faut que ces textes soient connus et discutés dans nos communautés qui ont la vocation d'être un « peuple saint »… Au fond, nous sommes invités à mettre en pratique l'exhortation de l'apôtre : « Ne vous conformez pas à ce monde-ci, mais soyez transfigurés par le renouvellement de votre intelligence pour discerner quelle est la volonté de Dieu » (Rm 12,2). Nous sommes appelés à la non-conformité et c'est sans doute ce qu'il y a de plus difficile. Il est toujours tentant de se conformer, soit à la société dans son ensemble (ce monde-ci), soit aux valeurs du groupe auquel nous appartenons et nous risquons de tomber alors dans le conformisme ecclésiastique et un certain légalisme. Car nous ne sommes pas seuls. Nous reparlerons tout à l'heure des choix communautaires. Mais ce qui nous est personnel relève souvent de la famille,

des valeurs familiales et opportunités économiques familiales. Il est important que les choix de vie simple ne soient pas imposés comme des punitions à nos enfants en particulier. Ils n'ont pas à supporter une austérité qu'ils ne comprendraient pas et dont ils ne verraient que l'aspect douloureux et quasiment punitif. Ils comprennent toutefois beaucoup de choses lorsqu'ils voyagent dans des pays du deux-tiers monde (cela se programme dans l'éducation des enfants) et voient de leurs propres yeux, tant chez les personnes aidées que chez les parents, le bonheur qui peut résulter de quelques mini-privations passagères... Nous devons parler, échanger, prendre ensemble les décisions, faire comprendre plus qu'imposer et, peut-être, renoncer à certains choix de simplifications si le reste de notre famille n'entre pas dans cette perspective.

Mais le meilleur moyen d'ouvrir à cette dimension, c'est de montrer que la simplicité n'exclut pas la fête et qu'elle peut être souriante.

Peut-on ajouter quelque chose sur ces *limites* que nous cherchons, cet *équilibre* que nous voudrions trouver ? Réaffirmons qu'il n'existe pas en cette matière de règles applicables partout et toujours. Nous ne sommes bien sûr pas contre le profit que tout commerçant doit pouvoir réaliser. Chaque travail mérite son salaire, là n'est pas le problème. La règle varie avec la société dans laquelle nous nous trouvons. S'il y a une richesse ostentatoire, il peut y avoir aussi des pauvretés ostentatoires. Ce que nous appelons *simplicité* dépend de la culture dans laquelle nous vivons. C'est vrai pour tout, par exemple pour le vêtement. Etre vêtu simplement n'est pas avoir pour règle, comme les quakers du XVII[e] siècle ou les amish (par ailleurs fort respectables les uns comme les autres), d'adopter des vêtements qui nous distingueraient au point qu'il suffirait de nous voir passer dans la rue pour que l'on dise : voilà un chrétien ou voilà un évangélique. La simplicité n'exclut pas le goût. De même l'habit « simple » a aussi ses variantes luxueuses ou de bas de gamme. Au contraire, cette simplicité permet de ne pas se faire remarquer, d'être comme tout le monde, comme serait quelqu'un de simple et discret dans tel milieu. Certains vêtements ou objets sont tout naturels dans un contexte donné et signes extérieurs de richesse ailleurs.

Il y a aussi des choix qui relèvent d'une compréhension particulière de la fidélité. Certains jugeront que l'on peut se passer de télévision avec profit. D'autres penseront qu'elle leur est nécessaire pour se tenir au courant de ce qui se passe, pour se détendre et pour comprendre le monde et les gens au milieu desquels ils vivent. Ils trouveront les remèdes pour ne pas tomber dans la dépendance d'un loisir mangeur de temps et qui encourage le voyeurisme sans engagements concrets dans le monde. Rappelons-nous qu'il s'agit de choix. L'important n'est pas de savoir qui a raison, mais ce qui paraît utile et bon pour nous. La liberté ou l'affranchissement que nous avons est du même ordre que ce dont parlait Paul à propos des viandes sacrifiées aux idoles. « Tout est permis, mais tout n'est pas utile ». Et, c'est particulièrement important de le dire ici : « Tout est permis, mais je ne me laisserai asservir par rien » (1 Co 6,12). Nous devons bien comprendre que, comme pour les richesses, nous ne sommes pas tous asservis par les mêmes choses. Qui suis-je pour juger mon frère, et au nom de quoi ? C'est à chacun de discerner ce qui est bon pour lui à un moment donné. Peut-être changera-t-il et ses yeux s'ouvriront-ils plus tard sur des réalités qui lui étaient encore cachées. Ce qui est bon pour l'un à un moment peut ne plus l'être lorsque la situation a changé. Ce qui est bon pour l'autre peut ne pas l'être pour son frère qui n'est pas dans la même situation.

4.2. En ce qui concerne la vie communautaire : le partage

L'Eglise est le lieu naturel où ce nouveau style de vie peut s'expérimenter, et cela pour plusieurs raisons. Notre texte, dans son paragraphe 4 intitulé *La nouvelle communauté*, mentionne bien l'enracinement biblique de ce mode de vie communautaire.

> « L'Eglise chrétienne primitive, constituée à Jérusalem le jour de la Pentecôte, se caractérisait par une *qualité de communion* inconnue auparavant. Ces croyants remplis de l'Esprit s'aimaient les uns les autres à un tel point qu'ils vendaient et partageaient leurs possessions. Bien que leurs ventes et leurs dons aient été volontaires, et qu'une certaine propriété privée était préservée (Ac 5,4), elle était subordonnée aux besoins de la communauté. 'Nul ne disait que ses biens lui appartenaient en propre' (Ac 4,32). Cela signifie qu'ils étaient libres de la

revendication égoïste des droits de propriété. Le résultat de leurs relations économiques transformées était qu'"il n'y avait parmi eux aucun indigent' (Ac 4,34). Ce principe de partage généreux et sacrificiel, qui s'exprime dans le fait que nous nous mettons nous-mêmes et nos biens à la disposition de ceux qui sont dans le besoin, est *une caractéristique essentielle de toute Eglise remplie de l'Esprit* ».

Cette liberté à l'égard de notre propriété privée est signe de la réalité nouvelle du Royaume que l'Esprit est venue instaurer. Ces valeurs alternatives doivent non seulement régner sur les disciples de Jésus, mais aussi sur la communauté de l'Eglise tout entière. Cette communauté des biens de la première Eglise était le signe que « les croyants étaient un seul cœur et une seule âme » (Ac 4,32). L'unité spirituelle passe et s'exprime par la solidarité concrète et le partage appelés *koinonia* ou économie de communion. L'Eglise n'était pas le lieu sympathique où l'on se retrouve pour le culte le dimanche et parfois en semaine, mais une communauté au sens fort du terme. Les gens, dans l'enthousiasme, vendaient leurs biens et l'on distribuait à chacun selon ses besoins.

Cette solidarité entre chrétiens d'une même communauté va s'élargir en solidarité des Eglises entre elles. Paul va œuvrer pour stimuler les dons en vue du soutien de la communauté de Jérusalem. Et la logique qui est développée reste la même, mais adaptée à la situation nouvelle : « Il ne s'agit pas de vous exposer à la détresse pour le soulagement des autres, mais de suivre une règle d'égalité : dans la circonstance présente, votre abondance suppléera à ce qui leur manque, pour que leur abondance supplée aussi à ce qui vous manque ; de sorte qu'il y aura égalité » (2 Co 8,13-14).

Cette différence de richesses entre communautés chrétiennes est certainement beaucoup plus criante aujourd'hui qu'à l'époque. Une chose était sûre : à un endroit, au-delà de la différence des richesses, suite à une famine, on manquait du nécessaire ! C'est pourquoi le texte biblique insiste sur la solidarité entre les chrétiens des pays riches et ceux des pays pauvres. Il ne faut pas perdre dans nos Eglises notre indignation devant la vraie

famine, devant les causes de cataclysmes naturels et sociaux ! Il ne faut pas perdre notre capacité d'indignation contre les ravages de la guerre ! Que ce serait beau si des équipes d'intervention, après tous ces ravages, étaient soutenues par nos Eglises pour soulager la misère au nom du Christ. Il est trop facile de ne recevoir ces textes bibliques que comme des exhortations à donner un peu de notre argent.

5. Les interrogations qui subsistent

Cela étant dit, j'aimerais ajouter trois remarques relatives à la qualité de la dimension communautaire de ce style de vie.

1. Une question peut être posée : quelle image notre bâtiment, temple, salle, etc., donne-t-il de notre Eglise ? On pourrait retrouver ici ce que je disais de la simplicité souriante dans le comportement individuel. C'est parfois l'opulence, la richesse ostentatoire. Mais c'est parfois aussi – particulièrement en France – une austérité triste qui semble confondre le simple avec le laid. Si la simplicité est le signe d'une certaine liberté à l'égard des valeurs de ce monde et particulièrement de la richesse, la recherche d'une certaine beauté est le signe du souci de l'autre et de l'accueil que nous lui faisons. La création de Dieu est belle ; l'Eglise vit de l'amour de Dieu et de sa grâce ; autant de bonnes raisons pour manifester cette joie dans notre comportement communautaire, dans les célébrations de notre Eglise et dans les lieux où nous nous réunissons ou habitons.

2. Il faut aussi souligner que la solidarité entre chrétiens n'épuise évidemment pas la dimension du témoignage communautaire. Car si nous sommes appelés à annoncer l'Evangile autour de nous, nous sommes aussi appelés à venir en aide à ceux qui sont dans le besoin. Il suffit de se rappeler la parabole du Bon Samaritain pour en être convaincu. Le témoignage que notre communauté rend dépend donc également de la manière dont elle est très concrètement sensible aux besoins de ceux qui nous entourent ou que nous croisons. Ici intervient à nouveau la question de la gestion du temps. Car le temps, chez nous c'est de l'argent et si nous ne considérons

rien de plus important que l'argent, jamais nous ne viendrons en aide aux démunis que nous croisons ; ou nous attendrons que l'Etat s'en occupe, trouvant là une confortable excuse pour vaquer à ce que nous considérons plus important. Allons-nous exclusivement appeler les gens en détresse à « sortir de cette génération perverse » ou allons-nous les aimer en prenant aussi en compte leurs souffrances ? Car aux besoins spirituels s'ajoutent les besoins psychologiques et matériels qui viennent de la pauvreté, de la solitude, des relations malsaines, etc.

Nous sommes signes par notre mode de vie, mais notre manière d'accueillir les autres, et particulièrement les petits, les pauvres, ceux dont l'accueil ne nous rapportera rien (au moins à moyen terme), parlera très fort à nos contemporains.

3. Enfin, je voudrais ajouter que la manière dont nous allons mener nos entreprises communautaires – campagnes d'évangélisation, action de solidarité, etc. – compte aussi. Les moyens que nous employons peuvent être différents. Il y a des moyens lourds qui mettent en œuvre de grandes foules et de grosses sommes d'argent et des moyens légers, beaucoup plus faciles à mettre en œuvre. Je ne voudrais surtout pas laisser entendre, dans une sorte de misérabilisme « évangélique », que seuls les moyens légers sont licites. J'aimerais simplement souligner que les moyens légers, sorte de micro-réalisations, sont attendus de tous les chrétiens… Concernant les moyens lourds, il faut être attentifs aux risques que le poids des moyens entraîne avec lui. Plus les moyens sont riches et lourds, plus ils risquent de nous entraîner vers des dérives, et plus nous devenons dépendants d'eux et de leur logique propre. C'est qu'ils parlent par eux-mêmes, indépendamment du message que nous voulons leur faire transmettre. Cela ne veut pas dire qu'il faut se détourner systématiquement de tout projet qui mobilise de grandes forces (dépendances à la technique, recours aux mass-médias, invitation aux autorités, etc.), mais simplement que nous devons prendre garde et être extrêmement prudents pour que la parole qui en sorte, le message, le projet à vivre, ne soit pas autre que celui que nous souhaitons transmettre.

Conclusion

Vie personnelle et vie communautaire sont des dimensions indissociables de la vie chrétienne dans le projet divin. Nous avons parlé de simplicité souriante. Car, si le sujet est sérieux, il ne s'agit pas non plus de nous prendre trop au sérieux. L'image que nous allons transmettre comporte nécessairement ces deux dimensions individuelle et communautaire. Il s'agit d'accepter de s'inscrire ou pas dans un projet de Dieu qui est resté le même durant des siècles ; dans l'Ancien et le Nouveau Testament, Dieu dit en effet : « Vous serez pour moi un peuple de sacrificateurs, une nation sainte » (Ex 19 et 1 P 2). Que le veau d'or, l'idolâtrie de Baal et de Mamon, ne continuent pas à entraver en nos communautés ce plan que Dieu désire mener à bien dans toutes les nations ! Idolâtrer ces pseudo-divinités, c'est idolâtrer l'abondance et non le Dieu de l'abondance et de la vie. Il y a des gens qui sont touchés par le témoignage et l'attitude d'une femme, d'un homme, hors de tout contexte d'Eglise. Mais, la plupart du temps, tout est lié et, même si nous sommes isolés, c'est comme membre d'un corps international que nous témoignons. Le chrétien est un membre du corps du Christ et c'est la vie du corps, la manière dont les personnes vivront en relation au sein de ce corps et par le corps, qui constituent un soulagement et une invitation à se convertir et à se joindre à cette communauté. Que l'Eglise soit l'Eglise !

Parmi les questions que nous pouvons aborder en groupe :

– Aborder ces questions en Eglise nous paraît-il aisé ou non ? Pourquoi ?

– Faisons-nous intervenir des personnes qui peuvent nous éclairer sur le fonctionnement de l'économie, les ressources de la planète, le repos, la consommation, la publicité, etc. ?

– Quels sont les exemples de style de vie vécus dans votre Eglise locale et pertinents à l'échelle locale ou plus largement ? ■

Ḥokhma 92/2007, pp. 42-60

par
Louis
SCHWEITZER
et Claude
BAECHER

Pour vivre de manière plus prophétique

1. Un style de vie « en Christ »

Vivre « en Christ », pour reprendre une formidable expression paulinienne, c'est notre vocation de chrétiens. C'est aussi notre condition : de lui, notre chef, nous recevons dès à présent les bienfaits, un état d'esprit, une perspective. En lui, quelque chose de la création guérie a commencé à se manifester par l'Esprit. Certes, le chemin n'est pas terminé, mais il est entamé. Nous sommes du monde sans plus dépendre de la mentalité qui a façonné nos sociétés. Notre foi en lui nous fait appréhender le sens de la vie à travers le regard bienveillant et juste du Père. Notre manière de vivre (qui est liée, nous l'avons vu, à notre spiritualité) s'en trouve plus simple, unifiée. Des richesses longtemps tenues « injustement captives » sont mises au service de Dieu. Nous pensons là au bon usage des charismes et des ressources (capacités, biens fonciers, moyens financiers). C'est « en Christ » que nous sommes gérants de la création divine, invités à vivre une économie de communion tant sur le plan personnel que sur le plan communautaire. La grâce qui nous est faite nous permet de vivre une « simplicité souriante » sans légalisme, une libération de nos potentialités, quelles qu'elles soient. Notre style de vie se fait moins extravagant, moins stressé et plus généreux envers les personnes qui manquent du nécessaire autour de nous.

Car l'éthique chrétienne est non seulement ancrée dans ce que nous savons de la création, mais aussi dans la personne de Jésus-Christ, comme

principe même de la création et de l'humanité. En lui, le peuple de Dieu anticipe un modèle de société qui est encore à venir dans sa plénitude (la Jérusalem d'en haut, le Royaume, le salut pleinement manifesté, etc.). Notre style de vie révèle notre compréhension de l'œuvre du Christ, telle qu'elle est énoncée par Jésus et rappelée à l'Eglise par l'évangéliste Matthieu (5,17) : « Je ne suis pas venu pour abolir la loi, mais pour la rendre parfaite », principe que l'on retrouve chez l'apôtre Paul (2 Co 1, 20) : « Car c'est en lui que Dieu a dit 'oui' à tout ce qu'il avait promis. Aussi est-ce par lui que nous disons 'oui', 'amen', pour que la gloire revienne à Dieu »[1].

L'idée d'un style de vie qui parlerait de la part de Dieu (c'est le sens de « prophétique » !) ou témoignerait de lui, nous semble pouvoir être envisagée sérieusement. Nous partons bien entendu du présupposé qu'il n'y a pas que nos âmes qui doivent être sauvées (libérées), mais nos façons de vivre également. Nous verrons néanmoins qu'elles ne sont pas toujours « parlantes » de la manière dont nous l'imaginons.

2. Efforcez-vous d'entrer « dans son repos » ! Le travail comme lieu de témoignage

Il est bon de nous rappeler que nous servons Dieu *par* notre travail et pas seulement *dans* notre travail (ou par les occasions de témoignage verbal qui se présenteraient dans le cadre professionnel)[2]. Le travail est toujours, dans la perspective divine, un service pour le bien commun. On peut être serviteur de Dieu, et ce « à plein-temps », par le service que rend l'activité professionnelle. Toute autre perspective révèle une profonde anomalie. Le métier lui aussi est, pour le croyant, service de Dieu.

On peut très bien consacrer du temps au Royaume de Dieu en exerçant son métier. Nous servons Dieu dans notre sphère d'influence, par le service rendu et la manière même dont nous faisons notre travail. Il existe une manière chrétienne spécifique d'effectuer une activité, voire d'être inactif. Encore faut-il observer un rythme de vie où le travail ne devient

---

[1] Trad. Bible du Semeur.

[2] On se nourrira des perspectives sur l'action en général de Frédéric de Coninck, *Agir, travailler, militer. Une théologie de l'action*, Excelsis, Cléon d'Andran, 2006.

pas une idole. Le propre des idoles est d'être des mangeuses d'hommes, de femmes et d'enfants. Les idoles se font porter, à l'opposé de Dieu qui, lui, nous porte (Es 46). On peut légitimement chercher à augmenter ses gains pour des œuvres bonnes. Encore faut-il respecter les stipulations d'un repos périodique réel, pour se souvenir avec délectation de ce que nous valons par nous-mêmes, même lorsque nous ne faisons rien. Se souvenir aussi que nous sommes des privilégiés : nous pouvons bénéficier de l'œuvre de la création et de l'œuvre spéciale de la libération. A ne pas confondre avec la surconsommation de loisirs qui répond elle aussi aux impératifs de performance. En matière de style de vie, il est bon de nous imprégner de ce que sont nos identités profondes et nos vocations devant Dieu. C'est un enjeu spirituel. La société de consommation ne nous l'enseigne pas. Si nous ne recevons pas cet enseignement de la Parole, nous ne l'apprendrons pas autrement que par l'épuisement et le repos contraint.

Une loi est présente dans la Bible, nous la vérifions périodiquement dans nos micro et macro-histoires : Que ce soit pour la terre ou les personnes, le repos vient tôt ou tard, de façon soit librement consentie, soit forcée. Il vaut mieux choisir de l'accueillir de plein gré que de le subir dans la douleur. La barre d'une économie solidaire ou d'un style de vie plus fraternel est placée haut, mais je pense qu'il nous est avantageux de la franchir. C'est le secret d'une vie belle, une promesse de bonheur pour nous et beaucoup d'autres. Le prix à payer d'une vie égoïste est encore plus élevé, et cette dernière ne rassasie en rien.

L'épître aux Hébreux (4,3) cite le Ps 95,11, « ils n'entreront pas dans mon repos », pour évoquer les conséquences de la révolte du peuple délivré d'Egypte, en route pour le pays promis, lequel est appelé par Dieu en Dt 1 « mon repos ». C'est-à-dire le pays sans esclavage, le pays de la santé à tout point de vue – dans la mesure où les stipulations de l'alliance sont observées. Cette idée d'une « terre promise » rejoint la question de la gestion du temps, de nos relations, de la nature, de notre spiritualité et de notre santé psychique. Les Israélites délivrés de l'esclavage pharaonique, une fois en route, se sont plaints car, au fond, ils doutaient des intentions bonnes de Dieu à leur égard. Ils ont donc eu peur des habitants du pays promis. Par manque de confiance en Dieu, ils ont adopté des réflexes de

calcul typiquement humains : ils ont suivi un autre chemin que celui d'une économie fraternelle, fondée sur la confiance en Dieu.

Le désir d'accumuler par peur du lendemain, la recherche d'une compensation au « pas encore » du pays promis, empêchent de jouir du repos. Cette compensation, c'est l'Egypte et Babylone où le temps lui-même n'est plus perçu comme un don, une grâce, mais comme une échéance menaçante. Notre « repos », c'est la réalité vécue dans la confiance au Christ. La « terre promise » dont parle l'épître aux Hébreux peut se vivre sur n'importe quel lieu de la terre : notre sabbat-repos, c'est Jésus dès lors que notre façon de vivre est centrée sur lui. Ce n'est pas qu'une formule pieuse et émotionnelle. Il s'agit de nous efforcer d'entrer dans ce repos, de conquérir cette « terre »... Par la foi au Christ, la terre promise est partout où il règne, où se vivent une économie et une gestion du temps selon Dieu. La recherche obsessionnelle du cumul, de la sécurité que représentent les légumes d'Egypte cautionne un système économique tyrannique qui mène à la perdition.

3. Une vie qui parle

Nous avons souligné plus haut que la dimension de solidarité, communautaire et extra-communautaire, fonde en partie notre choix de style de vie. Mais plus encore, en répondant ainsi à sa vocation, l'Eglise témoigne du fait qu'une autre vie, un autre comportement est possible. Beaucoup de nos contemporains ne demandent pas mieux que de le vérifier. Vivre autrement, c'est aussi montrer que les valeurs du pouvoir et de l'argent, de la satisfaction immédiate des sens et de la recherche du paraître ne sont ni incontournables ni universelles. En cela, l'Eglise est comme « la ville sur la montagne » dont la lumière doit « être vue » (Mt 5). Notons que Jésus dit qu'une telle cité (de Dieu) *ne peut pas* ne pas être vue. Ainsi, pour Jésus, ce programme de vie a obligatoirement un effet missionnaire. La mission dans ce cas n'est pas accessoire ; elle est une dimension de tout ce qui est vécu : style de vie, manière de travailler, de se reposer, de parler, de consommer, etc. Jésus lui-même ne s'est pas distingué que par ses paroles. Son absence visible de sécurité et sa vulnérabilité économique

lui ont donné une liberté certaine ; elles reposaient sur la confiance radicale qu'il plaçait en « son Père ». Avant même d'ouvrir la bouche, il parlait par son style de vie.

Voici un certain nombre d'attitudes et de manières de vivre qui parlent de Dieu de façon non verbale. Vivre différemment (c'est le sens de la sainteté), c'est donner à comprendre que Dieu est saint. C'est porter un « air de famille », un signe distinctif de Dieu :

– Pratiquer la miséricorde, c'est dire que Dieu est miséricordieux.

– Combattre le racisme et appartenir à un groupe multiracial, c'est dire que Dieu aime tous les humains sans favoritisme.

– La considération manifestée à l'autre par-delà les barrières de sexe ou de génération exprime la communion que Dieu aime.

– La manière respectueuse de se traiter, même dans les désaccords qui surgissent inévitablement, dit quelque chose de la force restauratrice de Dieu.

– Une vie plus simple, un peu moins encombrée, attestera que Dieu est en mesure de pourvoir à nos besoins, comme il l'a promis.

– Une générosité manifestée librement témoignera de la passion que Dieu met à aimer.

– Le refus de rendre le mal pour le mal montrera que Dieu se soucie moins de justice pénale que de restaurer les relations.

– Notre capacité à nous reposer indique que c'est Dieu qui nous donne notre véritable identité.

– Accueillir, c'est signifier que Dieu nous a fait grâce et qu'il est prêt à faire grâce à d'autres, même par des chemins détournés.

– Respecter un refus de la part du prochain, c'est dire que Dieu est respectueux du libre choix des humains.

Et la liste n'est pas close. Il arrive parfois qu'en recevant ce type de message, des gens demandent que l'on prie pour eux, ou manifestent leur intention de venir assister à un culte. Mais que ces gestes soient reçus ou pas, ils restent témoignage. Soulignons le fait que l'inverse est vrai également ; pour ne prendre qu'un seul exemple, si vous saturez vos soirées de réunions d'Eglise, non seulement vous perturberez votre vie familiale (s'il y en a

encore une), mais vous communiquerez autour de vous que Dieu ne s'intéresse pas au monde, ni donc à ceux qui l'habitent !

Jésus a parlé de cette dimension prophétique du style de vie, lorsqu'il s'est référé au « sel » et à « la lumière », et Paul à la « lettre du Christ » ou à « la bonne odeur », etc. Jésus n'a pas dit « Vous devez être » le sel ou la lumière, mais « Vous êtes ». Agir ainsi, « ça parle » de Dieu. Nul besoin de créer un programme missionnaire autonome. C'est un message qu'il nous faut entendre aujourd'hui, récemment souligné par Hauerwas[3] : il n'y a rien de plus urgent pour l'Eglise que d'être l'Eglise ! Ce théologien méthodiste américain[4] parle de la communauté servante, ce qu'il appelle « l'éthique sociale chrétienne ». Il ne veut connaître que l'Eglise concrète. Il met en évidence *l'Eglise comme éthique sociale*, comme visibilité possible d'un autre mode de vie, signe du Royaume parce que mise en œuvre de l'Evangile. La pensée de Hauerwas s'oppose à deux traits principaux de l'éthique contemporaine (dont les « évangéliques » ne se démarquent malheureusement que très peu, à quelques exceptions près !) : (1) l'accent placé sur la liberté, l'autonomie et le choix de *l'individu* comme l'essence de l'éthique et (2) l'effort de poser un fondement éthique en dehors des éléments contingents et particuliers de nos traditions et de nos communautés.

Contre le premier trait, Hauerwas souligne la notion de « caractère » ou de « vertu ». Face au « moi » éclaté de la modernité et du protestantisme, il cherche à analyser et à expliquer la manière dont le « moi » acquiert une unité et une durée. Selon lui, et à mon sens il voit juste, l'éthique protestante se concentre sur l'idée de commandement ou de décision, ce qui implique un « moi » plutôt passif et « atomisé ». Le « moi » justifié par la foi est le « moi » du maintenant, mais pas un « moi » qui dure, ou qui se développe.

L'objection au second trait est que l'Eglise n'a en réalité qu'une seule question « politique » à se poser : quel type de communauté doit-elle être pour être fidèle aux convictions centrales de son récit fondateur, c'est-à-dire la foi en la vie, la mort, la résurrection de Jésus de Nazareth ? Il faut

---

[3] Stanley Hauerwas, *Le Royaume de Paix. Une initiation à l'éthique chrétienne*, Editions Bayard, 2006. Traduit de l'anglais par Pascale-Dominique Nau, texte rédigé en 1983.

[4] Né en 1940, S. Hauerwas enseigne à Duke University après avoir enseigné à Notre Dame (Indiana, E.U.).

pour l'auteur que l'Eglise soit l'Eglise. Il suit en cela le théologien John Yoder[5], pour qui la tâche politique de l'Eglise ne doit pas rester prisonnière d'une ecclésiologie constantinienne. L'Eglise doit donc être la communauté qui « raconte » de la manière la plus juste possible l'histoire de Jésus.

Le problème de l'éthique chrétienne est d'être encore inféodée à des présupposés constantiniens (escamotant la christologie et fondés, entre autres, sur un prétendu droit naturel). Au nom de ces derniers, l'Eglise a hier dévalorisé la liberté de choix. Aujourd'hui, elle s'accommode trop facilement des prétentions universelles d'une société « libérale ».

Pour Hauerwas, la position sociale de l'Eglise est « missionnaire ». Elle a quelque chose à dire et à apporter au monde qui ne peut être connu autrement, ni en dehors d'elle. Elle doit avoir le courage de tenir un langage qui n'est pas partagé par tout le monde, un langage issu de sa propre tradition. L'Eglise doit savoir qu'elle a une histoire et une tradition qui la distingue du monde, puisque le monde ne connaît pas le Dieu de sa tradition.

Ce positionnement missionnaire ne doit pas céder à la tentation constantinienne, mais se réaliser selon la tradition du Christ, de sa croix révélée par les Ecritures. Ce qui signifie que la vérité chrétienne ne peut pas s'imposer par la force, qu'elle ne peut pas faire usage de la violence, qu'elle doit prendre la même forme que le Christ. Cette vérité entre en débat épistémologique avec les autres traditions, cherchant à démontrer sa capacité à élucider les problèmes liés à l'existence humaine. « La tâche de l'éthique est, avec imagination, de nous aider à comprendre les implications de ce Royaume »[6].

Voilà qui est incontournable, mais qui risque de justifier théologiquement un repli sur soi communautaire, un peu à la manière du piétisme tardif. C'est pourquoi, cette dimension devrait être équilibrée par la notion *d'Eglise pour les autres*. Car, lorsque Dieu choisit ou élit, c'est dans le but d'atteindre le monde. Le souci du monde, c'est-à-dire des non-chrétiens, est non seulement celui du salut de leur âme, mais aussi de leur vie, comme

---

[5] John H. Yoder, *Jésus et le politique – La radicalité éthique de la croix,* Presses Bibliques Universitaires, rédaction anglaise en 1972 et traduction française sous la direction de Daniel Alexander et Maurice Gardiol en 1984, 235 pp.

[6] Hauerwas, *op. cit.*, p. 139.

l'indique la parabole « du bon samaritain » (Lc 10,25-37). Si nous sommes appelés à être par notre vie « lumière du monde », c'est dans tous les domaines que nous sommes témoins de la cité de Dieu.

4. Ce que les autres entendent en réalité

Dans notre situation postmoderne où tous les discours se croisent, il est facile de tenir des propos qui ne nous coûtent rien sur le monde, sur Dieu et le salut. Le monde en a tellement entendu et continue tellement d'en entendre, qu'il n'y fait plus guère attention, voire soupçonne a priori qu'il y a tromperie, qu'on veut lui vendre quelque chose de douteux sous un emballage merveilleux. Mais voir des gens vivre autrement et ne recevoir l'explication qu'après coup, et si on les y sollicite (1 P 3,15), voilà qui est d'un autre poids. Pour reprendre – et détourner un peu – un slogan utilisé pendant la campagne en vue des élections présidentielles de 2007 en France, cette façon de vivre montre à tous « qu'un autre monde est possible ». Paul l'a écrit à sa manière : « Si quelqu'un est en Christ, voici une nouvelle création » (2 Co 5,17) précisément à l'adresse d'une Eglise où existaient des tensions.

Que « dit » donc notre style de vie ? Est-il si évident, pour ceux qui nous entourent, d'entendre un message de Dieu en nous voyant vivre ? Soyons honnêtes : beaucoup perçoivent notre manière de vivre comme traditionnelle, bourgeoise et conservatrice. Nous ne vivons donc certes pas « comme tout le monde », mais comme on vivait dans un passé encore récent. Et l'Evangile, et Dieu même, sont perçus à travers ce prisme qu'est notre vie. Nos Eglises quant à elles donnent souvent l'image de lieux chaleureux, mais qui ne s'intéressent guère à l'extérieur et ne se mobilisent que sur de très rares questions d'éthique (sexuelle). Bien des Eglises sont perçues comme des communautés qui ne s'ouvrent à ceux qui n'en font pas partie que pour les faire entrer dans leurs lieux de culte, et qui ne s'intéressent aux questions internationales que pour soutenir des missionnaires… Nos Eglises apparaissent comme des lieux où les manières de vivre, les modes de relation ressemblent étrangement à ce qui se vit dans le monde associatif. Telle assemblée générale d'Eglise ne diffère guère

d'une assemblée générale de copropriétaires repliés sur leurs intérêts propres… On parle d'amour, de pardon, mais on ne les vit guère plus qu'en dehors des Eglises, réalité dramatique qu'a soulignée récemment l'enquête de Ronald J. Sider[7], en l'appelant le « scandale de la conscience évangélique »… Pourquoi les chrétiens (il désigne les évangéliques américains) vivent-ils en fait comme le reste de la société, c'est-à-dire se comportent-ils presque comme tout le monde en matière de divorce, de matérialisme (si l'on en juge au niveau moyen des dons), d'inconduite sexuelle, de racisme, de violence conjugale ? A ces comportements, nous pourrions ajouter notre propension à nous juger les uns les autres et à nous séparer dès que nous ne sommes pas entièrement d'accord – ce qui a non seulement donné naissance à beaucoup de nos communautés, mais donne aussi à penser que Dieu ne peut régler les divergences. Aujourd'hui, la tendance est de fuir les problèmes sans les traiter, en changeant de communauté.

Or, ce n'est pas ainsi que nous nous voyons nous-mêmes ; c'est encore moins ce que nous devrions être. Nous allons donc, ci après, décrire davantage un projet qu'une réalité. Non que rien ne s'en vive déjà aujourd'hui, mais nous avons certainement encore beaucoup à faire, par l'action du Saint-Esprit et de la Parole de Dieu en nous, pour devenir des communautés au style de vie prophétique. Si nous ne choisissons pas d'en être, cela n'arrivera pas. Penchons-nous d'abord, cependant, sur le vécu de l'Eglise primitive.

5. Considérations tirées du vécu des Eglises apostoliques

L'Eglise naissante a eu, elle aussi, du mal à incarner véritablement la dimension prophétique par son style de vie. L'enthousiasme de Pentecôte, dans lequel les membres de l'Eglise de Jérusalem ont persévéré (Actes 2,42ss), n'a pas perduré, et peut-être ne pouvait-il en être autrement, vu la manière dont il fut pratiqué. Lorsque l'Eglise s'est répandue dans le bassin méditerranéen et ailleurs, les communautés ont été confrontées aux nécessités de

[7] Ronald J. Sider, *The Scandal of the Evangelical Conscience, Why are Christians Living Just Like the Rest of the World ?*, Grand Rapids, Michigan, Baker Books, 2005, 140 pages.

la durée. Bien sûr, le principe de solidarité a subsisté. On en trouve un écho (négatif) chez Paul qui regrette qu'à Corinthe, cette solidarité ne se manifeste pas à l'occasion des repas d'Eglise (1 Co 11,20-22). En dépit de tous les charismes reçus, l'Eglise est néanmoins encore caractérisée par un comportement manquant de charité, tolère des comportements inacceptables, animés d'esprits de disputes, ce qui affecte la pratique même des charismes. Ces derniers sont trop souvent détournés de leur but : l'édification du corps du Christ. Mentionnons aussi la communauté à laquelle s'adresse Jacques et qui méprise les pauvres (Jc 2,1-17).

Mais n'aimons pas l'idéal d'Eglise plus que l'Eglise. Au meilleur de sa « forme », l'Eglise, compte tenu de ce que nous sommes, restera une communauté de convalescents, un ensemble de gens en apprentissage de la grâce. Notre amour ne restera au mieux qu'un amour de second choix, à côté de celui du Christ.

Rappelons toutefois que le Fils de l'Homme, le Christ ressuscité, passe dans les visions de l'Apocalypse johannique parmi les Eglises historiques d'une région donnée, dans le but de les protéger, de les corriger ou d'en modifier au besoin le témoignage. Il le fait aujourd'hui encore par son Esprit et sa Parole révélée, parfois au travers des circonstances qu'elles traversent.

Restons dans le ton nécessaire d'une certaine « provocation herméneutique », à propos d'Ap 3,14. Jésus-Christ reprend vertement une Eglise (Laodicée) jugée « tiède ». A y regarder de plus près, la « tiédeur » ne réside pas dans la lenteur de ses cantiques, ou le manque d'entrain, d'excitation de ses neurones pendant les rencontres (même si nous n'avons rien contre les émotions !), mais dans le fait qu'elle se dise « Je suis riche ! J'ai amassé des trésors ! Je n'ai besoin de rien ». Le verdict du Seigneur est que, faute de changement, le Christ expulsera cette Eglise de son corps par vomissement, tel un aliment devenu infect et inutile. Nous pensons que c'est à tort que l'on « spiritualise » ce texte. Il n'est pas question d'autre chose que de capitaux accumulés (l'argent qu'on ne donne plus aux pauvres est retenu captif !). Tous les consommateurs de spiritualité superficielle, ceux qui sont attirés par ce qui éblouit affluent vers cette Eglise... qui est à côté du plan de Dieu. Le conseil qui lui est donné est d'acheter

« chez Jésus » de l'or purifié par le feu (les vraies valeurs se partagent) pour devenir réellement riche… en bonnes œuvres ! Il faut en fait que la mentalité de cette communauté soit guérie et qu'elle se repente. Jésus, qui avait été mis à la porte de cette Eglise aux beaux programmes, frappe néanmoins et attend d'être de nouveau accueilli autour d'une table de *koinonia*, c'est-à-dire en présence de tous, y compris les pauvres. Il s'agit de ne pas nous tromper de richesse : tout ce qui brille n'est pas or dans la perspective de l'Evangile. Il arrive que Dieu en soit réduit à déplacer les chandeliers (qui représentent les Eglises) du fait de leur refus de changer leur style de vie. « Que celui qui a des oreilles entende ce que le Saint-Esprit dit aux Eglises ! ».

Dieu est tout aussi préoccupé par la qualité des Eglises – qu'elles soient anciennes ou nouvellement implantées – que par le nombre de ses membres et la quantité ! Faut-il désespérer d'une telle exigence, d'un apprentissage si long qu'il ne sera jamais terminé ? Certainement pas ! Howard Charles, un ancien professeur d'éthique du séminaire d'Elkhart aux Etats-Unis, répétait souvent et à très juste titre : « Ce n'est pas parce que notre obéissance est imparfaite qu'elle ne doit pas être entière et sérieuse ». Ce qui est reproché dans les textes bibliques que nous avons évoqués, c'est précisément que l'Eglise *se conforme au monde*, se comporte comme toute la société malade qui l'entoure. Le péché, c'est cette non-confiance qui a barré l'entrée du pays promis à la génération qui, pourtant, avait vécu la libération d'Egypte. Il a aussi entraîné Israël dans l'adoration du veau d'or et Jérusalem dans la destruction et l'exil, selon une logique à laquelle les Eglises ne sauraient se soustraire. Le sel qui perd sa saveur ne sert plus qu'à être jeté dehors pour être foulé aux pieds. Il en est aux temps bibliques comme aujourd'hui. Le combat est en somme le même et l'exigence n'est pas moins forte, ni moindre la tentation de contourner les invitations à vivre plus simplement.

6. « Vivre l'Evangile » sans céder au découragement

Nous devons certes parler, prêcher, enseigner, évangéliser. Mais qui ne se rend compte que notre vie parlera toujours plus fort que nos paroles ?

« Les murs de nos lieux de cultes et de nos appartements sont transparents ». Sommes-nous disqualifiés ? Faut-il donc nous décourager, nous croire incapables de témoigner authentiquement et de faire des disciples en leur enseignant tout ce que le Christ nous a prescrit ? Eh bien, non ! Au cœur de notre foi se trouve le Christ mort et ressuscité, et non pas un idéal d'Eglise, que nous séparerions du Seigneur jusqu'à l'idolâtrer. Jésus-Christ est le vrai message. Et si l'Eglise n'est pas parfaite, ce n'est pas une raison pour elle de renoncer à se réclamer du Christ. Lorsque je pense à l'Eglise, j'admire le plan divin. Elle est loin de l'achèvement final, comme un chantier qu'il ne faut pas abandonner. Ce n'est pas le désordre momentané – et inévitable – d'un chantier en cours qui choque, c'est le désordre permanent d'un chantier abandonné. Quel que soit le milieu considéré, il est normal que des conflits surgissent, lorsqu'il faut « se faire » les uns aux autres. Dieu n'a pas de « plan B ». Il n'a pas choisi d'autre solution que l'Eglise pour annoncer l'Evangile au monde. Quelle pédagogie extraordinaire, quelle confiance Dieu nous montre en nous réunissant et en faisant de nous ses porte-parole !

7. La parabole du « blessé qui marche »

Entre l'idéal et sa réalisation partielle, nous pouvons comparer l'Eglise au nom porté par un personnage amérindien : « le blessé qui marche »[8]. Je ne sais pour quelle raison il s'est appelé ainsi, sans doute sa détermination. L'Eglise au meilleur de sa forme et de sa fidélité ne sera jamais rien d'autre. Blessée par le péché, elle marche à la suite du Ressuscité. La « marche », avec un début et une suite, c'est ce qu'opère la grâce. Pourquoi marchons-nous malgré tout ? Parce que quelque chose de neuf a débuté avec la résurrection du Christ. Et parce que sa pleine réalisation à l'échelle cosmique, la venue d'une cité sainte, d'une société enfin guérie, nous sont promises ! Mais, compte tenu de nos conditionnements égoïstes subis ou choisis et nos cœurs tordus par le péché, nous restons des communautés de convalescents ou de blessés qui marchent. Si l'amour seul est éternel, en attendant, l'assurance de ce que nous espérons nous aidera à tenir le bon cap, dans

[8] Personnage du film de guerre américain *Battleground,* réalisé par William A. Wellmann en 1949 (N.D.L.R.).

la durée. Les chrétiens sont des utopistes croyants et réalistes qui ont des raisons de l'être et de le rester.

C'est la raison pour laquelle nous chercherons plus loin des symboles qui permettront de concilier deux aspects de l'Eglise : poseuse de signes d'une justice qui « va plus loin » et communauté de convalescents qui connaissent leur médecin traitant. Nous restons « prophétiques » dans notre ambiguïté même. Dans nos contingences toutes humaines et nos irritations, nos vies témoignent encore de Dieu. Voici un aspect du témoignage que nous n'avons pas encore évoqué et qui s'ajoute aux autres. Nous témoignons que la source de la vie n'est pas en nous, qu'elle est en dehors de nous et que nous-mêmes en bénéficions ! La source de la vie est en Jésus le Messie. Cela aussi est prophétique ! Et un style de vie prophétique en témoignera[9].

Evoquons un exemple tiré de l'éducation. Les parents parfaits n'existent pas, et une vie communautaire sans conflits ne se trouve que dans les cimetières. Mais des parents qui, après une dispute entre eux, confient à leurs enfants qu'ils ont parfois le cœur dur et manquent de patience, seront bien plus crédibles auprès de leurs enfants que ceux qui se lancent des paroles humiliantes ou blessantes et qui, sans autre transition et jamais aucune explication, font un « culte » de famille. Si nous avons invité à une générosité joyeuse dans l'espérance, nous invitons aussi à une saine humilité – la capacité de se reconnaître simplement pour ce que nous sommes, certes créatures de Dieu mais également poussière. Que nos prières, pour être crédibles, soient faites dans la joie et l'humilité !

8. Deux symboles : les « vases de colère » et les feuilles médicinales

Nous proposons de croiser deux symboles aux résonances bibliques,

---

[9] Qu'il me soit permis ici de mentionner une perversion. Il arrive que des chrétiens, qui ont reçu de leurs pères et mères un style de vie marqué par la générosité évangélique, ne témoignent jamais explicitement de sa source extérieure – le Christ. Ils laissent entendre que la source est en eux. C'est là une forme cachée d'orgueil sous des dehors d'humilité. Une forme religieuse de la mondanité.

pour bien mesurer théologiquement ce que peut avoir de sérieux l'exigence d'une Eglise prophétique.

Imaginons une douille d'obus. Voici un objet manufacturé pour la destruction. Qu'il ait tué ou non, c'est dans ce but que l'obus a été tiré. De même, le péché nous a façonnés pour la colère envers le prochain, mais également, de ce fait, pour recevoir la colère de Dieu. Nous sommes bien tous, à notre manière, de ces « vases de colère » selon la traduction L. Segond de Rm 9,22, qui affirme que le Seigneur a décidé de manifester sa gloire en en faisant des « vases de miséricorde », c'est-à-dire des réceptacles de sa bonté. Seuls ceux qui pensent ne pas en avoir besoin se rebellent contre ce projet qui glorifie Dieu ! Israël et les païens sont dans le camp de la révolte, et des gens d'Israël comme d'entre les païens deviennent réceptacles de la miséricorde divine. Dieu, dit Paul, « a supporté avec une grande patience les vases de colère, préparés pour la perdition ». La grâce se reçoit, bien que nous restions « formatés » par la colère. C'est pourquoi une douille vide d'obus, parce qu'elle peut connaître un nouvel usage, est un symbole adéquat... de l'Eglise. Elle a été vase de colère bien que destinée à recevoir les bénédictions de Dieu. Mais, nous l'avons dit, nous resterons une « communauté de convalescents ». Dieu veut bien de nous comme nous sommes. Même initialement façonnés par le péché pour la colère. Ce symbole nous aidera à ne pas l'oublier.

Au fond, nous restons, même dans l'usage des choses les plus nobles comme les charismes et autres dons, « manufacturés » par l'égoïsme. Il nous colle à la peau, mais cette réalité est contrebalancée, réorientée par l'action du Saint-Esprit. Ce n'est pas là un oreiller de paresse. Nous avons besoin, dans notre compréhension de nous-mêmes, de nous souvenir de la grâce pour nous renouveler, et agir dans la durée.

Le second symbole est une belle branche, pourvue de très nombreuses feuilles, qui se dispose dans le vase initialement destiné à la destruction méritée, et devenu « vase de miséricorde ». Ce dernier symbole est tiré de la description d'une cité. Qui dit cité dit style de vie, manière de vivre ensemble. C'est la Cité de – ou selon – Dieu dont il est fait mention en Ap 21–22. « Et il me montra un fleuve d'eau de la vie, limpide comme du

cristal, qui sortait du trône de Dieu et de l'agneau. Au milieu de la place de la ville et sur les deux bords du fleuve, il y avait un arbre de vie, produisant douze fois des fruits, rendant son fruit chaque mois, et dont les feuilles servaient à la guérison des nations » (Ap 22,1s). Notre branche représente l'arbre de vie qui pousse dans la cité. L'Agneau de Dieu y est adoré et obéi sans concurrence.

Les nations sont toutes malades, et à tous les niveaux, de la distorsion opérée par le péché. Atteintes dans leur perception du temps, du repos, de la droiture, du sens de la vie, malades dans leur économie et leurs relations. Elles ont Mamon comme maître, comment en serait-il autrement ? Et même si certaines économies sont moins sévèrement touchées par la chute que d'autres, grâce à la providence divine, s'évertuer à chercher pire que soi ne peut que nous aveugler sur notre état réel. Sur le plan mondial, les économies contribuent le plus souvent au luxe d'une minorité, au détriment d'une majorité de laissés pour compte, victimes d'une exploitation injuste.

Les feuilles « servent à la guérison des nations ». L'arbre de vie est ici un remède à la faute originelle, à la désobéissance – celle qui consiste à choisir soi-même son destin entre le bien et le mal (Gn 2,9 et 3,22 ; Ez 47,12 ; Ap 2,7). La guérison, c'est l'accès à la présence de Dieu et à la vie qui sort du trône de Dieu et de l'Agneau. Le fleuve, c'est la grâce divine transmise par l'Esprit pour guérir les nations malades.

Nous voyons ces feuilles qui poussent comme une image de ce que l'Eglise opère déjà – même imparfaitement ! – parmi les nations : le témoignage que les disciples du Christ, avec leurs ressources libérées, guéries et simples, rendent envers la source d'eau qui sort du trône de Dieu. Ces feuilles, prophétiques et porteuses de guérison, sont incarnées par les communautés clairement centrées sur le Christ, par des personnes qui les composent et que Dieu envoie. Nous retrouvons cette perspective dans une autre vision de la Cité de Dieu, en Es 66,7-24 : « Je vais rassembler toutes les nations… Ils viendront et verront ma gloire. Je placerai un signe au milieu des nations et j'enverrai certains de leurs rescapés vers les nations… Ils feront connaître ma gloire aux nations… » (v. 18s). Voilà qui a dû inspirer l'effort missionnaire d'un Paul ! En renvoyant à Jésus, mais aussi de par leur propre comportement, les communautés apportent

des solutions aux problèmes concrets des nations. En matière d'économie, d'intégration, de solidarité mondiale, d'écologie, de sexualité, de consommation, de repos, etc.

Si nous avons pris, lors du premier exposé, la création comme norme du projet divin, nous voulons maintenant montrer la cohérence de l'achèvement final décrit au dernier chapitre de l'Apocalypse avec ce projet initial. C'est la vertu de l'Esprit Saint que de nous faire anticiper concrètement, dès à présent, quelque chose de la réalité de cette Cité ultime de Dieu. Le nombre de symboles « missionnaires » que contient la description de cette cité est impressionnant, sorte de réalisation finale que l'Eglise a vocation d'anticiper. Evoquons-en certains pour nous en convaincre :

– La cité en question vient du ciel, d'en haut, d'où Jésus lui-même est venu. Elle n'est pas du monde, Jésus non plus. Ainsi en est-il de tous ceux qui sont nés de nouveau « pour entrer dans le Royaume de Dieu » (Jn 3).

– Elle est appelée l'épouse de l'Agneau, c'est-à-dire qu'elle est unie à Jésus-Christ, centrée sur lui, son sauveur, libérateur et Seigneur. Elle n'a besoin ni de soleil ni de lune pour l'éclairer. La clarté de la Parole, de l'Agneau, de Jésus même suffit. Elle parle de Dieu et de l'Agneau : « les nations marcheront à sa lumière et les rois de la terre viendront lui apporter leur gloire » (Ap 21,24). Comme l'illustre déjà du temps de Daniel la conversion du souverain païen Nébucadnetsar, les tyrans peuvent se convertir (Dn 4,34). Mais il faut des gens intègres, comme Daniel et Esther, pour rendre témoignage, savoir faire la part du conformisme et de la résistance dans une culture donnée, etc. Quant aux économies, elles aussi peuvent guérir : « On y apportera tout ce qui fait la gloire et l'honneur des nations » (Ap 21,26). C'est-à-dire tout ce qui peut subsister de ce monde pour honorer le Seigneur, puisqu'à nouveau orienté vers le bien général.

– Cette ville a de solides murailles (v. 14), comme l'Eglise, solidement ancrée sur le fondement posé par les prophètes et les apôtres et dont Jésus le Messie est la pierre d'angle, qui donne au tout sa cohésion. C'est la réception du message de Jésus qui contrôle l'accès à cette ville. L'Eglise doit rester l'habitation du Dieu vivant sur la terre. La dimension de la grâce est

– L'arbre de vie, dont les feuilles servent à la guérison des peuples, plonge ses racines dans le fleuve d'eau de la vie qui coule de Dieu et de l'Agneau. Cet arbre porte des fruits en permanence. Sa feuille, fragile, est le remède qui guérit, parabole du chrétien ou de l'Eglise locale en mission.

– Le souillé et les menteurs n'y entrent pas, les méchants non plus (v. 27 ; cf. Ps 1,6). Si les chrétiens ont des solutions à proposer sur les plans économique, humain, etc., aux problèmes du péché, ils ne pourront être entendus qu'en restant crédibles, en vivant le mieux possible la *koinonia*, sans imaginer pouvoir se passer eux-mêmes, jour après jour, de la grâce de Dieu.

9. La guérison, comment la transmettre ?

Nous sommes originellement des « vases de colère » et devenus porteurs d'un message d'espérance, d'un style de vie qui procure la guérison. Il est bon pour toute nation d'avoir en son sein des chrétiens, dont l'influence agit par les voies de l'invitation et de la proposition. Certaines attitudes s'opposent à ce que la corruption se généralise ; nous pouvons en effet être appelés à dénoncer des injustices flagrantes, quittes à nous exposer pour cela à la réprobation. Mais on ne devient réellement influent qu'en vivant le mieux possible de façon alternative aux systèmes iniques. Les « dominations et les autorités », nous rappelle l'apôtre Paul (Ep 3,10), « connaissent aujourd'hui par l'Eglise la sagesse infiniment variée de Dieu ». Comment connaissent-elles ce plan génial de Dieu ? En considérant le modèle d'intégration – même imparfait – de l'Eglise d'Ephèse. La vie de l'Eglise parle, même en haut lieu.

La transformation nécessaire est d'abord reçue, puis, simultanément, mise en œuvre. C'est ce qu'opèrent en nous une saine compréhension de la justice restauratrice[10] et la mise en place d'une économie plus fraternelle. La guérison se transmet aussi par les mots. Tout chrétien n'est pas évangéliste, du moins par le verbe, mais chaque chrétien(ne) doit être en mesure de

---

[10] Sur le sujet, cf. Claude Baecher, « Pour une éthique de la paix », *in Pour une éthique biblique* (Congrès AEPF 2004), avec contributions d'Henri Blocher, Georgina Dufoix, Claude Baecher, Frédéric Baudin, Frédéric de Coninck, *Dossier Vivre*, n° 22, Editions Je ➡

rendre compte simplement, avec des mots compréhensibles, lorsque des personnes s'y intéressent, de l'espérance qui l'habite (1 P 3,15). Depuis deux mille ans, il est souvent arrivé que ce témoignage intervienne dans des conditions dramatiques, mais les systèmes monstrueux qui broient et exploitent, nous disent les Ecritures, quels qu'ils soient, n'auront pas le dernier mot. Celui-ci revient à l'Agneau.

Parole et mode de vie se complètent pour ne pas se renier mutuellement ; l'Eglise devrait apporter à la société une parole qui s'enracine et se traduise d'abord dans ses pratiques communautaires. C'est vrai autant pour ce qui concerne la justice sociale, économique, que ce qui concerne l'éthique individuelle. Donnons un exemple de cette démarche prophétique globale : si nous sommes contre l'avortement, il est moins important de manifester contre la loi qui l'autorise que de trouver – dans nos communautés, ou plus largement – des moyens de venir en aide concrètement aux personnes en détresse. Nous pourrions aussi aborder la question des loisirs, des économies alternatives, et autres réponses pratiques aux défis de la mondialisation. La vie fraternelle est un message irremplaçable lorsque nous nous engageons dans l'évangélisation, laquelle consiste en bien plus que favoriser « l'accueil de Jésus dans les cœurs ». Confesser Jésus du bout des lèvres ou du fond de nos émotions ne suffit pas. Nous devons être les témoins d'un amour qui « va plus loin », pour un Roi qui règne déjà véritablement. « 'Dieu sauve' n'est pas une déclaration piétiste concernant le mandat personnel… c'est une invitation à être des citoyens du Royaume et donc à participer à l'histoire qu'il crée »[11]. Nous sommes liés au Christ et à son projet. Notre existence est un don de Dieu, et c'est lui qui la façonne, comme un signe anticipant la guérison totale de la création. C'est ce que signifie mettre en pratique « tout » l'Evangile. Peut-être est-ce une autre manière de parler de « l'Evangile tout entier pour le monde tout entier ». Formule plus juste et plus précise que « la Bible tout entière pour

---

Sème, Genève, pp. 47-93. Publié également dans *Les Cahiers de l'école pastorale*, 4e trim. 2004, pp. 34-67, et, sous le titre « Pour une éthique chrétienne », *in* « Dossiers de CHRIST SEUL » N° 3/2005, Montbéliard, Editions Mennonites, mél : editions.mennonites@wanadoo.fr.

11 Hauerwas, *op. cit.*, p. 130.

le monde tout entier… », qui ne veut au fond pas dire grand-chose, puisque tout dépendra de l'herméneutique que l'on appliquera aux Ecritures.

Nous avons comparé notre style de vie à celui de « blessés qui marchent », assurés des promesses de l'Evangile. Que dans la réalisation du projet, l'Esprit, malgré notre faiblesse, nous donne d'être créatifs pour sa gloire et qu'il nous accorde la joie de sa Présence, afin que voyant nos bonnes actions, nos contemporains « glorifient notre Père qui est dans les cieux » (Mt 5,16). ■

Ḥokhma 92/2007, pp. 61-69

Non-conformité évangélique et conformismes consuméristes

par Michel SOMMER,
animateur théologique au Centre de Formation et de Rencontre du Bienenberg et rédacteur de la revue Christ seul

Les chrétiens et les Eglises n'ont-il pas – sans s'en rendre compte – baissé les bras et plié le genou devant la société de consommation et le consumérisme[1] ? J'invite à un exercice de discernement de la volonté de Dieu dans notre contexte culturel. Pour cela, il nous faut lire la Bible et le journal : l'Ecriture est notre guide et le journal nous indique le contexte dans lequel appliquer les principes éthiques dégagés des Ecritures. Cette contribution s'inscrit dans le modèle de la sobriété ou de la simplicité au sein du monde, plutôt que dans ceux de la conformité ou de la séparation[2].

1. Le consumérisme comme matrice

La société de consommation et le consumérisme constituent l'un des aspects importants de la culture ambiante pour les sociétés occidentales[3].

---

[1] Ronald J. Sider, *The Scandal of the Evangelical Conscience – Why are Christians living just like the Rest of the World?*, Grand Rapids, Baker Books, 2005, 140 p. Ce livre montre, statistiques à l'appui, que les chrétiens évangéliques nord-américains se comportent globalement comme leurs concitoyens dans les cinq domaines suivants : divorce, matérialisme, inconduite sexuelle, racisme, violence conjugale.

[2] Selon les trois modèles présentés par Louis Schweitzer et Claude Baecher dans le premier exposé du Séminaire éthique 2007. Voir ci-dessus pp. 6ss.

[3] Pour une présentation récente de la société de consommation : Gilles Lipovetsky, *Le bonheur paradoxal – Essai sur la société d'hyperconsommation*, Gallimard, 2006, 377 p. Plus critique : Jean Baudrillard, *La société de consommation*, collection Folio essais, Paris, Gallimard, 1996, 318 p. Voir aussi le site Internet : www.argonautes.fr.

J'appelle « consumérisme » un état d'esprit caractérisé par la recherche de la consommation comme mode de vie, voire comme sens de l'existence. La consommation elle-même est l'action qui consiste à faire un usage des choses qui les détruit ou les rend inutilisables. Une société de consommation est un type de société dans lequel le système économique pousse à consommer des objets, mais aussi des expériences, dans les secteurs qui lui sont profitables.

Le consumérisme fonctionne comme une idéologie, comme une vision du monde, comme une mentalité qui imprègne peu à peu les moindres recoins des pensées, des désirs, du comportement et même des relations… On peut le comparer à la matrice dans laquelle vit et se développe le fœtus…

Pour prendre conscience de son emprise, j'évoque trois de ses ressorts actuels.

a. Le plaisir : l'hyper-consommation joue à fond la carte du plaisir, depuis le moment de l'achat jusqu'au recyclage en passant par l'acte de consommation et par l'esthétique de l'objet. On consomme encore par appartenance sociale, mais la dimension de plaisir lié à la consommation tend à occuper l'espace.

b. L'immédiateté du désir : l'hyper-consommation est ce contexte dans lequel le désir de consommer ne rencontre plus de limite de temps et d'espace. Le marketing vise le client quasiment dès sa naissance et jusqu'à sa mort, par tranches d'âges, par exemple les seniors qui sont devenus de fidèles consommateurs même au temps de la retraite. Internet a également aboli les limites de temps et d'espace. Je peux me lever à 3 heures du matin en cas d'insomnie ou d'envie et me procurer tel objet provenant de l'autre bout du monde, de jour comme de nuit.

c. L'insatiabilité : c'est le « toujours plus », « toujours mieux », « toujours du neuf », « toujours autre chose » ; l'insatiabilité existe depuis

---

Pour une analyse théologique : Rodney Clapp (sous dir.), *The Consuming Passion – Christianity & the Consumer Culture*, Downers Grove, InterVarsity Press, 1998, 223 p. Pour une analyse théologique plus critique : John F. Kavanaugh, *Following Christ in a Consumer Society: The Spirituality of Cultural Resistance*, Maryknoll, Orbis Books, 2006 (1re éd. 1981), 240 p.

la « chute » (Gn 3), mais la nouveauté, c'est « *la déification de l'insatiabilité* »[4].

L'impact de ces trois ressorts sur nos schémas de pensée, sur nos modes de vie, sur notre foi et nos vies en Eglises est considérable. Le plaisir comme ressort de consommation (plutôt que l'utilité, par exemple) laisse entendre que ce qui ne procure pas de plaisir est à ignorer. Que devient la notion chrétienne de *fidélité* quand c'est le principe plaisir qui domine ? Si l'autre ne m'apporte plus de plaisir, est-ce que je m'en sépare pour passer à la prochaine expérience de plaisir ?

L'abolition des limites de temps et d'espace en matière de consommation conduit à l'immédiateté du désir : tout est disponible à mon envie, à mon désir, tout et tout de suite. Que devient le fruit de l'Esprit appelé *maîtrise de soi* dans ce climat, maîtrise de soi qui implique que je ne cède pas à toutes mes envies, à tous mes désirs ?

L'insatiabilité, favorisée par la publicité[5] et les modes, par l'obsolescence planifiée, par la courte durée de vie des objets, conduit à l'insatisfaction permanente, légitimée et justifiée. Que devient alors le *contentement* qui sait jouir du moment présent, de la condition actuelle ?

Le propre de la société de consommation est d'entraîner et d'inciter ses membres vers davantage de consommation. Elle détient un pouvoir de « conformation » globale. Bibliquement et théologiquement, le consumérisme fonctionne comme l'un de ces principautés et pouvoirs dont l'apôtre Paul parle (Col 1,15-17 ; Rm 8,38 ; Ep 2,2 ; Col 2,15.20 ; Ga 4,3) : des structures créées par Dieu qui se sont rebellées, qui sont déchues et cherchent à devenir absolues (des idoles). Les écrits apocalyptiques décrivent eux des bêtes, des monstres, déployant leur pouvoir néfaste sur l'humanité et sur les

---

[4] Rodney Clapp, *op. cit.*, p. 188.

[5] D'après Leslie Savan, *The Sponsored Life*, Philadelphia, Temple University Press, 1994, p. 1 (cité dans Rodney Clapp [sous dir.], *op. cit.*, p. 170), l'Américain moyen est exposé chaque jour à 16 000 messages publicitaires, symboles ou rappels.

fidèles : des entités souvent totalitaires qui s'arrogent la toute-puissance. De manière subtile, car avec l'adhésion de ses clients, le consumérisme ne fonctionne-t-il pas comme l'une de ces bêtes ? En d'autres termes encore, l'attachement aux biens de consommation ne fonctionne-t-il pas comme une idole de notre temps, avec ses temples, ses liturgies, ses prêtres… ?[6]

2. La non-conformité évangélique comme alerte

Parler de non-conformité au monde n'est plus guère à la mode dans les milieux évangéliques, sauf exceptions… Il faut distinguer la non-conformité évangélique de ses caricatures, à savoir le rejet en bloc du monde, le retrait hors du monde, l'attachement culturel à une époque passée, la concentration sur deux ou trois marqueurs superficiels de non-conformité, le légalisme de ceux qui se veulent différents pour mieux être supérieurs aux autres…

La non-conformité au monde est d'abord une conformité à Jésus-Christ, à son enseignement, à sa vie donnée, à sa mort et à sa résurrection. Ce qui meut le chrétien est sa relation et son adhésion à Jésus-Christ. Cette identification s'exprime alors en non-conformité, lorsque l'environnement culturel et les normes ambiantes sont en décalage avec l'éthique chrétienne.

L'appel à la non-conformité a justement ce mérite de nous interroger : comment nous situons-nous par rapport à la culture ambiante, par rapport à la société de consommation ? Comment être dans le monde sans être du monde ? Cet appel sert d'alerte et d'aiguillon.

Les textes bibliques soulignant la différence de comportement des chrétiens et des Eglises par rapport au monde ambiant sont nombreux. En voici trois :

> « C'est vous qui êtes la lumière du monde. […] Que votre lumière brille ainsi devant les gens, afin qu'ils voient vos belles œuvres et glorifient votre Père qui est dans les cieux. » (Mt 5,14a.16).
>
> « Je vous encourage, comme des exilés et des étrangers, à vous abstenir des désirs de la chair qui font la guerre à l'âme. Ayez une belle

---

[6] Le sociologue Dominique Desjeux (www.argonautes.fr) utilise le langage de la transsubstantiation à propos de la publicité : l'objet ordinaire est « enchanté » par la publicité !

conduite parmi les gens des nations, pour que, sur le point où ils vous accusent de faire le mal, ils voient vos belles œuvres et glorifient Dieu au jour de son intervention. » (1 P 2,11-12).

« Je vous encourage, mes frères, au nom de toute la magnanimité de Dieu, à offrir votre corps comme un sacrifice vivant, saint et agréé de Dieu ; voilà quel sera pour vous le culte conforme à la Parole. Ne vous conformez pas à ce monde-ci, mais soyez transfigurés par le renouvellement de votre intelligence, pour discerner quelle est la volonté de Dieu : ce qui est bon, agréé et parfait. » (Rm 12,1-2).

La différence dont il est question est liée aux œuvres, à la conduite. Il s'agit donc d'une différence visible, en actes – pas seulement une différence intérieure, d'intention ou de motivation, même si cela a toute son importance également. Le texte de Romains 12 souligne que même pour les chrétiens de Rome, convertis à Jésus-Christ, le risque de conformisme au monde ambiant existe. Ce n'est donc pas seulement avant la conversion qu'on se conforme au monde. La vie chrétienne s'accompagne d'un discernement constant face à la tentation du conformisme social et culturel.

Finalement, et pour ne pas se méprendre sur son sens, la non-conformité évangélique est une bonne nouvelle – pour soi, pour l'Eglise, et pour le monde ! Elle exprime et préfigure ce que sera le monde à venir !

3. La non-conformité en matière de consommation : non, moins, autrement

S'agissant de consommation, la non-conformité peut s'exprimer de trois manières différentes :

a. Le refus de consommer certains objets ou expériences (par exemple, renoncer à consommer des cigarettes, le dernier gadget électronique, le téléphone portable, une deuxième voiture, les parcs d'attraction, etc.). Ce refus volontaire peut être durable ou ponctuel. Le refus ponctuel s'apparente au « jeûne » et s'applique non seulement à la nourriture, mais aussi à l'usage des moyens technologiques modernes. Dans certains cas, des pauses de consommation sont vitales pour l'équilibre sanitaire et psychologique.

b. La baisse de consommation : moins consommer (par exemple en privilégiant le train à la voiture, en empruntant plutôt qu'en achetant, en recourant au recyclage, en limitant ses achats et ses soi-disant besoins, en partageant une voiture ou une maison, en donnant de son argent, etc.). La fête de Noël devenue le symbole de la surconsommation pourrait-elle devenir pour l'ensemble des chrétiens la fête du don du temps et des relations auprès des solitaires ?

c. En consommant autrement[7] : privilégier la consommation locale, davantage respectueuse de l'environnement, plus juste envers les producteurs (produits bio, commerce équitable, etc.). Combien de chrétiens évangéliques font-ils sérieusement le choix de s'engager dans ces domaines, à partir de leurs fondements propres ?

Chacune de ces manières d'exprimer la non-conformité a sa valeur et il ne faut pas les opposer. Elles sont à voir comme des expressions d'une discipline de vie spirituelle : s'exercer à mener un style de vie simple[8], en gardant liberté et contrôle face aux sollicitations et aux pressions de la société de consommation. Même si cela semble trop radical, irréaliste, critiqué comme un légalisme, inutile, il s'agit pour les chrétiens vivant dans la tension entre le « déjà » et le « pas encore » du Royaume de Dieu de poser des signes concrets. Ne nous laissons pas « paralyser par des manières de penser apparemment 'raisonnables' »[9].

---

[7] Voir par exemple : Agenda 21 – Canton de Genève (Service cantonal du développement durable), *Pour une consommation responsable – Faire ses achats en accord avec les principes du développement durable*, Genève, s.d. Alternatives Economiques, *La consommation citoyenne*, Hors-Série pratique n° 26, novembre 2006, 176 p.

[8] Voir par exemple le chapitre sur la « discipline de la simplicité » dans Richard Foster, *Eloge de la discipline*, Deerfield, Vida, 1993, pp. 127-153.

[9] Pour une présentation simple de quelques arguments classiques invoqués contre l'application concrète de principes éthiques chrétiens et leur réfutation, voir Bernhard Ott, *Shalom – Le projet de Dieu*, « Dossiers de CHRIST SEUL » N° 1-2/2003, Montbéliard, Editions Mennonites, pp. 111-113, mél : editions.mennonites@wanadoo.fr.

4. La non-conformité évangélique comme Eglise alternative

Dès l'appel à Abram (Gn 12), l'Ecriture raconte comment Dieu désire que son projet se réalise dans ce monde au travers d'un peuple, d'une communauté – pas seulement par des individus. Depuis l'incarnation de Dieu en Jésus-Christ et dans la force de l'Esprit Saint répandu à la Pentecôte, la communauté de la nouvelle alliance est en formation. La communauté chrétienne est le lieu et le cadre social dans lequel les manières de vivre le Royaume de Dieu s'incarnent. L'Eglise a la vocation d'être une société alternative[10].

En matière de consommation, tout pousse à nous voir comme des consommateurs isolés, chacun dans sa bulle et à la recherche de son plaisir personnel. Pour vivre la non-conformité évangélique en matière de consommation, la communauté chrétienne est un cadeau et une aide. Encore faut-il que nous mettions clairement l'Eglise au cœur de l'éthique chrétienne et de l'éthique sociale chrétienne.

La communauté chrétienne peut :

- rappeler la priorité des personnes et des relations par rapport aux biens de consommation ;
- aider au discernement quant aux choix de consommation de ses membres ;
- soutenir et aider ses membres dans leurs efforts de non-conformité ;
- manifester des alternatives concrètes aux modes de vie consuméristes.

Ce qui manque souvent, c'est la volonté de prendre ces questions à bras-le-corps, dès l'école du dimanche, pour l'enseignement et dans l'enga-

---

[10] Pour une brève présentation par un protestant : David J. Bosch, *L'Eglise, une société alternative*, Microlivres, Presses Bibliques Universitaires et Radio Réveil, 1983, Lausanne, 69 p. Pour une présentation plus élaborée par un catholique : Gerhard Lohfink, *L'Eglise que voulait Jésus*, Paris, Cerf, 1985, 196 p.

gement mutuel entre membres d'Eglises. En réalité, les ressources et la créativité d'une vie commune animée par l'Esprit Saint sont considérables, moyennant la volonté de se remettre en question, de quitter un confort uniquement individualiste et de rechercher des alternatives dans un esprit de confiance, de liberté et de respect mutuels.

Dès la Pentecôte, l'Eglise est locale et mondiale, car elle ne s'arrête pas aux frontières géographiques, nationales ou raciales. Il faut donc prendre en compte l'apport de l'Eglise à travers le monde pour l'aide évoquée ci-dessus. « Ceux d'entre nous qui font partie du monde occidental ont besoin de l'aide de nos frères et sœurs du tiers-monde pour évaluer nos critères de dépenses »[11]. C'est une question de justice au sein du peuple de Dieu, l'Eglise trans-nationale.

Conclusion

Si le temps et l'espace le permettaient, il faudrait également montrer les bienfaits liés à la société de consommation, tels que l'accession au choix et à la diversité de biens, le confort et le bien-être à grande échelle, etc. Mais le propre d'une telle société est d'inciter à toujours plus de consommation, à vivre pour consommer. En ce sens, et dans une perspective d'éthique chrétienne, la question des limites est à poser, afin de consommer pour vivre – ce qui implique une limite à la consommation[12].

C'est pourquoi l'appel évangélique à la non-conformité éveille nos consciences endormies par le bien-être et la pléthore d'objets, de biens et d'expériences de consommation. L'appel à la non-conformité invite à une

---

[11] *Style de vie personnel.* Document diffusé par le Défi Michée, www.defimichee.org. Il s'agit d'un commentaire d'une section de l'*Engagement évangélique pour un style de vie simple*, 1980.

[12] C'est une des thématiques de Gn 2–3 : Dieu offre à l'être humain de pouvoir manger de tous les arbres du jardin, à l'exception d'un seul (2,17). Il est intéressant que la liberté, la responsabilité et la rupture d'avec Dieu soient présentées sous l'angle de la consommation. La consommation sans limites exprime le point de vue du serpent. La limite posée et respectée est l'expression de l'alliance avec le Créateur.

réflexion sur les critères que nous utilisons ou pas, consciemment ou pas, pour décider de notre consommation. Une réflexion éthique chrétienne s'appuie sur les critères suivants : L'objet ou l'expérience de consommation conduit-il à une dépendance ? A un bénéfice équitable pour le producteur ? A la préservation et au développement de relations ? A la santé du corps ? A la bonne gérance de la création ? A une saine utilité et à une juste utilisation ? Ce genre de critères est en décalage avec le plaisir seul, le luxe, le gaspillage, la mode, les conformismes.

L'appel à la non-conformité est une bonne nouvelle, car c'est un appel à la liberté responsable – loin de l'esclavage et de l'idolâtrie de la consommation. L'appel à la non-conformité, qui est conformité à Jésus-Christ, fait partie de notre mission. Comment y répondons-nous ? ■

Ḥokhma 92/2007, pp. 70-84

par Daniel ARNOLD,
professeur à l'Institut Biblique et Missionnaire Emmaüs (Suisse)

Regard biblique sur les biens matériels

Dans la pensée biblique, il n'y a aucune dichotomie entre le matériel et le spirituel car, contrairement aux religions orientales, le mal n'est pas lié à la matière, mais à la relation conflictuelle avec Dieu. Le mal est moral avant d'être physique, et le physique n'est jamais qu'un reflet du spirituel. Si le mal règne dans le monde physique depuis la chute, c'est en raison du péché d'Adam et d'Eve. C'est la relation des hommes à Dieu qui est fondamentale et qui détermine tout le reste.

Dans la pensée biblique, il n'y a ni ascétisme ni hédonisme. Les plaisirs physiques ne sont pas dénigrés mais ils ne forment jamais le but ultime de la vie. Christ a vécu simplement, sans avoir un lieu pour reposer sa tête, mais il a aussi participé aux fêtes, transformé de l'eau en vin lors des noces de Cana, mangé de bons repas avec toutes sortes de personnes. Il a livré son corps à la mort, mais il est aussi ressuscité corporellement d'entre les morts. L'incarnation est réelle, Dieu est vraiment devenu homme. Christ a pris sur lui la nature humaine (à l'exception du péché). Et le mystère de l'incarnation ne s'arrête pas à son ministère terrestre, puisque sa résurrection est la garantie de celle des fidèles, car le Christ est le premier-né d'entre les morts. Le dimanche de Pâques, son corps a pu être identifié. La marque des clous dans ses mains et ses pieds, celle de la lance dans son corps étaient encore présentes, mais sans aucune souffrance. Son corps était régénéré et ne portait que des signes de gloire.

Cette identification de Dieu avec sa création se trouve tout au long de la révélation. Les auteurs bibliques ne craignent pas d'utiliser des anthropomorphismes pour décrire Dieu. Il est question de la main de Dieu (Dt 11,2), de son bras (Ex 15,16), de ses yeux (Gn 6,8), de sa bouche (Dt 8,3). Dieu est même comparé aux oiseaux qui utilisent leurs ailes pour protéger leurs petits (Rt 2,12). Jésus est appelé l'Agneau de Dieu, le Lion de Juda. Le Saint-Esprit est comparé au vent. Le monde physique convient bien pour décrire Dieu, car la création reflète certaines de ses caractéristiques. Paul peut même écrire que les perfections invisibles se voient à l'œil nu quand on les considère dans ses œuvres (« Ce qu'on peut connaître de Dieu est manifeste… En effet, les perfections (invisibles) de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité, se voient fort bien depuis la création du monde, quand on les considère dans ses ouvrages » Rm 1,19-20). Le Créateur peut ainsi être partiellement identifié par son œuvre, bien qu'il soit au-dessus de celle-ci. Les auteurs bibliques expriment leur sympathie avec la création, mais ne l'élèvent jamais au niveau de Dieu. Le monde n'est jamais adoré, et la moindre idolâtrie est sévèrement condamnée. L'Eternel règne souverainement sur tout ce qu'il a créé.

Le sens des miracles du Christ

Le Nouveau Testament observe le même rapport au monde matériel que l'Ancien. Au début de son ministère, Jésus multiplie les prodiges. Ses nombreuses guérisons attestent de son souci pour la condition matérielle des hommes. Le corps est leur bien physique le plus précieux, c'est pourquoi Jésus rétablit les gens dans leur santé. Il rend la vue aux aveugles, purifie les lépreux, redonne de la mobilité aux membres paralysés, ressuscite les morts. Les sourds entendent, les démons sont chassés, une femme courbée par Satan depuis 18 ans se redresse (Lc 13,11). Jésus nourrit des foules affamées (Mt 14,14-21 ; 15,32-38), il tire d'embarras une famille qui n'avait pas prévu suffisamment de vin pour les invités lors des noces de leur enfant (Jn 2,1-11). Manifestement, Jésus se préoccupe de la condition physique des hommes, mais en même temps, il craint que les gens ne s'intéressent

à lui qu'en raison des guérisons qu'il opère. « Si vous ne voyez des miracles et des prodiges, vous ne croyez point » (Jn 4,48).

Pendant les six premiers mois de son ministère galiléen, Jésus opère les signes publiquement pour que les gens croient en lui, mais après le rejet ferme des autorités juives qui attribuent ses miracles à Satan (Mc 3,22), Jésus se concentre sur la formation de ses disciples et leur demande souvent de taire certains prodiges (Mc 5,43 ; 7,36). Les hommes doivent s'attacher à sa personne et non à ses miracles. Même ses disciples s'intéressent en priorité aux places d'honneur dans le Royaume que Jésus semblait établir de son vivant sur terre (Mc 9,34 ; 10,37 ; Lc 22,23). Pourtant, la vie physique à long terme dépend fondamentalement de l'attachement aux paroles du Christ. Comme Jésus n'a cessé de le répéter : « En vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi a la vie éternelle » (Jn 6,47 ; cf. Jn 3,16.36 ; 5,24). La vie est éphémère, c'est pourquoi Jésus encourage les foules à travailler « non pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui subsiste pour la vie » (Jn 6,27). Or Jésus est le pain de vie (Jn 6,48). « Celui qui en mange ne meurt jamais » (Jn 6,50).

Les nombreuses allusions de Jésus au monde physique ne sont pas faites dans l'intention de le dénigrer, mais de le dépasser. La vie présente est bonne, mais il y a mieux. Les miracles sont des signes qui doivent aider les hommes à porter leur regard vers l'avenir. Pour parler d'un prodige, l'apôtre Jean n'utilise jamais le mot « miracle » dans son évangile, mais toujours le mot « signe » (*sémeion*). Il ne faut pas s'attacher au monde, mais au Créateur du monde.

A la suite de Jésus, les apôtres entonnent le même refrain. La rédemption physique est attendue, mais celle-ci est indissociable de la foi, c'est-à-dire d'une relation de confiance envers le Dieu créateur, qui a envoyé son Fils pour accomplir le salut. Paul souligne la priorité de la foi et de la vie spirituelle, mais il veille aussi à ce que l'Evangile ne soit pas dépouillé de sa dimension matérielle : « S'il n'y a pas de résurrection des morts, Christ non plus n'est pas ressuscité. Et si Christ n'est pas ressuscité, alors notre prédication est vaine, et votre foi aussi est vaine » (1 Co 15,13-14). Ailleurs, il relève que « la création attend avec un ardent désir la révélation des fils

de Dieu… » car « la création sera libérée de la servitude de la corruption, pour avoir part à la liberté glorieuse des enfants de Dieu » (Rm 8,19.21).

Législation relative aux biens matériels

Lorsqu'on a compris la valeur réelle, mais limitée du monde physique, on est en mesure de comprendre les nombreuses prescriptions relatives aux biens matériels.

Le huitième commandement – exprimé par deux mots hébreux : « Tu ne commettras pas de vol » (Ex 20,15 ; Dt 5,19) – résume le principe de base : la propriété privée est légitime. En conséquence, un individu ne peut pas impunément dépouiller son prochain des biens qu'il possède. Le principe est clair, mais il nécessite des préceptes plus détaillés pour définir les frontières précises de la propriété privée. La loi mosaïque aborde trois domaines : (1) les peines encourues par les voleurs, (2) les responsabilités et les limites des propriétaires, (3) la définition élargie des biens physiques[1].

Les propriétaires s'intéressent avant tout aux mesures légitimes qui peuvent être prises pour protéger leurs biens. Peut-on physiquement empêcher les voleurs de dérober les biens ? Peut-on engager des gardes armés pour frapper les voleurs éventuels, voire pour les abattre ? Quelle punition peut-on infliger au voleur surpris lors de son effraction ? En plus d'une simple restitution du bien dérobé, quelle amende peut-on percevoir ? Quelle durée d'emprisonnement infliger ? Quels travaux exiger ? La peine capitale ou la torture peuvent-elles être envisagées dans certains cas ? Comment dissuader au mieux les voleurs ?

Ces questions, et tant d'autres, sont légitimes, mais elles reçoivent moins d'attention que celles concernant les devoirs et les limites des propriétaires. Le premier souci du législateur n'est pas de protéger les biens matériels des riches, mais la vie des pauvres. La vie d'un homme vaut plus que tout l'or du monde. Le riche doit donc veiller à ne pas humilier ou écraser le pauvre. Différentes contraintes le limitent dans l'emploi de sa fortune.

---

[1] Les prescriptions relatives à la « possession » des personnes (esclavage, mobilisation des citoyens par l'Etat pour combattre un ennemi) ne sont pas analysées dans cet article.

Le glanage

Pour commencer, un propriétaire agricole a l'obligation de laisser les pauvres glaner les épis qui n'ont pas été ramassés dans son champ lors de la première récolte (Dt 24,19-22). Ce principe s'applique aussi au propriétaire d'un arbre fruitier, d'une vigne, et par extension, à toute personne cultivant des biens alimentaires. Même si aucun pauvre ne se présente à son champ, il ne peut pas retourner et ramasser ce qui resterait. Qui sait si un pauvre ne se présentera pas plus tard pour chercher de la nourriture ? De plus, un coin du champ semé (peut-être la dixième partie) ne pouvait pas être moissonné (Lv 19,9 ; 23,22). Un propriétaire qui moissonnait la totalité de son champ ou qui repassait une deuxième fois pour ramasser les épis oubliés devenait un voleur dans son propre champ ! Un bon propriétaire non seulement autorisait les pauvres à venir glaner, mais il les traitait avec respect. Le comportement de Boaz est exemplaire à ce sujet, car il invite Ruth, la veuve étrangère, à se rassasier avec ses ouvriers, et il donne des ordres pour qu'aucun d'eux ne la maltraite (Rt 2,9.14-15). Il lui permet aussi d'augmenter sa récolte (Rt 2,16). Les pauvres ne devaient pas abuser de la loi sur le glanage. Celle-ci ne devait jamais devenir un oreiller de paresse pour les gens qui ne voulaient pas travailler. Par conséquent, le pauvre ne pouvait pas prendre un récipient pour cueillir du raisin ou une faucille pour couper les épis (Dt 23,25-26). Les raisins devaient être mangés sur place et les épis arrachés à la main.

Les intérêts et les gages

Certaines restrictions touchaient aussi les biens que le riche prêtait au pauvre. L'argent prêté ne pouvait être frappé d'un intérêt. Le but de cette loi n'était pas de ralentir le développement économique ou de décourager les investisseurs, mais de protéger les pauvres. Comment des hommes, qui n'avaient pas de quoi vivre et qui devaient emprunter pour satisfaire leurs besoins élémentaires, pouvaient-ils encore payer un intérêt ?

Le riche qui demandait un gage pour assurer son prêt ne pouvait jamais humilier le pauvre. Les biens de première nécessité qui étaient

donnés en gage devaient être restitués en cas de besoin. Une couverture ou un manteau devait être rendu le soir à son propriétaire pour le protéger du froid (Dt 24,10-13). Au matin, le créancier ne pouvait pas pénétrer dans la demeure du débiteur pour se saisir du gage, mais il devait attendre dehors. Le riche avait droit au gage promis, mais il n'avait pas tous les droits. Rien ne l'autorisait à violer la demeure d'autrui, à pénétrer de force et à saisir le gage, et à humilier ainsi le pauvre devant sa femme et ses enfants. Un gage qui était un instrument de production – les meules de moulin – devait rester en présence du débiteur (Dt 24,6). Le vêtement de la veuve devait toujours rester à sa disposition (Dt 24,17).

La dignité du pauvre ne pouvait jamais être bafouée pour une question d'argent. De plus, différentes stipulations aidaient les pauvres à repartir d'un bon pied dans la vie. Les prêts sans intérêt étaient annulés durant l'année sabbatique. Ainsi celui qui n'avait pas pu rembourser les dettes contractées pour sa survie se voyait déchargé d'un immense fardeau, et pouvait envisager l'avenir avec optimisme. Cette loi avait un double but. Sur le plan spirituel, Dieu voulait rappeler périodiquement aux Israélites qu'il les avait rachetés de l'esclavage d'Egypte et leur avait permis de repartir libérés dans la vie. Sur le plan social, l'année sabbatique aidait les plus pauvres à prendre un nouveau départ dans la vie. Cette institution redonnait espoir à tous ceux qui avaient le plus souffert des adversités de la vie. Le peuple qui avait été libéré politiquement et racheté spirituellement se devait de vivre dans la liberté matérielle. Ces principes étaient tellement importants que Dieu exigeait le respect de cette année sabbatique. A l'approche de l'année de remise, les riches étaient exhortés à ne pas refuser un prêt à un pauvre (Dt 15,9). Le non-respect collectif et répété de cette loi a entraîné la captivité de toute la nation pendant une durée égale aux années sabbatiques non observées (2 Ch 36,20-21 ; cf. Jr 25,12 ; 29,10).

Accès populaire aux moyens de production

Tous les cinquante ans, la fête du jubilé était célébrée en Israël. A cette occasion, chaque Hébreu retrouvait ses terrains agricoles : « Chacun de vous retournera dans sa propriété » (Lv 25,13). Cette loi signifiait que

la propriété foncière était inaliénable à long terme. Un investisseur pouvait, tout au plus, louer l'exploitation d'un terrain agricole. Le prix de « vente » du terrain (c'est le terme utilisé, bien qu'il s'agisse d'une location) était fixé en fonction du nombre d'années qui restaient jusqu'au jubilé (Lv 25,15-16). A long terme, la terre ancestrale demeurait dans chaque famille. Cette disposition ne s'appliquait qu'aux terrains agricoles. Une propriété située dans une ville « pourvue de murs » pouvait être vendue « à titre définitif », moyennant un délai d'une année pour permettre au vendeur de revenir sur sa décision (Lv 25,29-30).

Sur le plan économique, la loi du jubilé avait un double effet. Premièrement, elle empêchait les familles pauvres d'être dépossédées de leurs terres. Même si un homme éprouvait des difficultés financières et se voyait obligé de vendre ses biens pour nourrir sa famille et assurer sa survie, les terres agricoles restaient dans la famille. Lui-même ou ses enfants retrouvaient leurs champs lors du jubilé. Or, dans une société agricole, les terres représentent « les moyens de production », c'est-à-dire la possibilité de générer des biens. Ainsi, après des années de misère, chaque famille pauvre retrouvait le moyen de produire ses propres produits et d'être indépendante. Toute la législation mosaïque était orientée vers la protection des pauvres et l'espérance. Il fallait encourager les nouveaux départs dans la vie par tous les moyens.

Il faut relever que le nouveau départ lié au jubilé était communautaire. Toute la société hébraïque bénéficiait la même année d'un rafraîchissement généralisé. Cette année-là, les esclaves étaient aussi libérés, même si sept années ne s'étaient pas encore écoulées, car chacun devait pouvoir retourner dans sa terre au même moment (Lv 25,10). Le retour simultané de toutes les familles dans leur terre ancestrale – la cinquantième année, « le septième mois, le 10 du mois » (Lv 25,9) – empêchait tout différend administratif. En effet, si le retour dans la terre ancestrale dépendait de l'année de location de la terre, il est aisé d'imaginer certains riches exploitants faire pression sur les familles pauvres pour prolonger leur présence ; après cinquante ans, certains pauvres avaient peut-être aussi égaré le contrat initial qui indiquait l'année de location.

Le jubilé était une mesure sociale fondamentale pour éviter une trop grande disparité économique dans la société. Les plus pauvres avaient toujours le moyen de produire des biens alimentaires. Cette loi, comme toutes les autres ordonnances relatives aux fêtes, avait aussi pour but de rappeler la grande rédemption que le Seigneur avait opérée lors de la sortie d'Egypte (cf. Lv 25,23). D'ailleurs, la plupart des mesures contre la pauvreté incarnaient cette dimension : « Je suis l'Eternel, ton Dieu, qui vous ai fait sortir du pays d'Egypte, pour vous donner le pays de Canaan, afin que je sois votre Dieu » (Lv 25,38). De plus, le retour à la terre se faisait le même jour que le grand jour des expiations (« le septième mois, le 10 du mois » Lv 16,29 ; 25,9). Le monde physique devait refléter le monde spirituel. Sans être prioritaire, il était très important. Aucune dichotomie entre le spirituel et le physique. La condition spirituelle impliquait des mesures matérielles concrètes. Puisque l'homme était pardonné spirituellement par le Seigneur, il devait vivre libre sur le plan matériel.

La loi du jubilé sur le retour de la terre rappelait aussi aux Hébreux que le Seigneur était fondamentalement le propriétaire de toute terre, et que l'homme n'avait reçu que la gérance : « La terre ne se vendra pas à titre définitif ; car le pays est à moi, car vous êtes chez moi comme immigrants et comme résidents temporaires » (Lv 25,23).

La deuxième mesure économique de la loi du jubilé était d'empêcher l'accumulation de trop grandes fortunes, ou du moins une trop grande accumulation des moyens de production. Il n'est jamais bon qu'un seul homme ait trop de pouvoir. C'est d'ailleurs l'essence même de la tentation : « Vous serez comme des dieux » (Gn 3,5 ; cf. 11,4). Dieu avait imposé certaines limites au pouvoir des rois hébreux : pas trop de chevaux, pas trop de femmes (!), pas trop d'argent (Dt 17,16-17). Les chevaux représentaient la puissance militaire et policière ; les femmes reflétaient l'espoir d'une descendance particulièrement nombreuse ; l'argent et l'or permettaient de tout acheter, y compris les hommes par la corruption. Il ne fallait pas qu'un homme ait le désir de contrôler tout le pays. Lorsque le peuple hébreu demande à Samuel d'établir un roi « comme en ont les autres nations » (1 S 8,5), le juge-sacrificateur le met en garde contre les abus d'un pouvoir centralisé (1 S 8,11-17). Un roi autoritaire (comme en ont les autres nations)

vous dépouillera des biens les plus précieux, y compris vos fils et vos filles. La loi du jubilé devait mettre un frein à la convoitise des plus puissants. Il est entendu qu'une loi n'est efficace que dans la mesure où les magistrats ne faussent pas la justice, comme au temps d'Achab et de Naboth (1 R 21).

Aujourd'hui, les lois anti-cartels jouent un rôle analogue à la loi sur le jubilé au niveau des grandes entreprises. Le monopole économique d'un groupe est rarement une bonne chose pour les particuliers. Un immense pouvoir – toujours tentant pour ceux qui le détiennent – est généralement synonyme d'abus.

Inégalités matérielles

Une question fréquemment posée concerne les inégalités matérielles. Est-il juste que certains souffrent de la faim, alors que d'autres sont repus ? Est-il juste que certains chefs d'entreprises gagnent en un jour le salaire annuel d'un de leurs employés ? Est-il juste que certaines professions soient mieux rémunérées que d'autres ? Est-il juste qu'un planteur de bananes ne touche qu'une infime fraction du prix de vente de son produit dans une grande surface occidentale ?

La question des différences matérielles ne se limite pas au salaire, mais touche tous les domaines de la vie, tant le domaine physique que spirituel. Certaines différences sont voulues par Dieu. Le Seigneur a créé un monde multiple et varié. Les espèces animales et végétales sont très diverses. L'homme est différent de la femme. Aucun être humain n'est exactement identique à l'autre. Même les vrais jumeaux sont distincts l'un de l'autre. Certains hommes sont habiles de leurs doigts, d'autres de leurs pieds (les footballeurs), certains sont souples, d'autres solides comme un roc, l'un manie le verbe avec élégance, l'autre se joue des chiffres. L'un philosophe, l'autre chante, un troisième dessine, un quatrième organise les autres, un cinquième explore le fond des océans ou les cimes des montagnes. Faut-il vraiment que tout le monde gagne la même chose, alors que la création est si diverse ? L'égalité matérielle est-elle le but ultime ? Poser la question, c'est y répondre. « Vive la différence ! », devrions-nous répondre aux idéologues communistes et aux niveleurs en tout genre. La

différence n'appauvrit pas, mais elle enrichit. Elle fait que chaque être est unique en son genre.

La diversité des régions est le propre de l'œuvre créationnelle. Dieu a doté certaines régions de richesses minières colossales, d'autres en sont dépourvues. Le climat est propice dans certaines parties du globe, ailleurs il est aride, caniculaire, tropical, humide, glacial, sibérien. Les territoires accordés aux douze tribus par Dieu étaient inégaux. Certaines tribus étaient à l'étroit, d'autres avaient un territoire tellement vaste qu'une tribu ne suffisait pas pour l'occuper (Jos 19,9). Certaines régions étaient exposées aux envahisseurs du nord, d'autres étaient limitrophes de peuples équipés de chars de fer.

La question fondamentale n'est pas « Que me manque-t-il ? » mais « Que vais-je faire de ce que Dieu m'a donné ? » Selon une parabole de Jésus, Dieu a donné « cinq talents à l'un, deux à l'autre, et un au troisième » (Mt 25,15). Le talent était la mesure monétaire la plus élevée de l'époque et correspondait à 6000 drachmes, soit vingt fois le salaire annuel d'un ouvrier. A chacun beaucoup a été confié, et chacun devra rendre compte des biens reçus. La vie sur terre n'est qu'un aspect de l'éternité. Elle est le lieu où les hommes sont évalués. Ceux qui auront géré leurs biens pendant leur vie terrestre selon le plaisir du Dieu souverain se verront confier le bien véritable (Mt 25,19-30). Tout ne se réduira pas à un décompte financier, car les biens que Dieu nous confie sont infiniment plus variés que les valeurs monétaires. Les verres d'eau offerts aux assoiffés, les habits posés sur les épaules des démunis, l'accueil réservé aux étrangers, les encouragements prodigués aux rejetés, toutes les œuvres charitables seront récompensées.

Des prix « libres » ou des prix « justes » ?

Devant la diversité de la vie, comment monnayer les biens et les services ? Existe-t-il un prix ou un salaire juste ? Faut-il accepter la loi du marché qui fixe le prix de vente d'un bien ou d'un service en fonction de l'offre et de la demande ? En période de chômage, le patron peut-il diminuer les salaires, car les travailleurs se pressent au bureau d'embauche, par contre en période de surchauffe économique, ce même patron doit-il se

plier aux exigences des rares personnes qui lui offrent leurs services ? La loi du marché constate qu'un bien peu demandé voit son prix diminuer, alors qu'un bien très demandé se vend au prix fort que seuls les riches peuvent payer. L'éthique doit-elle influencer les prix du marché, et dans l'affirmative, comment peut-elle le faire ?

Droiture, liberté et compassion sont les trois ingrédients d'une économie « biblique ». Pour commencer, relevons que l'activité commerciale entre pleinement dans le plan du Dieu créateur. Si tous les hommes avaient les mêmes dons et possédaient les mêmes biens, tout échange perdrait sa raison d'être. Par contre, la diversité des compétences et des situations stimule les échanges. Les hommes ont besoin les uns des autres. Personne ne peut vivre en autarcie. Ainsi, dès l'origine, Dieu a créé un monde propice au commerce. Les échanges rapprochent les gens et les obligent à communiquer ; ils tissent des liens entre les individus et entre les populations, et cette dimension relationnelle est fondamentale. Elle est même plus importante que l'échange de produits en soi. Certaines cultures font une large place au marchandage. Le prix de chaque transaction se discute de long en large. Les touristes occidentaux, souvent pressés et peu habitués à marchander, ne réalisent pas l'importance du contact humain qui se noue à ce moment-là. Seul l'objet convoité les intéresse. Mais la vie commerciale dépasse les objets échangés. Deux individus se rencontrent et, pour que la rencontre aboutisse, ils doivent discuter, échanger, argumenter, passer du temps ensemble. Une bonne vente est une vente dans laquelle on a rencontré quelqu'un, où l'on s'est rapproché de quelqu'un.

Les modèles économiques occidentaux s'efforcent de rentabiliser chaque transaction commerciale et, pour ce faire, tendent à supprimer le facteur humain. Les grandes surfaces sont remplies de produits mais vidées de vendeurs. Chaque client est livré à lui-même. Seules des étiquettes le guident dans le vaste assortiment de produits. Plus rien ne se discute, rien ne se marchande : un prix fixe et unique pour tous. Une caissière enregistre le plus rapidement possible les achats effectués, et un panneau salue le client à la sortie : « Merci de votre visite et à bientôt ».

L'échange économique est voulu par Dieu, dans la mesure, bien sûr, des activités légales. La prostitution, la traite des esclaves, le chantage,

et d'autres activités, sont exclus. Mais une fois ces activités illégitimes écartées, le champ d'action reste immense. La liberté de commerce est de mise. Les gens doivent pouvoir se parler et décider des conditions de l'échange. Pour que l'affaire soit transparente, la droiture est de rigueur. Par exemple, un patron est tenu de traiter ses ouvriers selon les termes du contrat. Il ne peut pas abuser de sa position de force pour retenir le salaire d'un ouvrier étranger. « Tu n'opprimeras pas le salarié pauvre et indigent, qu'il soit l'un de tes frères, ou l'un des immigrants qui résident avec toi dans ton pays. Tu lui donneras le salaire de sa journée avant le coucher du soleil ; car il est pauvre, et il lui tarde de le recevoir. Sans cela, il crierait à l'Eternel contre toi, et tu te chargerais d'un péché » (Dt 24,14-15). La droiture doit aussi présider aux rapports avec les clients. « Tu n'auras pas dans ton sac deux sortes de poids, un gros et un petit. Tu n'auras pas dans ta maison deux sortes d'épha, un grand et un petit. Tu auras un poids exact et juste, tu auras un épha exact et juste, afin que tes jours se prolongent dans le territoire que l'Eternel, ton Dieu, te donne » (Dt 25,13-15). Chaque patron doit se souvenir qu'un autre « patron » surveille son commerce et lui demandera des comptes. Malheur à celui qui méprise l'étranger, l'orphelin et la veuve (Dt 27,19).

Le rôle de la compassion

La droiture est nécessaire mais elle n'est pas suffisante aux yeux de Dieu. Chaque activité humaine doit être empreinte de compassion, en particulier envers les démunis. La loi de l'offre et de la demande fixe les prix en fonction des intérêts matériels et égoïstes des individus, mais notre vie ne doit pas se cantonner à ces valeurs. Dieu a confié aux hommes des biens matériels pour leur jouissance *et* pour le bien d'autrui. La vie ne se limite pas à des échanges commerciaux « donnant-donnant » mais elle est aussi faite de gratuité. Vivre en harmonie avec Dieu, c'est savoir exiger moins que ce qui est dû, c'est accepter un bénéfice réduit, abaisser un prix pour aider les démunis, avancer un prêt sans intérêt, effacer une dette, donner librement sans jamais rien attendre en retour. Aimer, c'est donner dans tous les domaines de la vie. Aux chrétiens de Corinthe, Paul rappelle

que les dons spirituels sont pour l'affermissement de la communauté et non pour la jouissance égoïste (1 Co 12,7 ; 14,12). Le riche, qui ne cesse de thésauriser ses biens, alors que la misère est à ses portes, est aveugle et se perd. Quelques paraboles de Jésus sont fort instructives à ce sujet : la parabole de l'intendant insensé (Lc 12,15-21), celle du riche et de Lazare (Lc 16,19-31). Luc le médecin semblait particulièrement attentif à cet aspect des choses.

Dans l'Ecriture, ce sont moins les grandes fortunes qui scandalisent, que les moyens qui ont permis de les acquérir. Le mal n'est pas dans la matière, mais dans les comportements. L'usage des biens est parfois aussi sévèrement critiqué. Le riche « vêtu de pourpre et de fin lin et qui chaque jour menait joyeuse et brillante vie » et qui n'a pas levé le petit doigt pour aide le pauvre Lazare « couvert d'ulcères et couché à son portail, et qui aurait désiré se rassasier de ce qui tombait de la table du riche » est inexcusable. En gardant tous ses biens pour lui, le riche perd son bien le plus précieux : son âme. Sa vie et ses plaisirs se limitent à lui-même et au matériel. Sa conscience humaine est morte, puisque non seulement il n'aide pas le pauvre, mais il peut se réjouir sans remords. Si au moins il avait eu mauvaise conscience ; si seulement sa joie de la vie mondaine avait été légèrement assombrie par la misère du pauvre. Rien de cela. Aucune pensée pour les souffrances du pauvre, aucun remords, mais une satisfaction sans borne des joies matérielles présentes. Avant de perdre son âme, cet homme avait perdu son cœur. Le mal ne consiste donc pas seulement en une action méchante commise à l'égard de son prochain, mais en l'absence de bien réalisé envers le nécessiteux. Lors du jugement final, les maudits envoyés « dans le feu éternel préparé pour le diable et ses anges » (Mt 25,41) sont ceux qui se sont abstenus de faire le bien qu'ils auraient pu faire aux plus démunis. Ils s'étonnent du jugement, car ils ne voient pas en quoi ils ont mal agi envers Dieu : « Seigneur, quand t'avons-nous vu ayant faim ou soif, étranger, ou nu, ou malade, ou en prison, et ne t'avons-nous pas rendu service ? » (Mt 25,44). Les biens que Dieu nous confie sont destinés à aider autrui. Plus Dieu nous bénit matériellement, plus il nous donne des moyens d'aider autrui.

Le danger des biens matériels

Les biens matériels sont une bénédiction de Dieu, mais la richesse est souvent présentée comme un piège pour l'homme. Les biens matériels sont indispensables à la vie, alors que la richesse est un excédent important des choses nécessaires aux besoins immédiats. La richesse est un coussin de sécurité sur lequel l'homme tend à se reposer davantage que sur le Seigneur. Elle peut lui donner l'impression qu'il a tout ce qu'il convient pour la vie. Mais la richesse agit comme une sangsue dans le domaine de la sécurité. Elle demande toujours plus pour assurer un sentiment de sécurité. La parabole du riche insensé illustre parfaitement la chose (Lc 12,16-21). Insatisfait de sa fortune, l'homme l'accroît encore pour assurer de nombreuses années de bonheur matériel. Il oublie qu'il ne peut pas tout contrôler et que la mort peut le frapper à l'improviste. Dans le sermon sur la montagne, Jésus a relevé l'aspect concurrentiel de l'argent par rapport à Dieu. « Nul ne peut servir deux maîtres ; car ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et Mamon » (Mt 6,24 ; cf. Lc 16,13). L'argent est un rival aussi dangereux que Satan. Il détourne de nombreux cœurs de Dieu. Dans la parabole des semences, certaines graines sont volées par Satan, d'autres sont étouffées par « les soucis du monde et la séduction des richesses » qui les rendent infructueuses (Mt 13,18-23).

Agour, le sage, implore Dieu de lui donner ni pauvreté ni richesse, car il a vu les méfaits des deux. Le riche tend à renier Dieu et le pauvre risque de commettre un vol pour vivre (Pr 30,7-9). Agour est humble (cf. Pr 30,24) et sait qu'il risque lui aussi de céder aux tentations comme tant d'autres hommes. C'est pourquoi il prie Dieu de ne pas lui imposer ces deux situations difficiles. Beaucoup d'hommes rejoignent Agour dans la première partie de la requête (« Ne me donne ni pauvreté »), mais très peu ajoutent « ni richesse », car les hommes pensent généralement pouvoir gérer la richesse. Agour est assez sage pour reconnaître ses limites : si tant d'hommes sont tombés dans le piège des richesses, lui aussi le pourrait. Autant prier Dieu de le préserver d'une telle tentation.

Les biens matériels ne doivent jamais devenir la finalité de la vie. C'est pourquoi, Jésus exhorte à chercher d'abord le Royaume de Dieu et sa justice (Mt 6,33). Il conclut en rassurant le fidèle : « Ne vous inquiétez donc pas du lendemain, car le lendemain s'inquiétera de lui-même. A chaque jour suffit sa peine » (Mt 6,34). ■

Ḥokhma 92/2007, pp. 85-100

Le burnout illustré par une histoire inventée

par Cristina HEIERLI,
Dr en médecine, psychiatre et psychothérapeute à Berne (Suisse)

Introduction

Pourquoi ne pas raconter une histoire pour expliquer de façon plus lisible et digeste ce qu'est le burnout et quels sont les défis qu'il nous pose comme hommes et femmes du vingt et unième siècle ?

Le cadre

Il était une fois un homme du nom de Maxime Leford. Avec sa femme et ses trois enfants en âge scolaire, il habitait dans la banlieue d'une ville de 500 000 habitants. Tous les jours il partait travailler en voiture et, du fait de la mauvaise accessibilité de l'entreprise où il était informaticien, il devait patienter au moins une demi-heure dans les bouchons de circulation.

Un an plus tôt, l'entreprise avait acheté son principal concurrent local et de ce fait s'était dédoublée. Maxime Leford avait eu la chance de ne pas être licencié comme 10 de ses collègues. Dans la phase de restructuration, ils n'avaient pu être intégrés et avaient dû quitter l'entreprise, parfois même après quinze années de collaboration. Travaillant là depuis 8 ans, il se sentait un peu comme un survivant !

La concurrence entre les informaticiens de l'entreprise était forte car il y avait peu de postes à grande responsabilité. Quelques collègues plus jeunes que lui ne semblaient avoir qu'une idée en tête : devenir enfin chef de la section informatique. Maxime Leford redoubla d'effort et se décida

à commencer son travail encore plus tôt le matin ! Le soir, de toute façon, il ne pouvait pas rentrer avant sept heures, parce qu'il y avait toujours des choses à régler encore au dernier instant.

Madame Leford se plaignait de plus en plus de ne voir son mari qu'en passant. Quant aux enfants, ils pouvaient juste terminer le souper avec leur papa et ensuite lui dire bonne nuit. Maxime ne savait plus très bien ce que sa femme vivait et il perdait de plus en plus le contact avec ses enfants. Pour le décharger, sa femme ne mentionnait plus les problèmes courants et les portait seule, courageusement. Arriva ensuite la nouvelle d'une maladie grave chez la mère de Maxime qui, elle, habitait à l'autre bout de la ville. Elle était veuve depuis 7 ans et avait besoin d'être entourée par sa famille. Or, Maxime était son seul enfant.

Le burnout

Pendant ce temps, Maxime se donnait de plus en plus dans son travail et il se sentait de plus en plus fatigué. Depuis des mois, il souffrait de palpitations cardiaques qui lui faisaient peur. Parfois il les sentait juste au moment où, enfin, il pouvait se reposer. De plus, il sentait un manque d'entrain qui le rendait irritable envers sa femme. Leur relation était devenue de plus en plus fonctionnelle. Sa patience était très limitée quand, enfin, il avait un peu de temps pour ses enfants. En fait, pendant ses loisirs, Maxime pensait beaucoup au travail et à tout ce qu'il devait encore y régler. Tout lui semblait une montagne et il avait l'impression qu'il ne s'en sortirait jamais ! Lorsque la nouvelle de la maladie de sa mère arriva, ce fut la goutte qui fit déborder le vase ; c'en était trop ! Sa mère signifiait beaucoup pour lui et il tenait à l'entourer elle aussi… Mais dans cette situation, comment bien faire ?

Chez le médecin de famille

Poussé par sa femme, Maxime se rendit un peu à contrecœur chez le Dr Alain Dérive, son médecin de famille. Le Dr Dérive exerçait son métier depuis 40 ans avec engagement et il avait développé un sens humain très

fin… Il prit du temps pour Maxime et lui expliqua en détail son diagnostic et les mesures immédiates à prendre. Pour cela il sortit quelques fiches plastifiées sur lesquelles Maxime pouvait lire les informations suivantes :

Symptômes du burnout

- ➔ ***Epuisement physique :***
  - **fatigue constante**
  - **tendance accrue aux infections**
  - **symptômes psychosomatiques :**
    - ⇨ **transpiration excessive**
    - ⇨ **palpitations**
    - ⇨ **maux de tête**
    - ⇨ **troubles digestifs**
    - ⇨ **douleurs dorsales**
- ➔ ***Perte de libido***
  - **conflits relationnels avec le conjoint**
  - **sentiment d'inutilité, de ne plus être désiré/désirable**
- ➔ ***Epuisement émotionnel*** :
  - **rapidement « à bout », irritable**
  - **manque d'initiative**
  - **plus de distance, peur d'une maladie**
  - **difficultés inhabituelles à planifier ses activités**
  - **troubles du sommeil**
  - **la personne concernée n'arrive plus à faire la coupure entre les loisirs et la profession**
  - **tout lui paraît une montagne**
  - **découragement : « Je ne m'en sortirai jamais ! »**

Maxime était choqué de constater qu'il ressentait la plupart de ces symptômes. Et ceci en fait déjà pratiquement depuis 9 mois ! Lui, il avait pensé qu'il devait tenir bon…, qu'il devait montrer qu'il pouvait surmonter tout seul tous les obstacles. Il s'était nourri de l'espoir que les choses s'arrangeraient sûrement un jour, d'une façon ou d'une autre. Mais cette fiche plastifiée posée devant lui par son vieux médecin était comme un miroir :

il devait regarder la vérité en face, il avait un burnout avancé ! Une fois ce pas fait, le Dr Dérive sortit une deuxième fiche :

Le processus du burnout, étapes

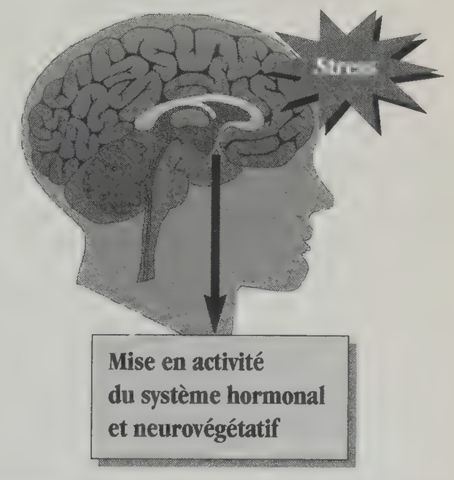
1. **Signes du début du burnout**
   - augmentation de l'activité aboutissant à un surmenage sans pouvoir récupérer suffisamment
2. **Réduction de l'engagement**
   - pour les clients, l'entourage en général, le travail, la famille. Par moments, exigences exagérées
3. **Réactions au niveau émotionnel**
   - soit dans le sens de la dépression, soit dans le sens de l'agression
4. **Diminution des capacités**
   - au niveau de la pensée, de la motivation, de la créativité
5. **Nivellement au niveau émotionnel**
   - attitude impersonnelle dans les relations sociales, ne cultive plus ses intérêts personnels
6. **Réactions psychosomatiques**
7. **Ce processus peut aboutir au désespoir**

A la lecture de cette fiche, Maxime Leford eut un nouveau choc. Assis dans ce cabinet, il devait constater que, hormis la dernière étape du burnout : le désespoir – et de fait le danger de suicide – il avait déjà traversé tous les autres stades… Cela lui donnait sérieusement à réfléchir.

Le Dr Dérive lui expliqua ensuite qu'un arrêt de travail immédiat était incontournable et qu'il devait lui proposer une aide psychothérapeutique, afin de limiter les dégâts et de pouvoir retrouver un bon équilibre dans sa vie quotidienne à long terme. Maxime était impressionné : était-il fou en plus maintenant ? Avec un sourire de compréhension, le vieux médecin assura à Maxime qu'il ne s'agissait d'aucune sorte de folie mais d'une réflexion nécessaire, à faire avec une personne compétente. Il le mit donc à l'arrêt maladie, lui donna un médicament pour calmer les palpitations et un somnifère en attendant la suite.

Pour terminer, le Dr Dérive sortit encore une dernière fiche, que Maxime ne put comprendre qu'en partie. En la lui montrant, il dit simplement : « Sur cette fiche vous voyez le cerveau. Celui-ci est en quelque sorte surchargé et chez vous, il a épuisé ses réserves. A cause de cela il y a deux systèmes qui se mettent en marche excessivement : un système hormonal particulier, lié au stress qui est transmis par la voie sanguine et un système neurovégétatif, transmis par des fibres nerveuses. Ces deux systèmes sont en état d'alarme permanente chez vous et ils produisent tous les symptômes physiques qui vous tracassent. »

1. Surcharge d'information
2. Instabilité émotionelle (alarme !)
3. Blocage de la mémoire
4. Perte de contrôle

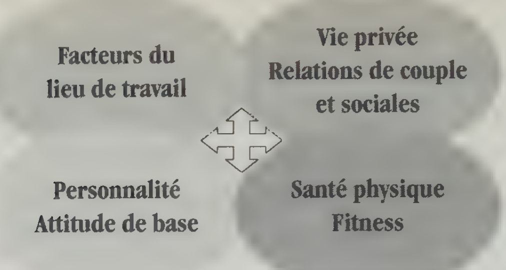


Sur le pas de la porte, le médecin donna encore à Maxime la carte de visite d'une psychiatre du quartier, la Dr Arlette Sauvant, en disant qu'elle avait de l'expérience dans ce domaine et qu'elle pourrait approfondir certaines questions avec lui.

Chez la psychiatre

La Dr Sauvant lui donna tout de suite l'impression de s'intéresser à sa situation et de plus, elle avait l'air très normale… « C'est bizarre, se disait Maxime, qu'on ait tant de peurs et de préjugés par rapport à des personnes comme cette doctoresse ». Après s'être renseignée en détail au sujet de l'évolution de son état, Mme Sauvant, elle aussi, sortit des fiches plastifiées. « Décidément ! Les fiches plastifiées, c'est la mode parmi les médecins ! » se dit Maxime tout en regardant celle qu'il avait sous les yeux :

Les quatre domaines concernés



« Monsieur Leford, nous devrons parler de ces quatre domaines de votre vie et trouver ensemble un meilleur équilibre pour vous et pour votre famille, car votre famille, elle aussi, souffre de votre état » lui dit la Doctoresse Sauvant. Maxime prenait peu à peu conscience du fait que les soucis de travail et la charge qu'il s'était imposée – gagner un salaire suffisant pour sa famille – lui avaient fait oublier que cela n'était qu'un aspect de ses responsabilités familiales et conjugales.

« Regardez, Monsieur ! dit Mme Sauvant, voici les **facteurs liés au burnout dans le domaine du travail**, peut-être vous y reconnaissez-vous ? »

- **Surcharge de travail**
- **Responsabilités mal définies**
- **Trop de projets ou une charge de travail trop fluctuante**
- **Peur de perdre son travail**
- **Pression de la concurrence**
- **Pas de feed-back ou feed-back négatif**
- **Conflits avec des collègues ou le chef**

Maxime voyait que plus de la moitié de ces facteurs lui étaient familiers. Mme Sauvant l'invita à réfléchir à la façon d'aborder l'avenir de son travail. Comment pouvait-il changer certaines attitudes et habitudes qui l'avaient conduit au burnout ? Maxime sentait qu'enfin il pouvait dire ce qu'il vivait sans devoir cacher la surcharge et les tensions. Dans ce cabinet, il pourrait prendre des décisions plus posément que dans la vie quotidienne.

Mais Mme Sauvant ne s'arrêta pas là. Elle sortit la fiche suivante en disant : « Voici maintenant quelques **facteurs de stress liés à la vie privée** » :

- **Tâches multiples à remplir (ménage/éducation/profession)**
- **Conflits avec le conjoint, les enfants**
- **Conflits avec des amis**
- **Soucis financiers**
- **Manque de contacts sociaux**
- **Délaissement des loisirs et des activités sportives, de la détente**
- **Négligence de la vie privée**

« Monsieur Leford, demanda-t-elle, comment cultivez-vous vos loisirs ? Prenez-vous le temps de connaître vraiment vos enfants et de jouer avec eux ? »

Pour terminer, la psychiatre déclara : « Je crois que c'est suffisant pour cette fois ; vous avez entendu beaucoup de choses ces derniers temps, n'est-ce pas ? » Maxime quitta le cabinet de la psychiatre soulagé, car il se sentait compris, mais aussi très pensif… « Ce cabinet a une bonne atmosphère, il est soigneusement aménagé : ni trop bureau impersonnel, ni trop salon confortable et douillet » se disait Maxime en quittant le bâtiment. « Cette doctoresse prend un air un peu savant quand elle explique les choses… elle aurait pu aussi devenir prof, mais elle est bien quand même ! », se disait Maxime en marchant, lentement pour une fois, jusque chez lui.

Dans les jours suivants, le dialogue entre Maxime et sa femme se rétablit peu à peu. Ils pouvaient enfin traduire avec des mots ce qu'ils étaient en train de vivre depuis presque une année. Quel soulagement ! L'arrêt de travail portait encore d'autres fruits : les enfants de Maxime prenaient énormément de plaisir à la présence de leur papa à la maison et ils faisaient de leur mieux pour l'amuser et attirer son attention. Entre époux, la glace était brisée et l'atmosphère enfin à nouveau détendue ; Mme Leford était visiblement soulagée.

La Dr Sauvant indiqua à Maxime qu'une série d'entretiens s'imposaient dans sa situation. La peur et les préjugés surmontés, Maxime allait

même volontiers à ces heures de psychothérapie. « En fait, se disait-il, je découvre des aspects nouveaux de ma personne et je peux envisager ma vie actuelle avec plus de distance ».

La doctoresse sortait de temps en temps encore une de ces fameuses fiches plastifiées, par exemple celle du type de personnalité :

➔ **Type de personnalité** :

A : Axée sur la concurrence, l'efficacité, le perfectionnisme ayant tendance à l'agressivité

B : Mesurée, posant ses limites, ayant une ambition réfléchie, cherchant plutôt l'harmonie

Fait important : nous avons tous besoin d'être reconnus et aimés

Elle dit à Maxime : « En fait, je ne peux pas vraiment vous classer sous ce type de personnalité. En tout cas, vous n'êtes pas du type A. Les personnalités de type A sont des gens qui ont plus de risque de faire un infarctus qu'un burnout. « Vous savez, ce sont des recherches faites par deux cardiologues du nom de Friedmann et Rosenmann en 1974 » ajouta-t-elle d'un air universitaire.

Après un long silence elle ajouta : « En dernier lieu nous sommes des êtres complexes et uniques, nous ne pouvons pas être définis par des statistiques, même si celles-ci donnent une certaine orientation pour les diagnostics et les traitements ». Avant de terminer la consultation Mme Sauvant dit d'une façon presque insistante : « Je voudrais vous donner la dernière phrase de cette fiche à emporter pour votre réflexion durant ces prochains jours… **Nous avons tous besoin d'être reconnus et aimés,** Monsieur Leford. Qu'est-ce que cela signifie concrètement pour la gestion de votre vie quotidienne ? ».

Voilà déjà 4 semaines que Maxime se trouvait à l'arrêt maladie et, peu à peu, il retrouvait ses repères personnels. Il se rendait compte à quel

point il était devenu étranger à lui-même, vivant un peu comme un automate. Jour après jour devant des écrans d'ordinateur, accroché au téléphone, répondant le plus vite possible aux e-mails, ne prenant que très peu de temps pour rencontrer ses collègues, sans penser aux amis qu'il ne voyait pratiquement plus. Ce matin, en ouvrant les fenêtres, Maxime avait entendu les oiseaux chanter et il s'était arrêté pour les écouter… Cela faisait longtemps qu'il n'y avait plus prêté attention.

En consultation chez le Dr Dérive, Maxime prenait note de nouvelles informations utiles. Cette fois son médecin insistait sur son état de fitness en disant : « Monsieur Leford, prenons le temps d'en discuter »

- ➔ **Etat physique, santé, fitness**
- ➔ **Habitudes alimentaires**
- ➔ **Acceptation des limites personnelles, par ex. besoin de repos, de sommeil**
- ➔ **Formes de détente saines : activités dans la nature, créativité, jeux, etc.**
- ➔ **Consommation de tabac, alcool et autres substances**
- ➔ **Dépendance du travail**

Encore une fois, il y avait plusieurs domaines à considérer. « Pour prévenir le pire » se disait Maxime.

Quelques jours plus tard, chez la psychiatre, Maxime connut une nouvelle surprise. La Dr Sauvant lui proposa de réfléchir à des domaines vraiment très personnels, oui… même intimes. Encore une fois, par le moyen de ces fiches plastifiées, elle dit : « Monsieur, prenez le temps de répondre le plus authentiquement possible à ces questions, telles qu'elles vous interpellent maintenant »

- **Quels sont, chez moi, les « mange énergie » essentiels ?**
- **Quelle place est-ce que je donne à mon travail et quel en est le sens pour moi ?**
- **Comment est-ce que je gère la peur de ne pas réussir, la peur de perdre, la peur d'être moins que les autres ?**
- **Que veut dire pour moi réussir dans la vie ?**
- **Quel est le sens profond de mon existence ?**

Maxime se disait : « Elle ne me met pas vraiment à l'aise avec ses questions, cette psychiatre… mais il faut y aller ; après tout, je veux m'en sortir ! ». En discutant avec Mme Sauvant, Maxime commençait à voir sa vie dans son ensemble, il se rappelait quels avaient été ses rêves d'enfance et ses idéaux comme jeune homme. Il sentait alors qu'il lui fallait reprendre le « fil d'or », les choses qui valaient vraiment la peine, celles qui sont vraiment essentielles. Oui, vraiment, le nom qu'il venait d'inventer était parfaitement bien choisi : « Le fil d'or, il fallait le reprendre ! »

« Madame, dit Maxime à la doctoresse, je dois vous dire qu'il y a des domaines essentiels de ma vie que j'ai négligés, tellement je me suis laissé emporter par les soucis de la réussite professionnelle et financière. Depuis des années, je néglige ma femme et mes enfants ; avec eux je me montre toujours exigeant et exaspéré et je ne pense qu'à mon propre confort. Par contre, au travail, je me défends mal et me fais souvent exploiter, ce qui augmente mon exaspération ; c'est un cercle vicieux ! En fait ma femme et mes enfants n'y sont pour rien ! C'est vraiment ma responsabilité personnelle. Je ne mets pas mes priorités au bon endroit, vous comprenez ? ». La doctoresse hocha la tête avec un regard qui montrait qu'elle comprenait très bien ce que Maxime découvrait.

Plus tard dans l'entretien, Mme Sauvant demanda : « Monsieur Leford, puis-je vous poser encore une question très personnelle ? » Après un hochement de tête de la part de Maxime, elle continua : « Quel est… quel est le sens profond de votre existence, Monsieur, comment décririez-vous ce qui vous donne un fondement solide dans la vie ? »

En entendant cette question, Maxime avait un mélange de sensations en lui : d'une part une sorte d'enthousiasme à l'idée de pouvoir parler de choses si précieuses pour lui, d'autre part une peur face au danger de s'exposer dans ses convictions les plus profondes. « Cette psychiatre, se disait-il, ne va-t-elle pas se moquer de moi si je lui dis ce que je pense au plus profond de moi-même, ne va-t-elle pas me trouver naïf ou, pire encore, bête ? »

La doctoresse lui dit : « Soyez assuré que je suis une personne tolérante et que vous pouvez parler de ces choses ouvertement avec moi ».

Maxime commença en disant : « Au fond, il n'y a pas de sens à se lever chaque jour, vivre tout ce stress, gagner son pain durement, juste effleurer les relations qui sont les plus proches et offrir le meilleur de moi-même à des appareils sans âme, ensuite amasser des objets que tout le monde a, et qui se vendent en série dans des immenses temples ; vous voyez de quoi je parle, les 'super', 'hyper' et compagnie… Non, je n'y trouve pas de sens ».

« Mais, dit-il encore, puisque vous me posez la question de ce que veut dire pour moi réussir dans la vie et quel est le sens profond de mon existence, je dois vous raconter quelque chose qui a commencé lorsque j'avais douze ans. C'est assez loin, n'est-ce pas ? » Mme Sauvant était très attentive, ce qui encourageait Maxime dans son ouverture.

« Quand j'avais douze ans, reprit Maxime, je me suis fait, comment dire ? je me suis fait baptiser dans le lac Léman. Voilà… Peut-être que cela ne signifie rien du tout pour vous, Madame, mais c'est le début de mon 'fil d'or' ». La doctoresse ne pouvait pas cacher sa surprise, du moins sur son visage. Mais elle répondit avec un air entendu : « Monsieur Leford, vous avez le droit d'exprimer les fondements de votre existence. C'est même un avantage certain car, en fait, c'est là que se trouveront les sources de votre énergie de vie et les moyens de lutter contre le burnout à l'avenir ».

« Je voudrais vous faire une proposition, avant de vous donner encore quelques informations sur des fiches plastifiées, dit-elle. Ici, je ne peux pas approfondir moi-même ces questions, qui sont vraiment très importantes, mais je voudrais vous mettre en contact avec une personne qui vit également dans notre quartier et qui pourrait compléter cet échange. Qu'en pensez-vous ? »

Maxime se disait en lui-même : « Vraiment, je n'ai pas le temps de m'ennuyer ; il se passe des tas de choses pendant cet arrêt maladie ! Allons-y, je n'ai rien à y perdre ». Et il dit à Mme Sauvant : « Je suis d'accord de tenter cette expérience ! » La doctoresse dit : « Il s'agit de M. Théophile Guth, un retraité de 75 ans qui a perdu sa femme il y a 5 ans et qui a accompagné beaucoup de personnes au cours de sa vie. Je crois qu'il pourrait beaucoup vous apporter face à ces questions essentielles. Voici son adresse mais, avant de terminer, j'ai encore quelques fiches plastifiées pour vous » :

Quelques stratégies anti-burnout :

- **Engagez vos forces de façon ciblée ; chaque personne n'a qu'une quantité limitée d'énergie**
- **Prévoyez des temps de repos brefs en cours de journée**
- **Quand le rythme s'accélère trop, arrêtez-vous et posez-vous la question suivante : « Que se passerait-il si je repoussais ce travail ? Est-ce que les conséquences seraient vraiment si graves ? »**
- **Apprenez à dire NON !**

« Ce dernier point est essentiel. Peut-être devrons-nous exercer ensemble votre capacité à dire non dans des situations précises », dit Madame Sauvant.

« Et voici encore quelques stratégies anti-burn-out »

- → **Prenez du temps pour les loisirs et la détente**
- → **Prenez conscience de votre rythme de vie personnel (matinal ou plutôt du soir ?). Adaptez si possible votre travail à votre rythme**
- → **Ne déplacez pas vos problèmes professionnels sur la vie privée**
- → **Prenez le temps de vous ressourcer suite à un travail supplémentaire (travail le week-end, changement d'horaire après des voyages, surcharge momentanée)**

« Terminons, si vous le voulez bien, par cette dernière fiche »

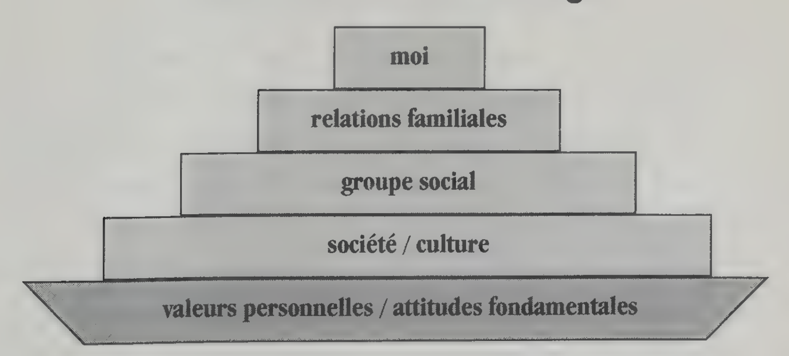
- **Avez-vous déjà pensé à prendre une fois un temps sabbatique prolongé ?**
- **Envisagez, dans un cas très difficile, à vous faire déplacer à l'intérieur de l'institution, voire même de donner votre congé**
- **Envisagez, si nécessaire, un changement de profession**

Après cette heure intense, Maxime rentra calmement à pied et il réfléchissait à tout ce qui s'était passé. De temps en temps il écoutait les bruits de la nature et au loin ceux de… quelques automobiles.

Chez Théophile Guth

M. Guth vivait dans une petite maison modeste et accueillante, entourée d'un jardin. Il reçut Maxime avec simplicité et le mit rapidement à l'aise. « Donc, Monsieur Leford… puis-je vous dire Maxime ? Moi, je m'appelle Théophile ». Maxime sourit et lui serra la main une deuxième fois. « Donc, Maxime, dit Théophile Guth, vous êtes en train de faire des découvertes ; tant mieux. Voulez-vous que nous en parlions ? » Alors Théophile Guth sortit du tiroir de la table de cuisine où ils s'étaient installés, une fiche plastifiée… « Non, ce n'est pas possible ! ces fiches plastifiées se sont infiltrées même ici ! » se dit Maxime.

Nous dans notre entourage



« Regardez, dit Théophile Guth, vous êtes dans la vie comme sur un bateau. Vous avez la responsabilité de bien le diriger et de l'amener à bon port. En fait, vous êtes influencé… ; mieux : vous êtes en interaction avec différents étages sur ce bateau : votre entourage familial, le groupe social auquel vous appartenez, professionnellement par exemple, ensuite la société et la culture dans laquelle vous vivez et, enfin, la cale de ce bateau, qui porte le tout : vos valeurs personnelles et vos attitudes fondamentales ». Il ajouta :

« Votre état de burnout, Maxime, me semble avoir beaucoup à faire avec les deux étages du bas de ce bateau de vie : la société dans son ensemble mais aussi vos valeurs personnelles et vos attitudes fondamentales. Puis-je approfondir un peu cette question avec vous ? » Maxime était très attentif et il avait l'impression que des choses importantes allaient être dites dans les minutes qui suivraient… Il dit donc « Bien sûr, cela m'intéresse ! »

A sa propre surprise, Maxime parla le premier en disant : « Vous savez, je voudrais retrouver 'mon fil d'or' et construire la suite sur cela. Oui, mon fil d'or… » Maxime était pensif. Théophile le regardait avec des yeux vifs et empreints de bonté. Maxime continua : « Théophile, quand je n'avais que douze ans, je me suis fait baptiser dans le lac Léman… Est-ce que vous pouvez comprendre cela ? Au moment d'être plongé dans le lac, j'ai perçu avec beaucoup de lucidité pour mon jeune âge que tout ce qui empêchait ma vraie vie était noyé, voué à la mort, à travers cette immersion symbolique. Je suis sorti de ce lac avec la certitude de pouvoir vivre en homme libre et aimé pendant toute ma vie. Mais voilà, j'ai perdu cette trace depuis un moment et j'en subis les conséquences douloureuses ».

« Je vous comprends très bien, Maxime, dit M. Guth, vous avez perdu le contact avec la cale de votre bateau et vous avez été emporté par la frénésie et la superficialité de la vie actuelle ». Après un instant de silence, il reprit : « Continuez à réfléchir aux choses qui vous sont vraiment essentielles et qui font partie de la réalité ultime de votre vie et, quand vous les aurez trouvées, gardez-les fermement ! ».

« Je vais vous dire quelque chose qui va peut-être vous étonner, dit Théophile Guth. Nous avons tous été créés pour vivre dans un jardin ; c'est un bon repère pour mieux saisir les moyens de lutter contre le burnout. Pensez un instant aux conditions d'un jardin… De plus, nous avons tous été créés pour aimer le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob avec tout notre cœur, toutes nos pensées et toute notre force ! Imaginez un instant que le monde entier saisisse cette vocation dernière de l'être humain ! » En riant il ajouta : « Ce serait la fin certaine de tous les burnout ! »

Théophile continua : « Si nous saisissons ce 'fil d'or', comme vous l'appelez si bien, nous pouvons trouver notre route avec certitude tout au long de notre vie, même le jour où nous aurons à traverser la mort ».

Maxime rentra ce jour-là avec une impression de fraîcheur et de paix intérieure particulières. « C'est bien de pouvoir parler de choses profondes et d'entendre ce que cet homme d'expérience a compris et peut m'enseigner. Je vais y retourner, c'est sûr ! »

La doctoresse Sauvant, fidèle à elle-même, dit avec énergie : « Je trouve que vous faites de beaux progrès, Monsieur ! Voici encore quelques éléments de réflexion » :

Conseils pratiques :

- **Acceptez vos côtés faibles comme faisant partie intégrante de la vie**
- **Planifiez suffisamment de temps de pause et de repos**
- **Ne prenez pas un excès de responsabilités**
- **Cherchez des priorités équilibrées**
- **Ne prenez pas les choses trop personnellement**

Le burnout peut être aussi une chance :

- **A travers une telle expérience, nous pouvons apprendre à reconnaître que nous avons de la valeur même si nous arrivons à nos limites**
- **Nous pouvons procéder à un nouvel aiguillage dans notre vie**
- **Nous développons plus de compréhension pour d'autres personnes**

Maxime se disait : « Je commence à saisir de quoi il s'agit… ! » Entre-temps, Maxime avait forgé de nouveaux projets avec son épouse. Elle commencerait un travail à 20 % dans une maison de vente dans le quartier et Maxime réduirait son pourcentage pour se consacrer plus à sa famille. Le couple décida de ne pas continuer à améliorer son standing de vie. Ils voulaient jouir des relations familiales et sociales de façon plus consciente. Maxime commença à faire plus d'activités physiques et son cœur suivait bien… Il continua encore un temps à être accompagné par

le trio Alain Dérive, Arlette Sauvant et Théophile Guth. Il se disait en se promenant un soir d'été dans le quartier avec sa femme et ses enfants : « C'est un trio de choc, heureusement que je les ai rencontrés ! » ■

Ḥokhma 92/2007, pp. 101-105

Du burnout à la grâce

par François NADLER,
thérapeute en relation d'aide et formateur d'adultes dans la Broye (Suisse)

Si je devais entourer de rouge les facteurs de stress, les signes et les symptômes d'un burnout évoqués par Madame Heierli dans lesquels je me retrouve, sa présentation deviendrait illisible tant les éléments concordent.

Dans ce témoignage et au vu de l'objectif de cette conférence, je me concentrerai essentiellement sur les aspects de ma vie spirituelle ayant contribué au burnout et les changements induits dans mes relations, à Dieu comme à mon prochain.

La prédisposition au burnout

Durant toute mon enfance, j'ai subi un violent rejet de mes parents, ce qui m'a conduit à rechercher *l'acceptation*.

J'ai subi les moqueries, le mépris, les humiliations au sein de ma famille, ce qui m'a conduit à rechercher *la reconnaissance* de qui je suis.

J'ai subi des abus psychologiques et sexuels, ce qui m'a conduit à rechercher *le respect*.

J'ai subi la violence psychique et physique, ce qui m'a conduit à rechercher *l'amour*.

Ces quatre domaines (acceptation, reconnaissance, respect, amour) font partie des besoins fondamentaux de l'être humain. C'est donc tout naturellement que j'ai inconsciemment développé des stratégies de survie,

censées combler ces carences. Ce que j'avais compris des enseignements bibliques reçus après ma conversion n'ont fait qu'appuyer cette démarche :

– il me fallait être le meilleur (tendre à la perfection ?)
– il me fallait être disponible (mettre mes dons à disposition ?)
– il ne fallait jamais dire « non » (servir mon prochain ?)
– il me fallait tout donner de moi (s'offrir en sacrifice ?)
– il ne fallait jamais s'opposer (se soumettre joyeusement ?)

En d'autres termes, il me fallait tout mettre en œuvre pour mériter l'amour inconditionnel et la grâce de Dieu. Nous mesurons ici tout le paradoxe du comportement induit par une compréhension erronée de l'Evangile.

Tout mettre en œuvre pour *mériter*
l'amour *inconditionnel* et la *grâce* ?

Le coût du burnout

Avant le burnout, j'occupais un poste à responsabilité au sein de l'administration fédérale (responsable fédéral de la formation dans le cadre des assurances sociales/SECO). J'étais également très engagé dans notre communauté, notamment au niveau musical (organiste, chef de chœur, compositeur, consultant en orgues, webmaster). De plus, je cumulais des activités qui – pour moi – faisaient partie de loisirs, tels que l'enseignement et la prédication, l'accompagnement thérapeutique, la contribution au conseil de fondation d'une institution spécialisée, sans compter le temps investi pour ma famille, mes proches et mes amis.

Le coût du burnout fut l'arrêt immédiat de toutes ces activités, sans exception. Aujourd'hui, je suis invalide à 80 %, en raison de problèmes cardiaques, de facultés de concentration et de mémorisation déficientes, d'un système immunitaire affaibli, supportant des douleurs plus ou moins fortes 24 heures par jour. Lorsque je dis « être apte à 20 % », il ne s'agit pas que d'un travail, me laissant 80 % de loisirs ! Je dispose d'une capacité de 20 % envers tout, travail, famille, amis, loisirs, etc.

Bien entendu, je crois une guérison possible, par une intervention divine salvatrice. Cependant je reconnais également la sagesse de Dieu qui, au travers de cette invalidité, me préserve de la rechute dans mon suractivisme, dans ma dépendance au travail.

> **La *sagesse* infinie de Dieu,**
> **c'est *me préserver* de la rechute**

Remédier au burnout

Les premières mesures prises furent la révision de mes priorités. Elles peuvent paraître inverses à notre éthique, mais trouvent toute leur logique :

1. **Prendre soin de moi**, corps, âme et esprit, par le sport, le repos, la lecture, la relation à Dieu.
2. **Prendre soin du couple et de la famille**, par des temps de qualité passés ensemble, des échanges, des sorties, etc.
3. **Prendre soin du travail** en équilibrant les journées, s'accordant des temps de pause, mettant un accent sur la supervision.
4. **Prendre soin de la vie sociale et ecclésiale**, par un engagement mesuré, favorisant les relations de qualité.

Si je ne prends pas soin de moi, le couple souffre. Si nous ne soignons pas le couple, la famille souffre. Si nous ne soignons pas la famille, l'Eglise souffre. Voilà une logique qui sort de nos habitudes, mais qui entre dans un système social fonctionnel.

Réviser ma perception – ma compréhension – éthique de mes relations

Si pendant des années j'ai regardé ma vie comme devant être prioritairement spirituelle, considérant l'humain en moi comme « péché incarné », j'ai retrouvé aujourd'hui mon droit à l'humanité ; créé humain, rejoint par Jésus dans cette humanité-même, mais éclairé et conduit par la foi.

Dès lors, de nombreux facteurs de stress disparaissent, sans toutefois altérer la qualité de la relation à Dieu, sans prétériter une vie spirituelle saine, bien au contraire.

1. **Laisser Dieu être Dieu** me dégage d'une responsabilité qui ne m'appartient pas. Albert Einstein recommandait « que nous ne disions pas à Dieu ce qu'Il doit faire ». Ne nous faisons pas juge à sa place, pour définir ce qui est juste et bon. Cessons d'agir à sa place. Mais soyons des *témoins*, à savoir des personnes qui voient et entendent ce que Dieu fait, considérant notre corps comme un outil de travail précieux, notre responsabilité étant de maintenir cet outil en bon état !

2. **Considérer mon épouse et mes enfants comme mes premiers prochains**, c'est remettre les priorités dans le bon ordre. La famille offre un « terrain d'exercice » de l'amour, du service, de la compassion, de l'humilité. Prendre soin de ma famille est la première mission que Dieu me confie, avant même celle de servir l'Eglise. Ils sont l'Eglise. L'Eglise de maison. Sans laquelle l'Eglise n'existe pas.

3. **Considérer le travail comme responsabilité**, en reconnaissant son utilité pour mon équilibre comme pour l'équilibre familial et ecclésial. N'attendons pas que « ça tombe » simplement « comme ça » du ciel, comme s'il allait pleuvoir des billets de banque. Lorsque Dieu pourvoit, c'est le plus souvent au travers d'une activité lucrative. Subvenir aux besoins des miens est ma responsabilité comme partie intégrante des soins accordés à ma famille.

D'autre part, en mettant mes dons au service de mon travail (et non seulement au service de l'Eglise !), c'est une source de témoignage puissant, à condition que nous respections le premier point (laisser Dieu être Dieu et ne pas agir à sa place). C'est là que se trouve l'équilibre entre donner et recevoir : reconnaître que mes dons sont utiles à mes collègues et que les leurs viennent me compléter là où j'en ai besoin.

Enfin, faire preuve de « créactivité », à savoir exercer une créativité constructive active au sein même de notre profession, apportant du plaisir tant à soi-même qu'aux autres, plutôt que « subir » sa journée de travail dans l'attente d'activités créatrices annexes.

4. **Considérer l'Eglise comme catalyseur plutôt qu'objectif** est lui redonner son rôle premier, à savoir un lieu d'encouragement, de partage, où chacun peut se réjouir de constater ce que Dieu a fait, stimulant notre entrée dans la nouvelle semaine. L'Eglise comme soutien par l'écoute, la prière, l'enseignement, qui pose un cadre rassurant dans un monde inquiétant, par un regard différent sur l'actualité, l'humanité, les normes sociales, la vie communautaire, l'objectif de notre existence.

L'Eglise opposant la complémentarité à l'auto-suffisance, l'individualisme ou la concurrence, j'y apprends l'acceptation de mes limites, appréciant l'aide d'autrui, chacun prenant sa place, selon l'ordre des dons et capacités que Dieu donne à chacun, tous valorisés au travers de l'exercice de cette complémentarité.

C'est là que s'exerce l'amour. Cet amour qui ne juge pas, qui pardonne, qui soutient, qui encourage, qui ne suspecte point le mal, qui construit, qui ouvre un espace rassurant, paisible, où je peux être « moi », en toute simplicité. Voilà comment les besoins fondamentaux évoqués en début de témoignage se trouvent réellement comblés.

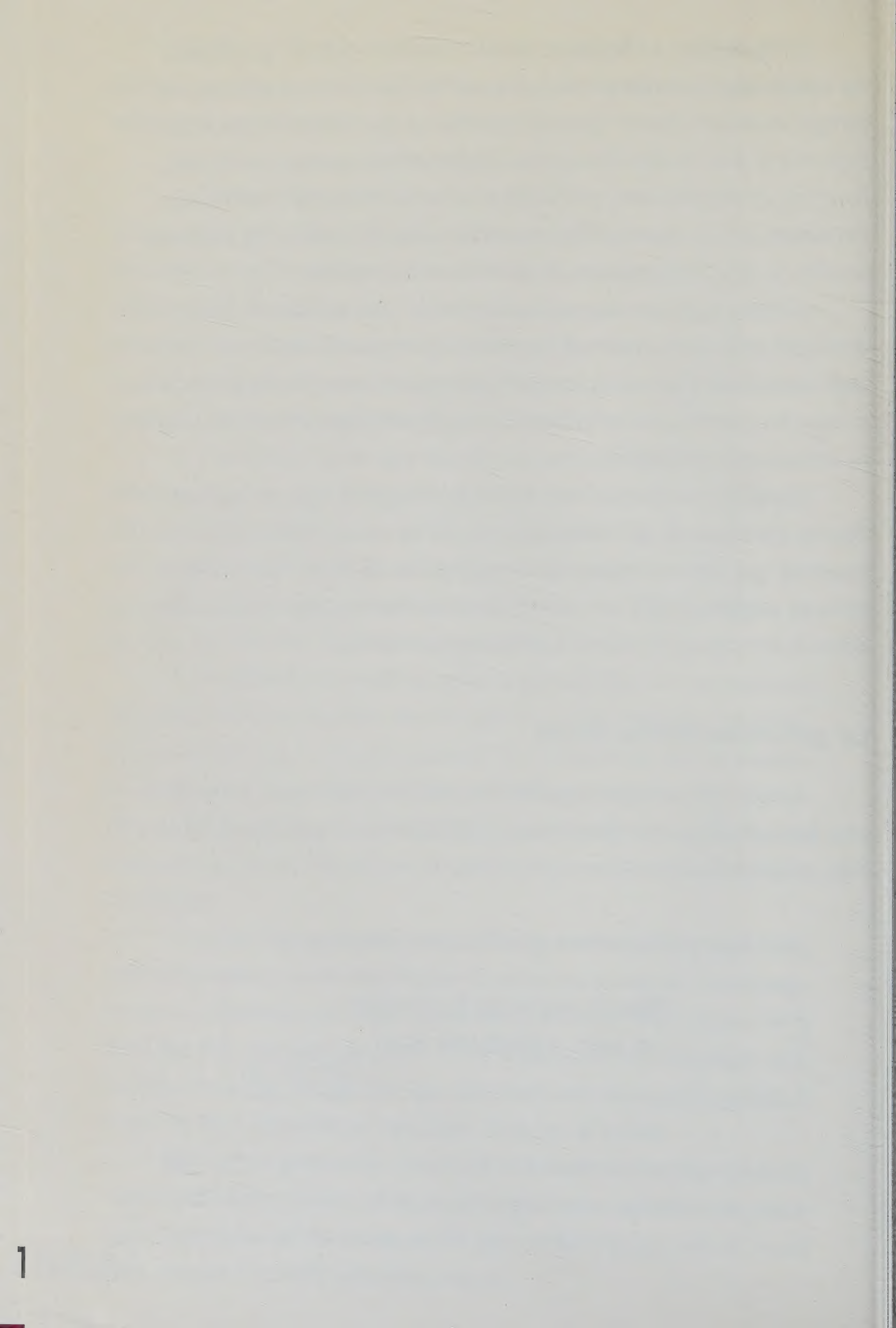
La guérison divine vécue

Limité dans ma santé, imparfait, humain, j'ai un Dieu qui me regarde avec fierté, réaffirmant « Dieu vit tout ce qu'il avait fait [avec François] et voici, c'était très bon » !

Y a-t-il plus belle guérison que d'accepter cet amour-là ?

Dieu vit tout ce qu'Il avait fait
et voici : *c'était très bon* !
Genèse 1,31

■


1